

SÉRIE LINGERIE : TOME 9

DIVINE *en* LINGERIE

*MON CŒUR.
MON MONDE.*



AUTEURE D'UN BEST-SELLER DU NEW YORK TIMES

PENELOPE SKY

DIVINE EN LINGERIE

LINGERIE #9

PENELOPE SKY

Hartwick Publishing

Divine en Lingerie

Copyright © 2019 Penelope Sky

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit par des moyens mécaniques ou électroniques, ni archivée dans des systèmes de stockage ou de récupération de données, sans l'accord préalable de l'éditeur ou de l'auteur, sauf dans le cadre d'un compte-rendu de lecture, où de courtes citations sont autorisées.

VANESSA

QUAND LE VAN SE GARA DEVANT LA MAISON, JE REGARDAI PAR LA FENÊTRE pour voir Bones derrière le volant. Il coupa le moteur, les yeux tournés vers les champs dorés et les collines. Ses épaules imposantes semblaient trop larges pour le van, et il se frotta la lèvre inférieure d'un air pensif, comme s'il réfléchissait.

Je le regardai, m'attendant à le voir manifester plus ouvertement sa joie.

Une minute passa avant qu'il ne sorte enfin du van et ne se dirige vers la porte d'entrée.

Je m'y précipitai et l'ouvris avant même que sa main n'ait eu le temps de toucher la poignée. Je scrutai son visage à la peau si pâle, ses yeux bleus brillants. Il avait une barbe naissante, parce qu'il ne s'était pas rasé ce matin. Comme la nuit de notre rencontre, il semblait brisé. Mais ce n'était pas de la colère que je voyais dans ses yeux – seulement de la défaite.

Je continuai de le dévisager, essayant de comprendre sa réaction. Mon père avait enfin accepté l'homme que j'aimais dans notre famille. Il n'y avait donc aucune raison d'être de mauvaise humeur. Bones était un homme au tempérament mélancolique, mais cette heureuse occasion aurait mérité un sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Sans me quitter des yeux, il referma la porte derrière lui, puis le silence de

la maison nous enveloppa. On n'entendait plus que nos respirations – ainsi que le battement frénétique de nos cœurs. Bones me fixait d'un air maussade, comme s'il ne savait pas comment répondre à la question.

Cela n'avait pas de sens.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il poussa un bref soupir, ses narines dilatées. Il me contourna enfin en prenant soin de ne pas me toucher. Il se dirigea vers le canapé dans le salon et s'y laissa tomber, les bras sur les genoux.

Je n'avais même pas eu un baiser.

— Allez, tu me fais peur.

Il joignit les mains et les frotta l'une contre l'autre en les fixant du regard, comme s'il était plus intéressé par ces signes de nervosité que par moi.

Je m'assis à côté de lui, sentant la chaleur qui rayonnait de son corps.

— Mon père m'a dit qu'il t'accepterait. Mais on dirait que tu es revenu avec des mauvaises nouvelles.

Il parla enfin :

— Parce que c'est le cas.

J'avais peur depuis que je l'avais vu rester assis une minute entière dans son van. J'avais peur depuis qu'il ne m'avait pas embrassée en rentrant. Mais ce n'était rien comparé à ce que je ressentais maintenant.

— Griffin ?

Il tourna la tête vers moi, croisant mon regard avec ses yeux brillants.

— Il a changé d'avis, bébé.

J'écarquillai les yeux et pris une grande inspiration qui bomba ma poitrine. Mon père et moi avions eu une longue conversation, et il avait pris sa décision. Je lui avais dit que j'aimais tant cet homme que je n'attendrais plus d'avoir sa bénédiction. Cette conversation s'était bien passée, et ma famille avait enfin passé le cap.

— Pourquoi ? Comment ? Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Il lui aurait suffi de se taire et d'écouter mon père parler. Qu'avait-il fait

pour s'attirer ses foudres ?

— La vérité, répondit-il en se tournant à nouveau vers moi. Il m'a dit qu'il était prêt à me donner sa bénédiction, mais que je devais répondre à une dernière question...

— Quelle question ?

Il soupira, comme s'il ne voulait pas répondre.

— Il voulait savoir comment nous étions tombés amoureux. Il dit que tu es têtue et agressive, et que tu n'aurais jamais accepté de sortir avec moi dans ces conditions. Il voulait que je lui explique comment ça s'était passé. Il m'a posé la question alors qu'il connaissait déjà la réponse. Mais il voulait l'entendre de ma bouche.

En temps normal, j'aurais été mortifiée que mon père sache quelque chose d'aussi intime sur ma vie personnelle, mais j'étais bien trop bouleversée par sa décision pour y penser.

— Et tu lui as dit... ?

Il hocha la tête.

— J'ai envisagé de mentir. Mais si j'en suis arrivé là avec ton père, c'est grâce à mon honnêteté. Mon intégrité est la seule chose qu'il respecte chez moi. Je n'allais pas tout gâcher.

J'enfouis mon visage entre mes mains, me coupant de l'homme à mes côtés et de tout ce qui m'entourait. Juste au moment où je pensais avoir ce que je voulais, je perdais tout.

— Je lui ai dit que j'avais promis d'épargner ta famille tant que tu te donnerais à moi.

Je fermai les yeux, même si mon visage était déjà dissimulé derrière mes mains.

— Putain...

— Il a pété les plombs. Il m'a menacé avec son flingue. Il m'a collé son canon entre les deux yeux et m'a demandé de disparaître. S'il me revoit, il me tuera. Et je le crois. S'il ne m'a pas tué dans son bureau, c'est uniquement

pour toi.

— Ce n'est pas possible...

Je baissai lentement les mains et balayai le salon du regard. Mon cœur battait la chamade, mais je me sentais vide à l'intérieur, d'humeur sombre, comme si j'avais perdu tout ce que j'étais.

Il se pencha en avant, les avant-bras sur les genoux, la tête inclinée vers le sol.

Je restai assise en silence, avec l'impression de sentir tous mes os se briser. Ma tête me faisait souffrir comme jamais. C'était un genre de tristesse que je n'avais encore jamais ressenti. Bones m'avait dit qu'il m'aimait, et je l'avais rejeté. Mais cette peine n'était rien comparée à ce que je ressentais maintenant. J'avais tout fait pour que notre relation aille de l'avant, j'avais tout donné pour garder l'homme que je n'aurais pas dû aimer. Mais nous étions dans une impasse.

Nous ne pouvions plus avancer.

Bones tourna la tête vers moi, son regard pragmatique empli de la même tristesse. Ses pommettes saillantes et sa mâchoire ciselée étaient celles d'un homme qui ne ressentait rien. Sans afficher d'émotion, comme si nos vies ne venaient pas de se briser devant nous, il me regarda comme si tout cela ne l'affectait pas autant que moi.

— Je suis désolé, bébé.

— Tu es désolé ? murmurai-je.

Je ravalai la boule dans ma gorge, mais ne pourrais retenir les larmes qui étaient sur le point de couler. Je m'étais réveillée plus heureuse ce matin-là que je ne l'avais été depuis longtemps. Dès que Bones était parti, j'avais imaginé son retour à la maison. Je nous avais imaginés commençant notre vie commune. J'avais imaginé sa demande en mariage : il n'aurait pas mis un genou à terre ou fait quoi que ce soit de romantique, mais j'aurais quand même adoré.

Il posa la main sur ma joue, puis son front contre le mien.

— J’ai tout fait pour te garder. J’ai fait mes preuves. J’ai joué le jeu. J’ai fait tous les sacrifices qu’ils m’ont demandés. Ton père n’allait jamais m’accepter. Il cherchait toujours une raison... et maintenant il en a une.

— Mais il a dit...

— Peu importe ce qu’il a dit. Il a changé d’avis.

Je fermai les yeux, sentant les larmes perler entre mes cils.

— Je n’arrive pas à y croire.

Il prit ma main sur ma cuisse et la serra.

— Je ne peux pas...

— Je sais, bébé.

Il avait raison depuis le début. Il savait que nous étions voués à l’échec. Il n’y avait jamais eu aucun espoir. Ma famille ne pourrait jamais oublier les crimes commis par le père de Bones. Nous serions toujours séparés par un champ de bataille.

— La manière dont notre histoire a commencé ne devrait pas avoir d’importance. Ce qui devrait compter, c’est ce qu’elle est devenue.

— Il ne voit pas les choses de cette manière. Il ne les verra jamais de cette manière.

— C’est ma vie...

Il secoua légèrement la tête.

— Il ne voit pas non plus les choses comme ça. Il a dit que tu lui en voudrais pendant quelque temps, mais qu’un jour, tu le remercieras. Tu épouseras un homme bien qui te traitera correctement... et tu m’oublieras.

— Je ne t’oublierai jamais. Je ne veux personne d’autre.

Il ferma les yeux.

Je lui serrai plus fort la main. Bien qu’il soit juste à côté de moi, je le sentais s’éloigner de plus en plus. Je sentais mon cœur se déchirer en deux de façon irréparable. Je voyais toute ma vie changer, toute raison de vivre m’échapper. Je ne pouvais m’imaginer avec un autre homme – avec qui que ce soit d’autre que Bones. J’avais déjà planifié notre vie entière. Ma famille

était ce que j'avais de plus important, mais ils ne devraient pas avoir autant de pouvoir sur mon avenir. Je n'étais plus une gamine de seize ans. J'étais une femme adulte qui savait exactement ce qu'elle voulait.

— J'ai essayé de faire les choses bien. J'ai essayé de montrer à ma famille l'homme que tu es vraiment. J'ai essayé de vous rapprocher, de faire en sorte que vous vous acceptiez. Mais s'ils ne peuvent pas nous accepter... alors tant pis pour eux.

Bones ouvrit les yeux et se dégagea de mon étreinte pour soutenir mon regard. Il eut d'abord l'air de ne pas comprendre, puis son regard s'attendrit.

— Tu es l'homme que je veux... C'est comme ça.

Si je devais partager mon temps entre Bones et ma famille, qu'il en soit ainsi. Si je devais affronter la déception et la désapprobation de mon père, qu'il en soit ainsi. Si je devais voir ma famille moins souvent parce qu'ils ne supportaient pas l'homme que j'aimais, j'étais prête à faire ce sacrifice.

— Bébé, dit-il en me soulevant le menton. Ça compte beaucoup pour moi.

— Je t'aime...

Quand je battis des paupières, des larmes coulèrent.

— Je t'aime plus que je n'ai jamais aimé un autre homme. Je ne peux pas vivre sans toi... Et je ne le souhaite pas. Je ne veux de personne d'autre comme mari. Ce que nous avons est réel, intense, beau. Je sais que notre relation n'a pas commencé de la meilleure manière... Mais je ne changerais rien.

Ses doigts glissèrent sur mon cou, juste au-dessus de mon poulx, puis le long de mon épaule. Son regard fouilla le mien, puis il glissa la main sous ma robe pour sentir mon cœur battre. Il resta immobile un long moment, comme s'il comptait le nombre de battements par minute.

— Tu es la seule femme que j'ai jamais aimée. Et tu seras la seule que j'aimerai jamais. Il n'y a rien que je ne ferais pas pour toi, aucun sacrifice. Et c'est pour cette raison que je ne te laisserai pas faire ça.

Je fouillai son regard. Mon cœur accéléra douloureusement l'allure quand je surpris la défaite dans sa voix.

— Je sais que ce n'est pas ce que tu veux. Peut-être pas maintenant, parce que tu es bouleversée et émue mais, avec le temps, ta famille te manquera. Tu regretteras la proximité que tu as avec tes parents et ton frère. Si tu restes avec moi, ça ne fera que t'éloigner d'eux. N'oublie pas pourquoi nous avons fait tout ça... parce que tu as besoin de ta famille. Je ne te ferais jamais ça. Je ne te prendrais jamais les gens qui comptent le plus à tes yeux.

Il releva les yeux vers moi.

— Je sais ce que c'est de perdre sa famille. C'est déprimant. On se sent seul, vide. J'aimerais que ma mère soit encore en vie. J'aimerais avoir un frère ou une sœur. J'aimerais avoir quelqu'un... Mais je n'ai plus personne. Même si je t'aime, même si je te désire..., dit-il en secouant la tête. Je ne veux pas que tu sois seule... pas même si c'est pour être avec moi.

— Ils seraient toujours ma famille...

— Ce ne serait pas la même chose. Tu peux toujours trouver un autre homme pour me remplacer, mais tu ne remplaceras jamais ta famille.

— Je ne veux pas te remplacer...

— Moi non plus.

Il parlait d'un ton ferme, même si je pleurais.

— Nous n'avons pas le choix. C'est comme ça.

Il retira la main posée sur mon cœur et me prit par la nuque. Il me fixa d'un regard dur teinté de tristesse.

— Non..., geignis-je.

Il posa les lèvres sur mon front et m'attira contre son torse. Ses bras puissants se refermèrent autour de moi, et il me serra fort contre son corps chaud et dur. Son menton se posa sur mon crâne, et il respira avec moi.

Je pleurai contre son torse, incapable de m'arrêter. J'étais sortie avec d'autres hommes beaux et intéressants – des hommes qui avaient réussi dans la vie. Mais aucun n'arrivait à la cheville de Bones. Je l'aimais de tout mon

cœur, même si je savais que je n'aurais pas dû. C'était un amour que je ne pouvais expliquer à personne. Je pouvais me disputer avec mon père jusqu'à la fin des temps, il ne comprendrait jamais ce que je ressentais pour cet homme. Pourtant, il prétendait qu'il aimait ma mère d'une manière qu'on ne pouvait décrire avec des mots, ce qui n'était pas très différent de ce que j'éprouvais pour Bones.

— Je ne peux pas faire ça.

Chaque fois qu'il inspirait, sa poitrine se bombait contre la mienne. Je sentais les frissons qui parcouraient son corps, les infimes signes de son émoi. Je sentais les tremblements de ses mains, son cœur brisé sous sa puissante poitrine. Il ne dit pas un mot, mais il n'en avait pas besoin. Je savais qu'il était aussi brisé que moi. Peut-être encore plus.

— Moi non plus.

JE N'AVAIS TOUJOURS PAS ACCEPTÉ la vérité.

Que tout était fini.

Bones et moi n'en reparlâmes pas. Nous n'avions pas décidé de la manière dont nous nous séparerions ou nous dirions au revoir. Aucun de nous ne voulait y penser. Nous avions donc décidé de faire semblant que tout allait bien.

Mais ça ne pourrait pas continuer longtemps.

Mon père avait menacé Bones avait un flingue et lui avait ordonné de disparaître. S'il venait chez moi pour s'assurer que Bones était parti, je ne lui ouvrirais pas. Ce serait la première fois de ma vie que je désobéirais à mon père.

Cependant, j'étais sûre qu'il ne viendrait pas. Il respectait ma vie privée... jusqu'à un certain point.

Cette nuit-là, nous nous allongeâmes côte à côte, ma jambe passée sur sa

taille, mon visage tout près du sien sur l'oreiller. Au lieu de fermer les yeux et de s'endormir, il me dévisagea longuement.

Maintenant que ma relation avec Bones arrivait à expiration, je devais chérir chaque instant qu'il me restait. Il sortirait bientôt de ma vie, et je ne le reverrais plus jamais. Mes nuits seraient solitaires, et seuls mes souvenirs me permettraient de tenir le coup.

Je ne pouvais imaginer sortir avec quelqu'un d'autre. Je ne pouvais m'imaginer mariée avec une famille. Je ne pouvais imaginer un avenir quand cet homme était tout ce que je voulais. Retomberais-je un jour amoureuse ? Rencontrerais-je un homme qui me complèterait aussi bien que l'homme qui avais conquis mon cœur, mon corps et mon âme ?

Sa main glissa dans mon dos et sous mes cheveux. Ses doigts m'effleurèrent et me caressèrent doucement. Ses yeux ne quittaient pas mon visage. Ce n'était pas sa douleur qu'il me montrait, mais sa peine. Ses mains tremblaient de façon infime, presque indétectable.

Je me cramponnais à lui, comme pour m'assurer qu'il reste avec moi le plus longtemps possible. Je ne voulais pas qu'il m'échappe, qu'il parte sans me dire au revoir. Bones était du genre à s'éclipser au milieu de la nuit pour que je ne sois pas obligée de le regarder partir. C'était la dernière chose que je voulais.

— Ne pars pas sans me dire au revoir.

Je n'avais jamais rien eu à faire d'aussi difficile dans ma vie, mais c'était mieux que ne pas lui dire adieu du tout.

Son regard s'attendrit.

— D'accord.

Nous n'avions toujours pas décidé du moment de son départ. Nous n'avions rien décidé. Vivrais-je toujours dans la villa après son départ ? Retournerait-il à Milan ou au lac de Garde ? S'il voulait rester en Toscane, je serais obligée d'aller vivre chez mes parents, mais c'était bien le dernier endroit où je voulais aller. Je ne les détestais pas d'avoir pris cette décision,

mais je ne voulais pas les voir pour le moment.

— Je veux rester aussi longtemps que possible... mais je sais que ce n'est pas une bonne idée.

Plus longtemps il resterait, plus je redouterais la séparation. L'attente me ferait doublement souffrir. Le simple fait d'y penser me coupait le souffle. Je verrais l'amour de ma vie franchir le seuil de cette porte, et je ne l'en empêcherais pas. J'allais dire adieu au plus grand amour que j'aie jamais connu.

— Je partirai demain.

Bones gérait la situation mieux que moi. Alors que j'avais passé mon temps à pleurer, il était resté stoïque. Il n'était ni fâché ni triste, seulement indifférent. Il n'avait jamais été un homme émotif, mais il avait toujours été passionné. Cette intensité avait disparu quand il avait quitté le bureau de mon père. C'était la première fois qu'il avait semblé vaincu.

— Non, dis-je en posant la main sur son cœur. Non, c'est trop tôt, je ne suis pas prête.

— Tu ne seras jamais prête, bébé.

— Non !

Ma voix me parut plus ferme et plus dure qu'auparavant. Je perdis le contrôle de mon souffle et réussis à peine à rester calme. Peu importe quand il partirait, je ne serais pas prête. Mais je ne voulais pas qu'il parte si tôt.

— Pas tout de suite, d'accord ?

Je posai la joue sur son torse pour trouver du réconfort dans sa chaleur et sa force. Je ne voulais pas qu'il me regarde, qu'il me voie si faible. Une partie de moi regrettait d'être tombée amoureuse de lui. Mon instinct m'avait dit que ça finirait comme ça, mais j'avais commis l'erreur de l'aimer à la folie.

— D'accord, dit-il en effleurant mon front avec ses lèvres. Après-demain, dans ce cas.

Les yeux fermés, j'inspirai son odeur.

— Comment peux-tu être si pressé de me dire adieu ?

- Ce n'est pas ça, et tu le sais.
- On dirait, pourtant.
- Plus on laissera traîner, plus ce sera difficile.
- On dirait que tu ne souffres pas du tout...

Ce devaient être la colère et la frustration qui parlaient. Je lui crachais à la figure tout ce qui me passait par la tête. J'étais furieuse que nous ayons fait tant d'efforts pour rien.

- Tu sais que si.
 - Alors pourquoi suis-je la seule à pleurer ?
- Il passa la main dans mes cheveux, puis dans mon dos.

— Même si je ne pleure pas à l'extérieur, ça ne veut pas dire que je ne pleure pas à l'intérieur.

QUAND JE ME réveillai le lendemain matin, il était parti.

Il n'était nulle part dans la maison, et il n'y avait même pas un mot.

Je paniquai immédiatement, pensant qu'il était parti sans me dire au revoir, même si je lui avais demandé de ne pas le faire.

Puis je me rappelai qu'il ne me mentirait jamais, surtout pas maintenant. J'ignorais où il était et pourquoi il s'était éclipsé si tôt dans la matinée mais, dans mon cœur, je compris qu'il reviendrait.

Je sautai le petit déjeuner, car je n'avais pas d'appétit, et je m'assis à la table de la cuisine avec une bouteille de scotch. Au lieu de boire un café, je décidai de me saouler. Je me sortis un verre et fixai du regard la grosse bouteille remplie de liquide ambré.

J'étais tellement triste que je ne voyais pas comment j'allais pouvoir continuer. C'était si douloureux que ça ne semblait pas réel. Je ne pouvais pas imaginer que Bones partirait le lendemain matin.

Et que je devrais tourner la page.

Il retournerait à son ancienne vie, tuant pour de l'argent et baisant des prostituées. Il se refermerait comme une huître, tournant le dos au monde pour mieux rester seul. Mon tableau serait accroché dans une de ses chambres afin qu'il n'oublie jamais mon visage. Les années passeraient, et mon souvenir perdrait de sa netteté, mais il n'oublierait jamais la seule femme qu'il ait jamais aimée.

Je panserais mes plaies pendant un long moment, pleurant l'homme que j'avais perdu. Mais, un jour, je cesserais de traîner les pieds et je retrouverais la force de vivre. Peut-être que je rencontrerais un homme qui me plairait, mais pas un homme que j'aimerais. Il plairait à ma famille mais, dans mon cœur, je penserais jusqu'à la mort à l'homme que je n'avais pas pu avoir. Malgré tout l'amour que j'éprouvais pour mon père, je lui en voudrais toujours d'avoir chassé Bones.

Je buvais du scotch, assise dans la petite villa silencieuse. Quand Bones partirait demain, je resterais ici tant que je n'aurais pas décidé ce que j'allais faire. Le seul autre endroit où je pouvais me sentir chez moi, c'était mon appartement à Milan. Mais j'y avais de nombreux souvenirs avec Bones, donc ce n'était pas une bonne idée. Avec l'argent que j'avais gagné en vendant mes tableaux, je devrais avoir les moyens de déménager. Mais avais-je envie de retourner à Milan ? J'avais toujours eu l'intention de revenir m'installer en Toscane, sans doute à Florence, mais j'étais si en colère contre mon père que je n'étais pas certaine d'avoir envie de me rapprocher de mes parents, en ce moment.

Je n'avais ma place nulle part.

Une heure plus tard, la porte d'entrée s'ouvrit, et les pas lourds de Bones se firent entendre sur le carrelage.

Je fixai du regard la bouteille de scotch à moitié vide, le ventre réchauffé par toute la gnôle que j'avais ingérée.

Bones s'arrêta dans la cuisine et me décocha un regard agacé.

Je ne levai pas les yeux vers lui.

— Où étais-tu ?

Il garda le silence ; un silence profondément désapprobateur. Après s'être arrêté près du plan de travail de la cuisine, il marcha vers la table et attrapa la bouteille. Il examina le contenu, calculant combien j'en avais bu.

— Arrête tes conneries, Vanessa. Tu vaux mieux que ça.

— *Je vaux mieux que ça ?* demandai-je d'un ton incrédule. Je ne me rappelle pas un seul jour où je t'ai vu boire de l'eau !

— Parce que je n'en ai jamais bu, dit-il en prenant mon verre pour le vider dans l'évier. Je comprends que tu sois bouleversée, mais ne fais pas ça. Tu vaux mieux que ça, et j'en attends plus de ta part.

Je lui décochai un regard mauvais.

— Tu ne devrais rien attendre de ma part.

— Dommage, parce que j'attendrai toujours le meilleur de ta part, siffla-t-il.

Il tira la chaise à côté de moi et s'assit, tournant son corps vers moi.

— Je sais que c'est la merde, bébé, mais tu vas t'en relever. Un jour, tu rencontreras un gentil garçon, tu tomberas amoureuse et tu m'oublieras.

Ces mots me mirent dans une telle colère que je perdis mon sang-froid. Sans réfléchir, je pris mon élan et le giflai brusquement. Je le frappai avec une telle force qu'il en eut la peau rouge.

— Ne t'avise pas de me redire un truc pareil ! Je n'arrive pas à croire que tu accordes si peu de valeur à notre amour.

Il serra les dents, puis me décocha un regard noir et terrifiant.

— Ce n'est pas ça. Je ne veux pas que tu t'égares, c'est tout. Où est la femme forte dont je suis tombé amoureux ? Où est la femme qui ne verse pas une larme pour un homme ? C'est la femme dont tu as besoin, maintenant. Je ne veux pas que tu sois malheureuse. Je sais que c'est difficile, mais il y a un avenir pour toi. Tu as mal, mais ce ne sera pas toujours comme ça. Quand je partirai, je veux que tu saches que tout ira bien.

— Tout ira bien ? murmurai-je. Comment puis-je aller bien sans toi ?

Son regard s'attendrit, mais juste un instant.

— Tu peux y arriver, bébé. Tu sais que tu peux m'appeler si tu as besoin de quoi que ce soit. Je me fiche que tu aies un mari ou des enfants. Je serai toujours là si tu as besoin de moi.

— Je ne veux pas faire ça...

— Je sais, dit-il à voix basse. Mais c'est comme ça. J'ai besoin que tu tiennes le coup.

— J'imagine que je ne suis pas aussi forte que toi.

— Non, dit-il en me serrant le poignet. Tu es plus forte que moi.

Il porta ma main à ses lèvres et déposa un baiser sur mes veines.

— Je sais que ça fait mal, mais je sais aussi que tu as la force de t'en relever. Je ne veux pas que tu souffres. Je veux que tu sois heureuse.

— Tu veux que j'en aime un autre ? m'étranglai-je. Que je trouve un homme gentil que mon père acceptera ?

Il fixa ma main du regard un long moment, le temps de réfléchir à ma question. Puis il releva les yeux.

— Je veux que tu sois heureuse, bébé. Si je ne peux pas t'avoir, je ne veux pas que tu sois seule. Je préfère te savoir avec une famille comme tu l'as toujours voulu, au lieu de t'imaginer seule et déprimée parce que nous ne pouvons pas être ensemble.

Mon regard s'attendrit, et des larmes perlèrent entre mes cils.

— Où étais-tu ?

Il détourna les yeux.

— Je te le dirai demain.

— Pourquoi tu ne peux pas me le dire maintenant ?

— Parce que.

Il se retourna vers moi, l'air grave.

Je ne pris pas la peine de lui poser d'autres questions, parce qu'il était évident qu'il n'y répondrait pas.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Je voulais profiter de chaque instant qu'il nous restait, mais j'étais trop bouleversée pour être spontanée ou heureuse. En temps normal, nous aurions fait l'amour en nous regardant dans les yeux, mais nous n'étions pas d'humeur, ni l'un ni l'autre.

LE SEXE n'était pas aussi agréable qu'avant. Le fait de savoir que ces baisers et ces coups de reins étaient les derniers en retirait tout le plaisir. Je ne pensais qu'aux nuits que je passerais seule, à me souvenir du temps où les choses allaient si bien entre nous. J'imaginais Bones avec les femmes qui défileraient après moi. J'imaginais les hommes avec lesquels je sortirais pendant un temps avant de rompre. Mes mains fouillaient ses cheveux courts et caressaient son dos musclé, mais ce n'était pas comme avant.

J'avais le cœur brisé.

Bones était différent, lui aussi. Il me faisait l'amour lentement, en s'arrêtant de temps en temps, comme si la réalité de la situation le frappait soudain. C'était un homme puissant qui pouvait presque tout contrôler, mais il ne pouvait empêcher le soleil de se lever.

Personne ne le pouvait.

Toute passion nous avait été arrachée, remplacée par de la colère, de la peur et du chagrin. Nous n'étions que les ombres de ce que nous avions été.

Nous restâmes allongés dans notre lit jusqu'au lever du soleil. La lumière envahit lentement la chambre à mesure que le monde se réveillait. Des larmes me brûlaient les yeux, mais je ne les laissai pas couler. Je chérissais la sensation de son torse solide sous ma main, la manière dont son regard bleu s'assombrissait quand il me regardait. J'essayais de tout graver dans ma mémoire, pour garder mes souvenirs pendant les longues années à venir. J'aurais dû avoir envie de l'oublier pour que tout soit plus simple, mais cela n'arriverait pas avec Bones.

Il était l'homme de ma vie.

Les heures passèrent, et il me contempla avec son sublime regard. Ses yeux étaient vides, mais il serrait les dents et il avait les muscles rigides. Il n'avait jamais été du genre à montrer ses émotions comme sur un de mes tableaux. Un inconnu aurait pu croire qu'il gérait bien la rupture. Il semblait même presque indifférent.

Mais je savais que ce n'était pas le cas.

Il se pencha vers moi et déposa un baiser sur mon cœur. Ses lèvres s'attardèrent, son haleine chaude sur ma peau tiède. Puis il repoussa les draps et se leva.

Je compris que le moment était venu.

Lentement, il enfila ses vêtements, son boxer en premier, puis son jean. Ensuite, il mit son tee-shirt et ses chaussures.

Je m'assis dans le lit et le regardai faire, les draps serrés contre ma poitrine. Il était l'heure de me lever et de m'habiller, mais mon corps était trop faible pour bouger. Chaque inspiration me serrait la poitrine, comme si je respirais du gaz empoisonné.

Bones se tourna vers moi, le regard terne mais plein de compassion. Il me contempla un long moment, me demandant en silence de me lever et de m'habiller. Il voulait que je sois plus forte, pas une épave après son départ. Malgré sa peine, il attendait le meilleur de ma part.

Je sortis enfin du lit.

Entre le moment de m'habiller et celui de l'accompagner jusqu'à la porte d'entrée, j'eus l'impression de vivre l'horreur. Mon cœur battait fort sous l'effet de l'adrénaline, et mes mains tremblaient comme celles de Bones. L'amour de ma vie était sur le point de sortir de ma vie pour toujours. Je ne le reverrais probablement jamais. Il ne me resterait que mes souvenirs pour seule compagnie.

Il avait déjà fait sa valise. Il s'était sans doute levé au milieu de la nuit pour m'épargner la douleur de le voir récupérer toutes ses affaires. Ses

bagages devaient être chargés dans le van, parce qu'il ne les avait pas avec lui.

Je le suivis jusqu'à la porte d'entrée, mais m'arrêtai avant d'avoir franchi le seuil.

— Je ne peux pas faire ça...

Les larmes commençaient à enfoncer la barrière fragile que j'avais érigée pour les contenir. J'avais toujours été fière de ma force mentale, mais mon assurance était en train de me lâcher. C'était la chose la plus dure que j'aie jamais eue à faire, et je ne me pensais pas capable d'aller jusqu'au bout. J'avais été enlevée par un psychopathe, on m'avait tiré dans le bras, mais ces expériences ne m'avaient pas détruite comme ça. J'aurais préféré qu'on crible mon corps de balles plutôt que de dire adieu à cet homme.

Il se retourna lentement vers moi, l'air déçu.

— Tu es plus forte que ça.

— Non, je ne suis pas forte, murmurai-je. Je ne peux pas ignorer mon cœur comme tu le fais.

Il plissa les yeux, les dents serrées un peu plus fort.

— C'est la chose la plus difficile que j'aie jamais eue à faire. J'arrive à peine à respirer...

— Mais tu vas y arriver, bébé. Tu as toute ta vie devant toi.

— Et quel genre de vie ce sera, sans toi ? sifflai-je. Il n'y aura jamais un autre homme dans ce monde qui me fera ressentir la même chose. Chaque fois que je serai avec un autre homme, je ne penserai qu'à toi. Et même quand je n'aurai personne, je ne penserai qu'à toi. Tu n'es pas seulement l'homme avec lequel je couche...

— Je sais, dit-il avec un mélange de douceur et d'agacement. Je sais à quel point c'est dur, parce que je suis là, devant toi. L'idée de tourner la page sur ce qu'on a vécu... semble impossible. Je pensais que ma vie était sur le point de changer. Je pensais que j'allais me caser, dire adieu à ma solitude. Mais je vais devoir la retrouver, maintenant... malgré ma réticence. Ma vie

sera terne, une série de décisions téméraires et sans conséquences. Mais, Vanessa, tu as tellement plus que moi. Ne sois pas faible, ni maintenant ni jamais. Garde la tête haute, sois forte et ne te perds pas. S'il y a bien une chose que je ne veux pas, c'est que tu sois malheureuse, que la tristesse te pousse à faire des erreurs que tu regretteras. Vas-y doucement, recolles les morceaux et trouve un homme bien pour me remplacer, quelqu'un que tu aimeras, qui te protégera et s'occupera de toi.

Quand je clignai des yeux, deux larmes coulèrent sur mes joues.

— Comment peux-tu me dire ça ?

Il serra les dents.

— Comment peux-tu me dire d'un ton si calme que je devrais rencontrer quelqu'un d'autre ? demandai-je d'une voix brisée.

— C'est facile, répondit-il en me fixant avec la même intensité. Si nous ne pouvons pas être ensemble, le mieux que je puisse avoir, c'est l'assurance que tu seras heureuse. Je ne suis pas sadique. L'idée que tu sois malheureuse jusqu'à ta mort ne me fait pas bander, crois-moi. Je veux que tu aies un mari et des enfants.

Je croisai les bras sur ma poitrine et laissai les larmes couler sur mon visage.

— Je n'ai même pas envie d'y penser maintenant. Je n'ai pas envie de t'imaginer avec d'autres femmes. Si tu crois que je vais t'encourager à te marier et à fonder ta propre famille... Tu te fourres le doigt dans l'œil. Je suis peut-être mesquine et égoïste, mais ça fait trop mal de dire ces choses-là. Et ça fait encore plus mal de te les entendre dire.

Il enfonça la main dans sa poche.

— Quand je t'ai dit que je t'aimais, je le pensais. Ça signifie que je veux que tu sois heureuse – même sans moi. Quand tu rencontreras quelqu'un que tu aimeras, je ne veux pas que tu le repousses en pensant à moi. Si je t'aime, je dois faire ce qui est juste, même si mon cœur me dit le contraire.

Il tira une enveloppe fermée de sa poche et la posa dans ma main.

— Ouvre-la quand je serai parti.

Je la serrai entre mes doigts et sentis quelque chose de dur à l'intérieur, comme une clé.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvre-la quand je serai parti, c'est tout.

Il ouvrit la porte d'entrée, se rapprochant du moment des derniers adieux. Mes larmes coulèrent de plus belle.

— Je ne peux pas faire ça...

— Si, tu peux le faire.

Il se retourna vers moi, son expression toujours aussi stoïque. Je devais me battre pour rester calme. Même s'il avait eu un flingue pointé sur la tempe, il n'aurait pas bronché. Il ne paniquait jamais malgré la gravité de la situation. Ce ne serait pas différent, cette fois. Rien ne semblait le toucher.

— Je sais que tu en es capable.

— Ce n'est pas aussi facile pour moi que pour toi.

— Bébé, dit-il en posant la main sur ma taille et en me regardant dans les yeux. Crois-moi, ce n'est pas facile.

J'enfouis mon visage contre son torse et pleurai, me cramponnant à ses biceps aussi fort que possible pour qu'il ne puisse pas s'en aller.

Il posa le menton sur ma tête et me serra contre lui, m'écoutant sangloter et tremper son tee-shirt de mes larmes.

À cet instant, je détestai mon père. Je détestai ce qu'il m'avait fait. Je détestai être passée devant cette allée de Milan au mauvais moment. Mon amour pour cet homme était si fort qu'il m'avait maudite, et une partie de moi regrettait de l'avoir rencontré. Si j'avais eu une relation sans importance avec Matteo, je n'aurais pas ressenti ça. Si je n'avais jamais aimé un homme avec tant de force, je n'aurais pas la sensation qu'on m'arrachait le cœur.

Bones posa la main sur ma joue et dirigea mon regard vers le sien.

— Je t'aime. Je t'aimerai toujours.

Je passai les bras autour de son cou et l'embrassai pour la dernière fois.

— Je t’aime.

Notre baiser se mêla de larmes, et ma voix se perdit dans le chagrin.

— Tu es l’amour de ma vie.

Il m’embrassa un peu plus fort, en plongeant ses doigts dans mes cheveux. Nos langues dansèrent l’une avec l’autre, tandis que nos lèvres se trouvaient et se séparaient. Sa main trembla légèrement contre moi, avec un mélange de passion et de désespoir.

Il se détourna brusquement sans me regarder. Il franchit la porte d’entrée en moins d’une seconde et se dirigea vers son van, garé dans l’allée. Il prit soin de ne pas me regarder une seule fois pour ne pas voir mon air bouleversé avant que nous ne nous quittions pour toujours.

Je regardai ses épaules rouler sous son tee-shirt, alors qu’il marchait vers son véhicule et se préparait à sortir de ma vie. Depuis qu’il était revenu de son rendez-vous avec mon père, il était d’un calme olympien. Il avait accepté la sentence de mon père sans protester et, quand je lui avais proposé de rester avec lui, il avait refusé. Cette séparation menaçait de bousiller toute mon existence, mais elle ne lui faisait visiblement pas le même effet. Soit il était incroyablement fort, soit il avait un cœur de pierre.

Il m’avait demandé d’épouser un autre homme sans montrer la moindre douleur.

Comment pouvait-il me dire ça ?

Il atteignit son van et ouvrit la portière.

— Griffin.

Je ne portais qu’un de ses tee-shirts et j’étais pieds nus, mais cela ne m’empêcha pas de sortir et de marcher dans l’allée. Les graviers me firent mal aux pieds, mais cela ne m’arrêta pas.

Il garda la main sur la poignée de la portière, mais ne se retourna pas.

— Griffin !

Le gravier crissa sous mes pieds alors que le soleil matinal étendait ses rayons sur les champs dorés. C’était encore l’aube, et il n’y avait pas une

seule voiture sur la route. Les oiseaux chantaient, saluant l'arrivée du jour. C'était une belle journée, mais cette beauté ne suffirait pas à atténuer la douleur de ce moment. Je m'arrêtai derrière lui, fixant du regard son dos musclé.

— Ne m'oblige pas à te regarder de nouveau.

— C'est juste que...

Je ne voulais pas que ça se termine comme ça. Je m'étais contentée de pleurer et de répondre en hurlant à tout ce qu'il m'avait dit, mais je ne lui avais pas dit que je voulais qu'il soit heureux, lui aussi. Il avait réussi à me le dire, et je n'avais pas pu lui répondre. C'était ma dernière chance.

— Je veux que tu sois heureux, toi aussi...

C'était le mieux que je puisse faire. La seule bénédiction qu'il recevrait de ma part. Il était libre de l'interpréter comme il l'entendait.

Il prit une grande inspiration, mais ne se retourna pas.

— Griffin...

Il lâcha enfin la poignée et se retourna pour me faire face. L'homme fort de tout à l'heure avait disparu. Toute indifférence et tout détachement avaient déserté son regard. Les yeux humides et légèrement rouges, il avait une expression que je ne lui connaissais pas.

Ce regard me transperça le cœur comme une balle. Sa tristesse me détruisit et me fit me sentir encore plus mal. L'homme le plus fort que j'aie jamais connu était brisé. Des larmes me brûlèrent à nouveau les yeux, et des sanglots me secouèrent le corps.

Il garda mieux que moi le contrôle de ses émotions et ne laissa pas couler une seule larme. Mais l'humidité était là, la rougeur apparente. La peau autour de ses yeux commença à gonfler. Il était trop orgueilleux pour pleurer, mais pas assez fort pour dissimuler tout signe de son chagrin. Il avait été blessé une dizaine de fois, avait souffert plus que toute autre personne que je connaissais, et pas une fois il ne s'était laissé aller à la tristesse. Mais cette séparation forcée l'avait brisé. Il prit mon visage entre ses mains et planta un

baiser sur mon front. Ses lèvres s'attardèrent, tièdes et douces. Les poils de sa barbe effleurèrent ma peau, faisant remonter de nombreux souvenirs.

— Au revoir, Vanessa.

VANESSA

APRÈS LE DÉPART DE BONES, JE N'OUVRIS PAS LA LETTRE.

Le regarder s'éloigner au volant de son van et disparaître au bout de la route me brisa de nouveau. Je retournai immédiatement me coucher et m'allongeai entre les draps que j'avais partagés avec lui chaque nuit. Les draps conservaient son odeur et, d'une certaine manière, c'était comme s'il était toujours là.

Je restai allongée là un long moment. Je pleurais de temps en temps. Parfois, je m'endormais. Quand je me réveillais, je recommençais à pleurer. J'étais devenue une femme que je ne reconnaissais pas, quelqu'un de faible et de pathétique. Avant Bones, jamais aucun homme n'avait eu ce pouvoir intime sur mon cœur. J'avais toujours rompu avec mes amants quand j'en avais envie. Et si ceux-ci avaient eu l'audace de m'insulter, je leur aurais répondu. Je n'avais jamais perdu le sommeil pour un mec, et je n'en avais certainement jamais pleuré un.

Mais Bones était différent.

Les quelques jours suivants, je bougeai à peine. Ce n'est que lorsque je fus terrassée par une migraine que je réalisai que je n'avais pas mangé depuis longtemps. Je me forçai donc à avaler quelque chose. Mon téléphone ne sonna pas, mais je ne m'attendais pas à ce que Bones m'appelle.

Il n'en ferait rien.

Nous savions tous les deux que ça ne ferait que rendre les choses plus difficiles.

Je me demandai où il était. Il avait dû retourner au lac de Garde. C'était la maison qu'il préférait pour se cacher, même si la neige avait fondu. De plus, toutes mes affaires étaient encore dans son appartement à Milan.

Après avoir pris une douche et mangé un petit déjeuner léger, j'ouvris enfin la lettre que Bones m'avait donnée. J'espérais que ce n'était pas une lettre d'adieu, parce que je ne le supporterais pas. Bones n'avait jamais été doué avec les mots, donc j'en doutais.

Je lus ce qu'il avait écrit, les yeux plissés d'incompréhension. C'était juste une adresse à Florence avec une clé en acier. Pas de message. Il n'avait même pas signé. Je retournai le papier pour être sûre de n'avoir rien raté, mais c'était tout ce qu'il y avait.

Quelle était cette adresse ?

Je n'avais pas de voiture, donc j'appelai un taxi pour qu'il me conduise à Florence. Mes parents avaient des voitures en trop chez eux, mais je refusais de leur demander quoi que ce soit. Ma colère et mon ressentiment allaient durer longtemps. Comme tous les Barsetti, j'étais têtue et sujette aux émotions fortes. J'avais hérité mon tempérament soupe au lait de mon père. Si je me retrouvais devant lui, je n'aurais rien de sympathique à lui dire.

Le taxi s'arrêta devant un bâtiment à un étage dans le centre-ville. Je descendis et vérifiai une nouvelle fois l'adresse. J'étais au bon endroit. J'observai la large fenêtre sur la façade. Cela ressemblait à une boutique.

Pourquoi Bones m'avait-il donné la clé d'une boutique ?

Je marchai jusqu'à la porte d'entrée et insérai ma clé, m'attendant à ce qu'elle n'entre pas. Mais elle glissa parfaitement dans la serrure et, après un tour, la porte s'ouvrit.

J'entrai, et mes semelles claquèrent sur le parquet. Les murs étaient en plâtre blanc, et les larges fenêtres laissaient entrer une lumière naturelle dans la grande pièce. Je me tournai de tous côtés et ne vis rien qui puisse répondre

à la question que j'avais en tête.

Sur la table était posé un mot, ainsi que deux jeux de clés. Je ramassai la lettre. Bones m'avait laissé un message, rédigé de son écriture familière.

JE SAIS que tu as dit que tu voulais te lancer dans ce projet toute seule, mais tu sais que je ne t'écoute jamais. Je voulais te laisser quelque chose – quelque chose qui t'apporterait de la joie quotidiennement. J'espérais que je serais toujours là pour m'occuper de toi, pour te donner la vie luxueuse que tu mérites. Alors laisse-moi faire ça pour toi. Laisse-moi t'offrir un petit morceau d'éternité.

C'est ta galerie.

Ton appartement est à l'étage. J'ai laissé l'acte de propriété sur la table basse. La galerie et l'appartement sont à toi.

Et je t'ai acheté une voiture.

Oui, je sais que tu es furieuse. Mais tu es si mignonne quand tu es fâchée que ça ne me dérange pas.

Prends tout, bébé. Et sois heureuse.

-Griffin-

IL N'AVAIT PAS DIT qu'il m'aimait, mais je savais que cela aurait été trop difficile pour lui. Je ne savais pas exactement quand il avait écrit la lettre. Peut-être était-il passé ici après avoir quitté la villa. Je chassai la larme qui coulait le long de ma joue et pliai avec soin la lettre avant de la ranger dans mon sac. Il y avait deux jeux de clés sur la table. L'un pour l'appartement, l'autre pour la voiture. J'appuyai sur le bouton noir et entendis la voiture garée devant émettre deux bips rapides.

Je regardai par la fenêtre et vis un SUV blanc au coin.

Bien sûr, il m'avait acheté une voiture énorme dont je n'avais pas besoin.

Je n'étais pas fâchée contre lui. En fait, j'étais touchée par son geste. Je n'avais jamais eu besoin de son argent, mais j'étais heureuse qu'il m'ait fait un cadeau si attentionné. Le temps passerait, et nos vies changeraient, mais je n'oublierais jamais comment j'avais pu ouvrir ma galerie et qui avait fait de mon rêve une réalité.

Ce serait comme s'il était toujours avec moi.

Je ressortis de la galerie et m'aventurai à l'étage. C'était un appartement avec deux chambres et un joli petit salon, une cuisine tout équipée et deux salles de bain. Le salon et la large fenêtre donnaient sur la ville, et il y avait là un chevalet et un tabouret. Un stock de toiles blanches étaient appuyées contre le mur, et toutes mes fournitures m'attendaient.

Il avait dû déménager mes affaires.

J'examinai les canapés moelleux et la table basse, puis je remarquai le grand tableau accroché au mur.

C'était celui que j'avais peint de lui. Il se tenait debout sur la rive du lac de Garde, et on ne voyait que son dos. Il contemplait l'eau, ses épaules larges et intimidantes. L'image était silencieuse, froide et belle. C'était un instantané de la nuit où nous nous étions rencontrés – la nuit qui avait changé ma vie pour toujours.

Il était allé me le chercher. Il savait que j'aurais envie de contempler ce tableau chaque jour.

Pour me rappeler l'homme dont j'étais tombée follement amoureuse.

LA MEILLEURE STRATÉGIE pour noyer le chagrin était de s'occuper. Je me mis donc à l'ouvrage dans la galerie. Je repeignis les murs et dessinai un plan pour disposer mes tableaux. Je voulais que mes œuvres soient exposées dans

une atmosphère élégante, car les tableaux étaient déjà riches en émotion. Je voulais que les gens tissent des liens avec les toiles et, pour cela, ils devaient se sentir bien dans la galerie. J'ajoutai de la lumière partout pour égayer l'endroit. Je suspendis deux lustres au plafond et disposai des lampes design. Je n'y connaissais rien en électricité, mais cela ne m'arrêta pas. J'avais assez d'argent pour embaucher un professionnel, mais j'avais besoin de m'occuper. Plus longtemps ça prendrait, mieux ce serait.

Je venais de dérouler un nouveau tapis au milieu de la pièce quand mon téléphone sonna.

Mon cœur espérait toujours que ce serait Bones, mais je savais que ce ne serait pas le cas.

Je ne lui parlerais plus jamais.

Je sortis mon téléphone et vis le nom de mon père sur l'écran.

Un mélange de colère, de férocité et de déception m'assaillit immédiatement. Ma raison savait que mon père essayait juste de me protéger, mais je ne réfléchissais pas avec ma raison en ce moment. Bouleversée d'avoir perdu l'amour de ma vie, je n'étais plus qu'émotion. Mon père était le seul responsable de mon malheur. J'envisageai de ne pas décrocher, mais je savais que mon père, lui, répondrait toujours à mes appels.

Je décrochai sans prononcer un mot.

Mon père resta lui aussi silencieux au bout du fil. Il avait dû détecter ma colère dans mon souffle, parce qu'il ne parla pas tout de suite.

— *Tesoro...*

La seconde où j'entendis sa voix grave, la colère explosa dans ma poitrine. C'était la première fois de ma vie que je pensais haïr mon père. Je le méprisais de m'avoir causé cette douleur. Je le méprisais de m'avoir arraché l'homme de ma vie. Je le méprisais d'être si hypocrite.

— Je ne suis pas prête à te parler.

Pour la première fois de ma vie, je raccrochai.

Je raccrochai au nez de mon père.

Je fourrai le téléphone dans la poche arrière de mon jean, décidant d'oublier qu'il m'avait appelée. Dans mon cœur, je savais que je ne détestais pas mon père. La femme rationnelle en moi comprenait qu'il l'avait fait pour mon bien. Mais, en ce moment, je m'en moquais. Je le considérais comme mon ennemi.

Je me remis au travail.

DEUX SEMAINES S'ÉCOULÈRENT, et je passai mon temps à perfectionner ma galerie et mon appartement. Une fois que la galerie fut prête pour l'ouverture, je me rendis compte que je n'avais pas de tableaux à exposer. J'avais confié toutes mes pièces à mes parents pour qu'ils les vendent à l'exploitation.

Maintenant, je devais me remettre à la peinture.

C'était difficile, parce que j'étais trop déprimée pour être d'humeur créative. Cela se voyait dans mon travail. Mes tableaux étaient plus sombres, avec des tons foncés et une aura d'isolement et de solitude. J'essayai de me forcer à peindre des toiles qui seraient populaires, mais je n'y arrivai pas.

Au lieu de quoi, je peignis des tableaux qui avaient un sens à mes yeux.

Je peignis Bones.

Il était partout, son visage toujours invisible. Je le peignis allongé sur mon lit, debout sous un ciel sombre mais étoilé, et travaillant dans l'entrepôt de l'exploitation. Je peignis les lieux où nous étions allés ensemble, du lac de Garde à Milan.

En l'espace de quelques jours, je terminai cinq pièces.

Je n'étais pas sûre qu'elles intéresseraient quelqu'un. Les tableaux populaires représentaient souvent des jolies femmes, nues ou en train de danser. Il était rare qu'un bel homme soit le sujet d'une image.

Mais cela ne m'empêcha pas de les peindre.

Je les exposai dans ma galerie. Ce seraient mes premiers tableaux à

vendre. Je fixai leur prix en fonction de leur valeur sentimentale – c'est-à-dire que je fis exprès de les mettre en vente chers pour que personne ne les achète. J'avais du mal à imaginer qu'on me dépouillerait de ces œuvres, de ces souvenirs, pour les accrocher dans une maison inconnue. Une partie de moi ne souhaitait pas les laisser partir.

Je ne voulais jamais les laisser partir.

La porte d'entrée s'ouvrit, et mon premier client entra. C'était le jour d'ouverture officielle de la galerie, mais je ne m'attendais pas à recevoir des visiteurs. Je n'avais pas fait de publicité ou dit à qui que ce soit que ma galerie était ouverte. Même ma famille ne savait rien.

J'aurais pu tout aussi bien l'ouvrir sur une autre planète.

J'entendis des pas lourds sur le parquet et compris que c'était un homme. J'étais en train d'ajuster la position d'un tableau dans le coin, donc je ne pouvais pas le voir. Quand je fus satisfaite de la disposition des toiles, je me retournai vers mon premier client potentiel.

Mais je me retrouvai face à face avec mon père.

Il portait un jean sombre et un tee-shirt noir dont les couleurs mettaient en valeur son teint bronzé. Les cheveux d'un noir de jais et les yeux verts, il avait de nombreux points communs avec moi, en plus virils. Il posa les yeux sur moi. Au lieu d'être fâché que je lui aie raccroché au nez, il avait l'air d'un homme au cœur brisé.

La colère que je ressentais pour lui diminua quand je croisai son regard et me rappelai combien il m'aimait. Il savait que je le détestais, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir pitié de moi, de ressentir ma douleur.

Le cœur battant, je croisai les bras sur ma poitrine. Comment avait-il fait pour me retrouver ? Comment avait-il appris que j'avais ouvert une galerie ? Je me demandai si Bones et lui en avaient discuté mais, mon père l'ayant menacé avec un pistolet, cela semblait peu probable.

Il me fixa du regard, les mains dans les poches, le regard hésitant, car il ignorait comment j'allais réagir.

Je n'étais moi-même pas sûre de savoir quelle serait ma réaction.

Il resta silencieux un long moment, me donnant la possibilité de parler en premier si j'en avais envie.

Mais je n'avais rien à dire. Je me fichais de tout. Je ne pensais qu'au gouffre de douleur insupportable qui s'était ouvert en moi. Je ne désirais la compagnie de personne. Je voulais seulement être seule.

Mon père se tourna vers un tableau de Bones en train de travailler à l'exploitation. Avec son paysage de vignes s'étendant à perte de vue et ses chemins pavés, la toile représentait une belle journée en Toscane. Bones marchait entre les bâtiments, portant un tonneau de vin dans l'entrepôt. Mon père le fixa du regard un long moment avant de se tourner vers moi.

— Belle galerie.

Je serrai les bras sur ma poitrine. L'entendre me parler me rappela à quel point j'étais encore en colère. Je ne voulais pas discuter de tout et de rien avec lui, comme s'il ne s'était rien passé. Mais je ne voulais pas non plus avoir une conversation franche à propos de la rupture.

— Je ne suis pas prête, dis-je en baissant la tête, incapable de regarder mon père dans les yeux.

Je ne voulais pas qu'il soit témoin de ma tristesse. Malgré ce qu'il avait fait, je ne désirais pas le faire souffrir.

Les mains dans les poches, mon père resta immobile.

Quand j'en eus le courage, je relevai les yeux vers lui.

Son expression n'avait pas changé, mais ses yeux montraient sa tristesse. Il inspira un grand coup, sa frustration et sa douleur évidentes.

— *Tesoro*, s'il te plaît, ne me déteste pas.

— Je ne te déteste pas, dis-je brusquement. Mais ça ne veut pas dire que j'ai envie de te parler.

Il sursauta, comme si je lui avais envoyé un coup de poing dans le ventre.

— Ta mère et moi sommes inquiets.

— Je viens de perdre l'homme de ma vie. Ne t'attends pas à ce que je

m'en remette en quelques jours.

— Vanessa, ça fait trois semaines...

J'avais perdu la notion du temps. Parfois, je dormais toute la journée, ou alors je ne dormais pas de la nuit. Je ne mangeais pas à heures fixes et je ne savais jamais quel jour nous étions. Les trois dernières semaines étaient floues. Je n'étais même pas sûre de savoir comment j'avais fait pour survivre si longtemps sans parler à Bones, sans contempler ses jolis yeux bleus. Combien de temps encore me sentirais-je comme ça ? Cette douleur prendrait-elle fin ?

— J'imagine que j'ai perdu la notion du temps..., dis-je en me frottant les bras, prise de frissons. Comment m'as-tu retrouvée ?

— Je ne t'ai jamais perdue.

Il avait dû faire surveiller la villa après avoir ordonné à Bones de partir. Il m'avait suivie jusqu'ici et avait veillé sur moi de loin. Pendant tout ce temps, j'avais pensé être seule, mais cela n'avait jamais été le cas.

— Il m'a acheté cette galerie... et un appartement et une voiture. Je ne lui ai rien demandé. Je n'ai jamais voulu de son argent. Mais il voulait me donner quelque chose avant de partir.

Mon père ne broncha pas, comme si les cadeaux de Bones n'avaient aucune importance à ses yeux.

— Tu ne lui as jamais laissé une chance, pas vrai ?

Ma colère réapparut, chargée d'amertume.

— Tu sais bien que si.

Je secouai la tête, ne sachant que croire.

— Je sais que tu es bouleversée. Je sais que tu as mal, et ça me fait mal. Mais, un jour, tu comprendras que c'est la meilleure chose qui pouvait t'arriver. Tu mérites mieux que cet homme, et je ne te laisserai pas te contenter de quelqu'un qui n'est pas parfait.

— L'homme parfait n'existe pas. Même s'il existait, ce n'est pas lui que je veux. J'aime Bones comme il est, avec ses qualités et ses défauts. Et il

m'aime malgré tout ce que je suis. Pourquoi voudrais-je l'homme parfait alors que j'avais déjà l'amour parfait ?

Sans voix, il se contenta de me fixer du regard.

— Tu as pris la mauvaise décision, ajoutai-je.

Il secoua légèrement la tête.

— Non, j'ai pris la bonne décision. Et je ne changerai pas d'avis. Tu as de la chance que je ne l'aie pas tué. Si je ne l'ai pas fait, c'est uniquement par respect pour toi. Mais si je le recroise, je n'hésiterai pas.

— Tu n'as vraiment rien compris...

— Un homme qui force une femme à coucher avec lui est une ordure, dit-il en plissant les yeux, le regard sombre.

Mon père et moi ne parlions jamais de ma vie sexuelle, mais toute pudeur avait disparu.

— Il ne m'a pas forcée...

— Il ne t'a pas laissé le choix. Tu devais accepter si tu ne voulais pas qu'il exécute toute ta famille. Qu'est-ce qu'il te restait ? Tu penses vraiment que j'aurais pu te conduire à l'autel pour lui donner ta main ? Il aurait fallu me passer sur le corps. Je sais que tu l'aimes, mais tu ne serais jamais tombée amoureuse de lui si tu avais eu le choix. Peut-être que l'eau a coulé sous les ponts de ton point de vue, mais je ne verrai jamais les choses de cette façon.

— Ça ne te regardait pas. Tu n'aurais jamais dû lui demander ça.

— Quand un homme fait le vœu de tuer toute ma famille, ça me regarde, Vanessa. S'il veut ma fille, il doit prouver qu'il est digne d'elle. Et cette ordure n'est pas digne de toi. Son père a violé ma femme et tué ma sœur. Tu penses que je vais te laisser devenir la suivante ? Ma seule fille ? La seule femme au monde que j'aime plus que ma femme ? aboya-t-il, les narines dilatées.

Ses poings tremblaient, comme s'il voulait défoncer le tableau à sa gauche.

— Tous les hommes ont des squelettes dans leur placard. Si ce n'était pas

son cas, ce serait étrange. Mais cet homme est méprisable. Ce qu'il a fait est impardonnable. Ton affection et ton désir ont aveuglé ton jugement. Tu ne vois plus ce qu'il y a sous ton nez. Moi qui ne suis aveuglé par rien...

— Sauf par la haine, crachai-je. Peut-être qu'il a fait quelque chose de mal, mais il n'est plus cet homme-là. Il a mûri, il est devenu un homme qui me mérite, un homme qui m'aime. Quand il est rentré à la villa et qu'il m'a tout dit, je lui ai répondu que je me fichais de ce que tu pensais. Je lui ai dit que je n'allais pas laisser ma famille nous séparer, parce que je ne pouvais pas vivre sans lui. Et tu sais ce qu'il a fait ?

Mon père était maintenant trop furieux pour montrer sa vulnérabilité. Il me fixait avec froideur, fouillant mon regard. En grandissant, j'avais toujours été proche de lui. Chaque fois que nous nous disputions, c'était pour une brouille. Mais depuis que Bones était entré dans ma vie, un gouffre s'était ouvert entre nous et ne cessait de s'agrandir.

— Il a dit que je le regretterais un jour, qu'il n'y avait rien de plus important que la famille, et qu'il refusait de m'éloigner de la mienne. Il sait à quel point c'est déprimant d'être seul au monde, et il ne veut pas que je vive la même chose...

Silence.

— Tu peux dire ce que tu veux à propos de lui, mais son amour est sincère, altruiste et authentique. Il ferait n'importe quoi pour moi... même renoncer à moi.

Mon père resta silencieux, ses yeux verts brillants de colère.

— Il a fait ses preuves un million de fois, papa. Tu dois lâcher prise.

— Je peux fermer les yeux sur beaucoup de choses. Je peux oublier qui était son père. Je peux oublier qu'il est tueur à gages. Je peux oublier qu'il t'a enlevée dans l'intention de te tuer. Mais le fait qu'il t'ait forcée à coucher avec lui... Je ne peux pas l'oublier. Je ne l'oublierai jamais.

Son torse se bomba quand il prit une grande inspiration, et ses narines se dilatèrent à nouveau. Sa colère atteignit un nouveau sommet.

— Je me fiche qu’il soit devenu un saint. Il a franchi une limite et il ne pourra plus jamais revenir en arrière. Je ne lui pardonnerai jamais ce qu’il t’a fait. Ma décision est prise. Et tu me remercieras un jour.

Je fis un pas en arrière pour m’éloigner de lui. Mon père et moi ne serions jamais d’accord. J’étais une femme adulte, mais il pensait encore pouvoir exercer un droit de veto sur ma vie. Si ma famille n’avait pas eu tant d’importance à mes yeux, je serais déjà partie rejoindre Bones. Mais ma colère ne pourrait jamais éclipser mon amour pour eux. Je détestais mon père en ce moment... mais je ne le haïrais jamais autant que je ne l’aimais.

— Tu devrais y aller.

Je sentis sa colère bouillonner sous l’effet de la déception.

— Je ne suis pas prête à tourner la page. Je ne suis pas prête à venir dîner à la maison et à retrouver ma famille. En ce moment, je suis bouleversée. Je ne veux pas faire comme si de rien n’était. Je ne veux pas faire comme si tout allait bien. Je veux juste être seule.

Au lieu d’attendre qu’il parte, je lui tournai le dos et m’éloignai sans me retourner pour ne plus voir sa fureur.

Mon père ne bougea pas, fixant mon dos du regard en silence.

Je ne voulais pas lui redemander de partir, donc je contemplai longuement le tableau exposé au mur et attendis. J’avais toute la patience du monde, parce que je n’avais plus aucune raison de vivre. J’attendrais toute la journée.

Enfin, ses pas claquèrent sur le parquet et se dirigèrent vers la sortie. Ils s’éloignèrent, puis se turent quand la porte se referma derrière lui.

La galerie redevint silencieuse.

Je fixai du regard le tableau de Bones dans mon lit, son torse nu et son visage hors du cadre. Mes yeux se mouillèrent de larmes pour la centième fois, mais pour une nouvelle raison. Je me sentais si distante de mon père, l’homme à qui j’avais fait confiance toute ma vie. J’avais toujours imaginé que mon futur mari lui ressemblerait et, paradoxalement, je pensais que

c'était le cas de Bones. Mais maintenant, il était la raison de mon malheur. Lui qui m'avait protégée de tout, il était la raison pour laquelle je tenais aujourd'hui à peine sur mes jambes.

La raison pour laquelle j'avais tant de mal à respirer.

CROW

JE QUITTAI FLORENCE ET ROULAI DANS LA CAMPAGNE, UNE MAIN SUR LE volant, le pied sur l'accélérateur. Mon frère m'avait appelé deux fois, mais j'avais rejeté son appel à chaque fois. Je contemplais les champs dorés devant moi, mais je me moquais bien de ces beaux paysages que je voyais tous les jours.

Je ne pensais qu'à ma fille.

Mon *tesoro*.

Mon bébé.

J'étais conscient qu'elle était une femme adulte. De plus, elle était exceptionnellement brillante, insolente comme sa mère, et elle avait un appétit insatiable pour la vie et l'aventure. Je lui faisais confiance, parce que je l'avais bien élevée.

Mais je ne pouvais pas accepter l'homme qu'elle aimait.

J'étais de nature obstinée, mais ce n'était pas ma seule raison de ne pas accepter Griffin.

Je le haïssais.

Je le haïssais tant que j'avais presque tiré. J'avais rêvé de faire gicler son sang sur les meubles de mon bureau. J'avais imaginé la vie désertant son regard, son cœur cessant de battre. J'aurais tout donné pour pouvoir revenir en arrière et le tuer avant qu'il ne rencontre ma fille.

Elle méritait mieux.

Elle méritait le meilleur dans la vie.

Cela me faisait mal qu'elle me repousse, moi, l'homme vers lequel elle se tournait autrefois quand elle avait besoin d'aide. À présent, elle me tournait le dos. Elle pouvait à peine me regarder dans les yeux tant elle était furieuse. Cela me brisait le cœur de voir ma fille souffrir et me détester à la fois.

Mais je ne changerais pas d'avis.

J'aimais être le père de mes deux merveilleux enfants. Mais c'était une des rares fois où la tâche me semblait presque insupportable. Elle ne le comprenait peut-être pas, mais j'avais fait ce qui était le mieux pour elle. Elle trouverait un homme bien à épouser, et elle serait soulagée que ce ne soit pas cette ordure de Bones.

À mon retour, je ne dis pas à Bouton que j'étais à la maison et me dirigeai vers mon bureau au deuxième étage. Pour une fois, je ne voulais pas que ma femme me console. Je préférais boire un grand verre de scotch.

Je m'assis derrière mon bureau, avec une bouteille pour seule compagnie. J'étais un vieil homme laid, amer et colérique. J'avais tant de haine en moi que je ne savais plus quoi en faire. J'envisageai de pourchasser Bones et de le tuer. Je lui avais dit de laisser ma fille tranquille, et il m'avait écouté, mais cela ne m'empêchait pas d'avoir envie de l'enterrer.

Je détestais voir ma fille souffrir.

Je détestais qu'elle ait tant maigri, qu'elle ait le regard si vide. Je détestais qu'elle ait perdu toute sa belle énergie et qu'elle ne soit plus qu'une enveloppe creuse, comme tant de gens sur terre.

Je la surveillais depuis des semaines. Je l'avais regardée s'installer dans son appartement au-dessus de la galerie. Avec fierté, j'avais vu ma fille apprendre comment installer et brancher deux lustres. Je l'avais vue redécorer sa galerie toute seule, regarder des tutoriels vidéo et acheter les outils dont elle avait besoin. Elle n'avait demandé de l'aide à personne, pas même à moi. Même si elle avait perdu l'homme qu'elle aimait, elle était restée

indépendante et forte, certaine d'être capable de recommencer à zéro toute seule.

Un jour, mon corps me trahirait, et on m'enterrerait dans la terre italienne aux côtés de mes parents et de ma sœur. Je ne m'inquiétais pas pour Bouton, car elle hériterait de toute ma fortune. Elle pourrait aussi compter sur mon frère et notre fils pour s'occuper d'elle. Mais, quand elle serait partie à son tour, mes enfants seraient seuls.

Je devais être certain que tout irait bien pour eux.

Vanessa était intelligente, indépendante et pleine de ressources. Elle n'abandonnait jamais, même dans les situations difficiles. Elle n'avait pas peur de dire ce qu'elle pensait – une femme forte qui ne craignait pas d'avoir l'air autoritaire. Elle était capable de se débrouiller. Mais ça ne me suffisait pas.

Je voulais savoir qu'elle avait un homme bon pour prendre soin d'elle.

Je voulais savoir qu'il la protégerait jusqu'au bout, qu'il subviendrait à ses besoins pour qu'elle puisse se consacrer à sa peinture, qu'il serait assez fort pour intimider tous ceux qui voudraient s'en prendre à elle. Je voulais que cet homme l'aime autant que moi, comme j'aimais ma femme.

Cet homme n'était pas Bones.

Il avait forcé ma fille à lui donner du plaisir en échange de la vie de sa famille.

Quand ma main cessa de trembler de rage, je ramassai le verre et le jetai à travers la pièce. Il explosa contre la cheminée en pierre, et les éclats s'éparpillèrent sur le tapis et le parquet.

J'aurais dû le tuer.

J'aurais dû le suivre à la trace avec Cane et lui trancher la gorge.

Je n'aurais jamais dû le laisser sortir de mon bureau en vie.

Un instant plus tard, des pas se firent entendre, et Bouton entra. Vêtue d'une longue robe bleue, ses cheveux tressés et ramenés sur une épaule, elle était plus belle qu'une reine. Même fatiguée d'avoir travaillé à l'exploitation

toute la journée et sans maquillage, elle était une femme sublime. Le temps avait altéré son apparence, mais sans rien prendre de sa beauté.

Elle était aussi magnifique que le jour où je l'avais épousée.

Elle referma la porte en me regardant d'un air inquiet. Avec sa peau pâle et ses yeux bleus, elle était un fantôme, un rêve. Elle croisa les bras sur sa poitrine et avança lentement vers le bureau.

J'avais jeté le verre dans un geste d'énervement, mais une partie de moi s'était demandé si cela attirerait son attention. J'avais besoin d'elle pour apaiser ma colère, pour me faire entendre raison quand mon obstination m'en empêchait.

Je ne la regardai pas, les yeux rivés sur la cheminée.

Elle enroula les doigts autour du goulot de la bouteille de scotch. Elle resta debout en silence, fixant mon profil. Mon torse se soulevait au rythme de ma respiration erratique, et elle me regarda lutter contre mes démons.

Elle leva la bouteille et but une gorgée, même si elle détestait le scotch. Elle n'aimait pas que je boive, mais elle savait que rien ne me ferait renoncer à mon amour pour la gnôle. Elle m'acceptait exactement tel que j'étais – le bon et le mauvais. Elle reposa la bouteille et me fixa du regard, attendant que je lève les yeux vers elle.

Je refusai de la regarder.

— Ça ne s'est pas bien passé ?

Mon silence répondit à sa question.

— Laisse-lui plus de temps.

— Ça fait déjà trois semaines.

— Ça lui prendra au moins trois mois.

Je soupirai entre mes dents, ce qui donna l'impression que je grognais.

— Ce n'est pas possible ! Tu plaisantes, j'espère ? Cet homme ne vaut pas trois mois de son temps.

— Non, ça lui prendra au moins trois mois pour commencer à se sentir mieux. Mais pour qu'elle tourne la page... ? Au moins un an.

Je grondai à nouveau.

— J’aurais dû le tuer. Quand Conway l’a vu à l’opéra, j’aurais dû le tuer. Il n’aurait jamais rencontré Vanessa, et ce cauchemar ne serait jamais arrivé. Je n’ai pas protégé ma famille comme je me l’étais promis.

Elle posa la main sur mon épaule et enfonça les doigts dans mes muscles contractés.

— Vanessa ne veut pas être protégée. Elle l’aime.

— Non, elle ne l’aime pas. Elle a le cerveau parasité. Il l’a manipulée.

Elle me massa les épaules un peu plus longtemps avant de reculer.

— Crow.

Je reconnus le ton de sa voix. Je l’avais entendu souvent tout au long de notre mariage.

— Quoi ?

— Regarde-moi.

Je gardai les yeux rivés sur la cheminée, dont les pierres froides me semblaient plus faciles à regarder que ma femme. Je tournai enfin la tête et croisai son regard plein de déception.

— Ton hypocrisie est stupéfiante.

Bouton n’avait jamais jugé l’homme que j’avais été. Elle ne m’avait jamais reproché mon passé. Elle m’avait toujours accepté avec ma part d’ombre. C’était une des raisons pour lesquelles je l’aimais – parce qu’elle m’aimait tout entier.

— Ce n’est pas la même chose. Tu le sais bien.

— C’est exactement la même chose, dit-elle en posant la main sur la hanche. Crow, tu m’as proposé deux solutions. Soit je restais ta prisonnière jusqu’à ma mort, soit je couchais avec toi en échange de ma liberté.

— Mais je n’ai pas menacé de te tuer, ou de tuer ta famille !

Elle leva les yeux au ciel.

— Tu m’as quand même pris ma liberté, Crow.

— Ce n’est pas comme si tu avais un endroit où aller.

Elle plissa les yeux, montrant en même temps sa fureur et sa douleur.
Je regrettai immédiatement mes paroles.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Non, en effet, rétorqua-t-elle froidement.

— Vanessa a une famille aimante. Elle a un père qui mourrait pour elle.
Je ne la laisserai pas se contenter de moins que le meilleur. Je ne la donnerai pas à un monstre qui ne la mérite pas.

— Et tu penses que toi, tu me mérites ? lança-t-elle d'un ton de défi.

Nous étions mariés depuis trente ans. J'avais voué ma vie à l'aimer et à la protéger, mais rien ne rachèterait ce que j'avais fait.

— Non, je ne t'ai jamais méritée, Bouton.

Elle pencha la tête sur le côté, son regard plus doux.

— Tu mérites mieux que moi, continuai-je en me tournant à nouveau vers la cheminée, me rappelant la nuit où elle s'était donnée à moi.

Je lui avais dit qu'elle serait libre si elle méritait sa liberté. Mais libre, elle ne l'avait plus jamais été. Elle m'appartenait depuis qu'elle était entrée en ma possession.

— Même si c'était vrai, je n'ai jamais désiré un autre homme, Crow.

Je ne pouvais plus la regarder en face.

— Vanessa ne l'aurait jamais aimé s'il ne l'avait pas forcée, soufflai-je.

— Et je ne t'aurais peut-être jamais aimé non plus. Mais je ne changerais rien.

Les similarités entre nos deux situations importaient peu. Je ne pouvais pas voir les choses différemment.

— Notre fille mérite une belle histoire d'amour. Elle mérite le respect. Je veux qu'un homme tombe à genoux devant elle. Qu'il soit prêt à se plier en quatre pour elle.

— Peut-être que ce n'est pas ce qu'elle veut, elle.

— Tant pis pour elle. C'est ce qu'elle mérite.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Je n'ai pas besoin de te dire ça, Crow. Mais notre fille est une adulte depuis un certain temps...

— Je n'ai pas envie d'en parler.

Je savais exactement ce qu'elle allait me dire. Je ne m'étais jamais intéressé à la vie privée de ma fille. C'était un sujet que je préférais ne pas aborder et laisser à Bouton. J'étais si protecteur à l'égard de Vanessa que c'était un sujet dont je ne pouvais pas parler avec l'esprit ouvert. Si j'avais pu m'en sortir impunément, j'aurais arrangé son mariage avec un homme de mon choix, et ç'aurait été la fin de cette discussion.

Elle soupira entre ses dents.

— Notre fille est pleine de ressources. Si elle n'avait vraiment pas voulu de cette situation, elle aurait trouvé le moyen de s'en sortir. Quand nous...

— J'ai dit que je ne voulais pas en parler. Ne m'oblige pas à me répéter.

J'attrapai la bouteille et bus une longue gorgée, laissant la gnôle me brûler l'œsophage jusqu'à l'estomac.

— Tu n'es pas d'accord avec ma décision ?

Bouton resta silencieuse un long moment, réfléchissant en silence à ma question. Quand elle répondit enfin, ce fut d'une voix douce :

— Est-ce important ? Mon avis ne changera pas le tien.

— Non, mais je veux quand même savoir.

— Je n'apprécie pas leur relation. Je ne l'apprécie pas non plus, lui... à cause de son père. Mais je crois qu'ils s'aiment vraiment.

Je le croyais aussi. J'avais vu sa manière de regarder ma fille, et inversement.

— Elle tombera amoureuse de quelqu'un d'autre. Cela finira par arriver, avec le temps.

— Je sais. Mais je ne pense pas qu'elle en aimera un autre comme elle l'aimait, lui. Si je devais t'oublier... Je n'y arriverais jamais vraiment.

Sa vie serait plus belle, pourtant. Nous avons passé le plus clair de notre mariage dans la paix et la tranquillité, mais ça n'avait pas toujours été le cas.

Il y avait eu des moments où nous n'avions même pas été certains de survivre.

— C'est la meilleure solution pour nous tous. Il ne la mérite pas, et les Barsetti n'oublient jamais les crimes infligés à leur famille. Je n'accueillerai jamais chez moi un homme qui a forcé ma fille à se soumettre à lui. Je me moque qu'il l'aime. Je me moque qu'il soit riche et puissant. Je veux un homme qui puisse aimer et respecter ma fille... et il n'est pas cet homme-là.

CONWAY

JE TOUCHAI LE TISSU ITALIEN ENTRE MES DOIGTS, SI DOUX QU'IL RESSEMBLAIT à de la soie. Mais il avait l'élasticité idéale. Ce serait parfait pour ma prochaine pièce, un ensemble de maternité qui irait magnifiquement bien à Muse. Sa grossesse m'excitait d'une manière que je n'aurais su expliquer et, maintenant, j'utilisais la lingerie que je créais dans ma vie privée.

Après avoir mesuré le tissu, je découpai le morceau.

On frappa à ma porte, puis Muse entra. Elle portait une robe verte lâche au niveau du ventre. Sa grossesse avait arrondi son ventre, dont la peau était maintenant distendue. Elle avait pris du poids partout, mais c'était plus concentré au niveau du ventre.

— Tu es occupé ?

Je posai les ciseaux et le mètre ruban, ignorant sa question car elle était stupide. Je n'étais jamais trop occupé pour elle. Je ne l'avais jamais été et ne le serais jamais. Je me levai de mon tabouret et posai la main sur son ventre, suivant la courbe de son corps avec mes doigts. Je sentais notre bébé en elle. Je le sentais donner des coups de pied, même quand elle dormait, au milieu de la nuit. Je relevai les yeux vers elle et vis la plus belle femme que j'aie jamais rencontrée – la femme qui deviendrait mon épouse.

— Tout va bien ? demandai-je en laissant ma main sur son ventre, attendant un coup de pied.

— Rien de grave, répondit-elle. Mais je viens d'essayer ma robe de mariée et je ne rentre pas dedans...

Elle eut l'air triste, comme si elle était gênée.

— Je grossis de plus en plus vite.

— Tant mieux. Le bébé est en bonne santé.

Je soulevai sa robe pour pouvoir poser ma paume sur sa peau nue. Son ventre était ferme et tiède, la courbe de son corps sexy. Je n'avais jamais été excité par les femmes enceintes, mais la mienne me faisait bander instantanément.

Elle ne sembla pas plus heureuse.

— Oui, et c'est bien. Mais..., dit-elle en baissant la tête. Non, tant pis.

Je lui soulevai le menton.

— Dis-moi.

Elle hésita, me tenant tête.

— Je deviens si grosse que je ne serai jamais belle dans ma robe de mariée.

— Tu es belle nue, donc ne t'inquiète pas.

Elle me frappa le bras d'un air joueur.

— Je suis sérieuse. Je compatis à la douleur de Vanessa, mais je suis déjà enceinte de sept mois. Si j'attends plus longtemps, je ne pourrai pas porter des talons. Et je veux qu'on se marie avant l'arrivée du bébé...

Ma mère m'avait raconté ce qui s'était passé entre mon père et Bones. Ce serait mentir que de dire que je n'étais pas soulagé. Je respectais mon père d'avoir pris la bonne décision au risque de s'aliéner Vanessa. Ma sœur méritait un homme bien, pas un ennemi des Barsetti.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Je veux qu'on se marie...

Je posai les mains sur ses reins, caressant le creux de son corps, entraîné vers l'avant par le poids de son ventre.

— Alors on va se marier, dis-je en regardant dans ses yeux bleus où

brillaient de profondes émotions.

— Et Vanessa ?

— Ne t'inquiète pas pour elle. Elle sera heureuse pour nous.

— Je ne sais pas... Elle vient de perdre l'homme qu'elle aime. Elle n'a pas envie de voir quelqu'un se marier.

— On est de sa famille. Ça lui changera les idées.

— Je me sens égoïste d'y penser.

Je baissai la tête pour appuyer mon front sur le sien. Je passais tout mon temps avec cette femme, et nos préparatifs pour l'arrivée du bébé me faisaient l'aimer encore plus. J'avais l'impression que nous étions déjà une famille, même si nous n'étions pas mariés et que nous n'avions pas encore d'enfant. J'avais du mal à croire que j'avais été un tel connard avec elle par le passé.

— Tu n'es pas égoïste, Muse. La terre ne s'arrête pas de tourner à cause de Vanessa.

— Je veux aller la voir à Florence. Pour voir si ça ne la dérange pas.

J'aimais ma sœur, mais je n'avais pas besoin de sa bénédiction pour tout et n'importe quoi.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Je veux quand même lui demander. Ensuite, on pourrait organiser la cérémonie chez tes parents. Il faut juste que je fasse retoucher ma robe...

— Tu sais que je peux m'en occuper.

— Tu n'es pas censé voir la robe, tu te rappelles ?

— Lars peut le faire, dans ce cas.

— Non, il est trop vieux.

— Crois-moi, ça lui ferait plaisir. Ça le rend heureux de travailler pour la famille. Alors, c'est ce que tu veux ?

Elle hocha la tête.

— Je veux devenir Mme Barsetti.

L'entendre s'appeler comme ça m'excita davantage. J'avais hâte que

d'autres personnes lui donnent ce titre. Elle porterait mon nom de famille comme elle portait ma lingerie.

— Moi aussi.

D'APRÈS MON PÈRE, Vanessa avait ouvert sa propre galerie à Florence. Elle était située en centre-ville, juste à côté d'une boulangerie. Son appartement était à l'étage – un bel endroit à deux chambres qui avait obtenu l'approbation de mon père. Une route pavée passait devant, et des motos s'alignaient sur le bas-côté. Des gens marchaient sur le trottoir, des sacs de shopping et des cafés à la main. Florence était différente de Milan : c'était plus petit, et les antiquaires et les petits restaurants y étaient nombreux.

Muse semblait adorer Florence autant que Milan.

— J'aime bien cette ville.

— C'est la capitale de la Toscane, dis-je en me garant sur le bas-côté.

Mon père m'avait dit que c'était ici que Vanessa passait le plus clair de son temps. Elle était aussi bouleversée qu'un mois plus tôt et elle ne quittait jamais sa galerie ou son appartement à l'étage. Elle restait seule, supportant son malheur en silence. Je n'étais pas venu uniquement parce que Muse voulait parler à ma sœur.

Je m'inquiétais aussi pour elle.

Il était évident qu'elle avait eu des sentiments pour Griffin, qu'elle l'avait aimé comme elle n'avait jamais aimé personne d'autre. J'avais entendu sa sincérité quand elle m'avait parlé de lui, la manière dont sa voix s'était fêlée sous l'effet de l'émotion. J'avais reconnu l'amour dans ses yeux – le même amour que dans les miens.

J'étais soulagé que Griffin soit parti, mais j'étais triste que ma sœur soit si accablée.

Muse et moi entrâmes dans la galerie. Heureusement, il n'y avait

personne. Les murs étaient couverts de tableaux, et je ne fus pas surpris de voir qu'ils représentaient presque tous l'homme qu'elle aimait. Il y avait une toile en particulier que j'eus du mal à regarder sans être mal à l'aise : elle montrait Griffin dans le lit de Vanessa, torse nu et les draps au niveau des hanches. Je n'aimais pas imaginer Vanessa avec des hommes, même si je savais bien qu'elle avait une vie sexuelle active. Y penser me rendait malade.

Muse examina les tableaux un à un. Au lieu d'être dégoûtée par celui que je réprouvais, elle sourit en le voyant.

Je la pris par le bras et la fis reculer, ne souhaitant pas que ma fiancée regarde Bones torse nu. Ce type était peut-être l'ennemi de ma famille, mais on ne pouvait nier qu'il était bel homme.

Vanessa apparut au coin, vêtue d'un jean et d'un tee-shirt à col V. Ses cheveux noirs étaient attachés en chignon lâche, et il était évident qu'elle avait perdu plusieurs centimètres de tour de taille. Elle avait toujours été mince et elle n'avait pas besoin de perdre du poids. La cicatrice de sa blessure par balle était encore visible sur son bras gauche. Son teint olive contrastait avec la blancheur de son tee-shirt. Perdue dans ses pensées, elle mit quelques secondes à nous reconnaître.

— Sapphire ? Conway ? fit-elle en battant des paupières avant de laisser un sourire étirer ses lèvres. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— On voulait voir ta nouvelle galerie, répondit Muse. Et c'est magnifique. Tu as fait du bon boulot.

Muse s'approcha et l'étreignit en se tournant légèrement de côté à cause de son ventre. Elle serra Vanessa contre elle un long moment, soutenant son amie.

Vanessa lui rendit son étreinte et se cramponna longuement, comme si c'était exactement ce dont elle avait besoin.

Je détournai les yeux, sentant la tristesse de ma sœur s'infiltrer jusque dans mes os.

— Comment vas-tu ? demanda Muse à voix basse.

Vanessa ne répondit pas.

Muse se dégagea et lui frotta le dos, les lèvres pincées et les yeux humides. Quand j'avais rejeté Muse, elle était retournée à New York et avait essayé de recommencer à zéro sans moi. Elle savait exactement ce que Vanessa ressentait, maintenant qu'elle avait perdu l'homme qu'elle aimait.

— Tes tableaux sont magnifiques.

— Merci, Sapphire, dit Vanessa d'une voix aussi creuse que le tronc d'un arbre pourri.

Elle se tourna vers moi, le regard plus éteint que d'habitude. En temps normal, elle m'aurait salué d'un commentaire sarcastique ou insulté d'un ton joueur. À présent, elle ne semblait plus avoir aucune énergie et ne plus savoir comment interagir avec les gens.

Je détestais voir ma sœur autrefois si forte brisée comme ça.

Je m'approchai d'elle et l'enveloppai de mes bras, dans un rare geste d'affection. Nous nous touchions rarement mais, quand elle allait mal, mon côté protecteur ressortait. Je voulais qu'elle soit heureuse. Je voulais qu'elle ait tout ce dont elle avait envie. Comme ce n'était pas le cas, je ressentais sa douleur. Je la serrai contre mon torse et posai mon menton sur sa tête, lui frottant le dos avec la main. Je la sentis souffler contre moi et faire de son mieux pour contrôler ses émotions.

— Je suis désolé.

Elle posa la joue sur mon torse, me laissant la serrer contre elle plus longtemps que jamais auparavant. Elle soupira avec force, comme retenant à grand peine les larmes qui lui brûlaient les yeux. Ses bras restèrent autour de ma taille, et elle accepta le réconfort que je lui offrais.

Muse nous regarda, les yeux humides.

Quand Knuckles avait enlevé ma sœur, j'avais craint de ne plus jamais la revoir. J'avais eu peur de perdre une personne que j'aimais, et cela m'avait fait comprendre tout ce qu'elle représentait à mes yeux. Aujourd'hui, j'étais encore plus convaincu de lui vouer un amour sans bornes, car cela me faisait

souffrir de l'entendre retenir ses larmes.

— Tu t'en remettras, Vanessa.

C'était peut-être ce qu'il ne fallait pas dire, car elle se dégagea.

— Vous n'étiez pas obligés de venir me voir... même si j'apprécie votre visite.

— On voulait te voir, dit Muse en passant un bras autour de la taille de Vanessa. On est tout excités que tu aies ouvert une galerie. Et tu dois nous montrer ton appartement. Ton père nous a dit qu'il était très agréable.

— Il n'a jamais vu mon appartement, murmura-t-elle.

C'était ce qu'elle croyait.

— Fais-nous visiter. Ensuite, on ira manger.

— Je n'ai pas faim, dit-elle sans réfléchir.

— Marcher jusqu'au restaurant réveillera peut-être ton appétit, dit Muse. Ça marche avec moi...

Vanessa nous fit visiter la galerie avant de nous conduire à l'étage, dans son appartement. La plupart des meubles venaient de son appartement à Milan, et il y avait quelques pièces qui avaient dû être fournies avec. Je remarquai le tableau accroché au mur – un autre portrait de Bones. Cette fois, il contemplait un lac gelé en plein hiver. On voyait ses larges épaules et ses bras épais, mais pas son visage.

— C'est vraiment très joli, complimenta Muse pour essayer de remonter le moral de Vanessa.

Elle n'avait pas parlé une seule fois de Bones ou de la terrible rupture que traversait Vanessa.

— Et c'est assez près de ton lieu de travail..., la taquina-t-elle.

Vanessa sourit, mais elle se forçait.

— Merci. Vous voulez du vin ?

— J'en veux bien un verre, répondis-je. Juste de l'eau pour Sapphire.

— Bien sûr, s'excusa Vanessa, visiblement agacée par sa propre bêtise. Je n'ai pas réfléchi...

— Ce n'est rien, dit Muse. Ne t'inquiète pas.

Vanessa entra dans la cuisine et rassembla des verres et de l'eau.

J'aidai Muse à s'asseoir sur le canapé, puis m'installai à côté d'elle.

— Elle n'est vraiment pas bien..., murmura Muse pour que je sois le seul à entendre.

— Ouais.

C'était pire que ce que je pensais.

— Je me sens mal pour elle.

— Moi aussi.

— J'aimerais pouvoir faire quelque chose.

— On peut être là pour elle, mais c'est tout.

Vanessa devait traverser cette épreuve seule. En ce moment, elle avait l'impression que c'était la fin du monde, mais il n'y avait rien qu'elle ne puisse surmonter. Elle était plus forte qu'elle ne le pensait.

Vanessa revint un moment plus tard avec une bouteille de vin, des verres et une baguette avec de l'huile d'olive.

J'étais surpris qu'elle ait de la nourriture chez elle, car elle semblait avoir perdu énormément de poids en peu de temps. Muse et moi nous étions assis en face d'elle et nous pouvions voir son désespoir dans ses yeux.

Elle ne prenait même pas la peine de le cacher. Il y avait un vide dans son regard qui ne pourrait être comblé qu'avec le passage du temps. Sa peau semblait déshydratée. Ses vêtements ne lui allaient plus comme avant : ils étaient lâches autour des bras et du ventre.

J'avais envie de dire quelque chose pour relancer la conversation, mais le fait de voir ma sœur si bouleversée me coupait le sifflet. Moi qui la connaissais si forte... Devant les pires dangers, elle avait toujours l'audace de rire. Elle était plus jeune que moi, mais je l'admirais beaucoup. Elle avait la beauté de maman, mais la rudesse de papa. Notre père me passait plus de choses parce que j'étais un homme. Il était mille fois plus dur avec elle, et pas seulement quand il s'agissait d'hommes et de sorties. Quand il lui avait appris

à tirer, elle avait vite compris, comme si elle avait fait ça toute sa vie, mais rien n'était jamais assez bien. Il l'avait entraînée pour faire d'elle une machine de guerre. Quant à moi, il avait toujours pensé que j'avais besoin de moins d'attention.

Vanessa croisa les jambes et versa du vin dans deux verres.

— Alors... quelles sont les nouvelles ? Comment va le bébé ?

Muse se caressa le ventre d'un air absent.

— Bébé va bien. Il gigote beaucoup... surtout quand je dors.

Vanessa esquissa un sourire du coin de la bouche.

— Son timing est impeccable.

— Ouais, répondit Muse en riant. Mais je fais la grasse matinée pour rattraper mes heures de sommeil.

Vanessa se tourna vers moi.

— Et toi, tu ne souffres pas, bien sûr... Le papa a toujours le beau rôle.

Je n'avais pas à subir les nausées matinales, la dette de sommeil ou le malaise physique de Muse. En revanche, je profitais de chaque instant de sa grossesse en lui faisant l'amour. Je n'avais jamais rien vu de plus bandant que son gros ventre. Je pensais que j'étais seulement attiré par les mannequins prêtes à défiler, mais je trouvais ma fiancée enceinte et énorme plus sexy que jamais.

— Tu as bien résumé.

— Vous avez des idées pour le prénom ?

Vanessa coopérait : elle souriait quand elle était censée sourire et relançait la conversation avec des questions, mais il y avait une tristesse dans ses yeux qui ne disparaissait pas.

— Non, pas encore, répondit Muse. On pensait choisir un nom en C. On dirait que c'est la tradition chez les Barsetti.

Vanessa secoua la tête.

— Tu n'es pas obligée de suivre la tradition. Le nom de Barsetti suffit amplement.

— On n’y a pas beaucoup réfléchi, dis-je. J’ai fait plus attention à la santé du bébé, ces derniers temps. C’est tout ce qui m’importe.

Je posai les yeux sur le ventre rond qui étirait la robe de Muse. À l’intérieur se trouvait la petite personne qui deviendrait tout mon univers – qui était déjà tout mon univers.

— Le bébé sera en parfaite santé, dit Vanessa avec certitude. Et il sera beau et merveilleux. Ne vous inquiétez pas.

Elle baissa les yeux vers le ventre de Muse.

— Je suis tout excitée à l’idée de devenir tante, et pas seulement pour monter le petit contre vous.

— Tu seras une tante géniale, dis-je en ignorant sa pique.

Muse sourit.

— Oui, j’en suis sûre.

Le sourire de Vanessa disparut, comme si une nouvelle pensée venait de la distraire. Elle devait concerner Bones, parce qu’elle avait de nouveau le regard triste.

— Quand allez-vous vous marier ?

— En fait, on pensait le faire bientôt, répondit Muse. Je deviens énorme et je sais qu’une fois que le bébé sera là, on sera trop occupés et fatigués...

— Vous devriez, dit Vanessa. Profitez d’être mariés pendant quelques mois avant que votre famille ne s’agrandisse.

Je savais que Vanessa ne serait pas fâchée que nous nous passions la bague au doigt. Elle n’avait jamais été égoïste, même dans les pires circonstances.

— On pensait se marier ce samedi, en fait..., hasarda Muse en posant la main sur son ventre. Ma robe doit être retouchée, mais ça ne devrait pas prendre trop de temps. On veut quelque chose de simple, comme un dîner chez tes parents.

— Génial, approuva Vanessa en levant son verre de vin. C’est une excellente idée.

— Tu en es sûre ? demanda Muse d'un ton incertain.

— Bien sûr, répondit Vanessa en buvant une gorgée. Pourquoi ne le serais-je pas ? Je me réjouis d'avoir une sœur. C'est bien mieux que d'avoir un frère.

— Je voulais juste en être sûre.

Le sourire de Vanessa disparut quand elle comprit les raisons de l'hésitation de Muse. Elle fit le lien, et la réalité de la situation la frappa de plein fouet.

— Si tu t'inquiètes pour moi à cause de ce qui s'est passé avec...

Elle ne put même pas prononcer son nom. Elle fit la grimace, comme si ces mots lui brûlaient la langue.

— C'est inutile... Je suis très heureuse pour vous deux. C'est un moment très excitant, et je suis contente de le partager avec vous.

QUAND JE PARLAI du mariage à mes parents, ils se montrèrent tous deux enthousiastes. Papa était un peu réservé, sans doute préoccupé par sa relation tendue avec Vanessa. Muse commença à tout préparer avec maman et, avec l'aide de Lars, elles planifièrent le dîner et les décorations. Lars accepta de retoucher sa robe pour qu'elle lui aille parfaitement, et je dus me contenter d'attendre le grand jour.

Ce qui me convenait très bien. Je me moquais bien de planifier le mariage. Tout ce qui m'importait, c'était la femme qui allait devenir mon épouse. Sa robe serait belle sur elle, mais elle le serait encore plus sur le sol de la chambre.

J'étais en train de travailler sur mon ordinateur portable dans mon ancienne chambre, celle que Muse et moi utilisions en attendant. La veille du mariage, nous ferions chambre à part. Il serait étrange de passer notre lune de miel chez mes parents. J'aurais voulu emmener Muse dans un endroit

magnifique, mais elle était enceinte et il était impossible de partir loin.

On frappa à la porte.

— Je peux entrer ? demanda la voix profonde de mon père derrière le bois solide.

— Tu ne posais jamais la question quand j'étais petit.

Il ouvrit la porte en souriant.

— Tu n'avais aucun droit quand tu étais petit.

Ses bras épais étiraient le tissu de son tee-shirt. Il avait une prestance de roi, même quand personne ne le regardait. Il s'assit dans le fauteuil de l'autre côté de la pièce et se mit à l'aise, une cheville posée sur le genou opposé. Il semblait heureux que je sois à la maison, avec maman et lui, comme avant, mais il y avait de la tristesse dans son regard.

Je connaissais la cause de son chagrin.

— Elle finira par comprendre.

Il leva les yeux et croisa mon regard. Mon cœur eut le temps de battre plusieurs fois, mais il ne cilla pas. Il était étrange de le voir sans un verre à la main. Maman avait probablement mis le holà. Je n'avais jamais vu mon père saoul, mais peut-être qu'il était en réalité toujours saoul et que je ne l'avais jamais vu sobre.

— Tu le penses vraiment ?

Je hochai la tête.

— Elle est la femme la plus forte que je connaisse... Mais ne lui dis pas que j'ai dit ça.

En temps normal, mon père aurait souri. Pas cette fois.

— C'est vrai qu'elle est forte.

— Elle a juste besoin de temps.

— Comment était-elle quand tu l'as vue ?

On aurait dit un fantôme. Sa peau olive était plus pâle qu'avant. Elle ne portait pas de maquillage, et ses yeux n'émettaient pas cette lueur intérieure qui l'animait habituellement.

— Vaincue. Mais elle n'a pas perdu ses belles qualités. Elle semblait vraiment heureuse que Muse et moi... enfin, Sapphire... qu'on se marie. L'ancienne Vanessa est toujours là... juste enfouie sous son chagrin.

Je fermai mon ordinateur et donnai toute mon attention à mon père.

— C'est comme ça que tu l'appelles ? demanda-t-il. Muse ?

Je hochai la tête.

Il esquissa un sourire du coin de la bouche, qui retomba aussitôt.

— Je ne me rappelle pas la dernière fois que j'ai appelé ta mère par son prénom. Parfois, j'oublie même ce que c'est.

— Pareil.

Nous restâmes assis en silence pendant un moment, les mains de mon père jointes sur ses genoux. Son regard se tourna vers la fenêtre ouverte, au-delà de laquelle s'étendaient des vignes à perte de vue. Il avait toujours été un homme inflexible, maître de ses émotions, mais il semblait maintenant particulièrement raide.

— C'était une décision difficile. C'était difficile parce que je savais combien elle aurait mal. Je sais qu'elle l'aime... et je pense qu'il l'aime aussi. Mais je devais faire ce qui était juste. Je ne serai pas toujours là, et je veux mourir en paix, en sachant que ma fille unique est avec un homme qui prendra encore mieux soin d'elle que moi. C'est tout ce que je veux. C'est peut-être égoïste... mais j'en ai besoin.

Je n'étais pas encore père, mais je ressentais la même chose à l'égard de mon bébé. Garçon ou fille, cela n'avait pas d'importance. Il serait apaisant de savoir que mon enfant avait quelqu'un pour s'occuper de lui ou d'elle quand je ne serais plus là.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? m'enquis-je.

Mon père leva les yeux vers moi et soutint mon regard un instant. Après avoir légèrement secoué la tête, il se racla la gorge.

— Peu importe. Il n'était pas assez bien pour elle.

Je compris qu'il me cachait quelque chose, mais je n'insistai pas.

— Je pense que tu as pris la bonne décision. Notre haine mutuelle est si profonde que je ne vois pas comment les Barsetti pourraient l'accepter. Peut-être que Vanessa l'aime, mais elle pourrait aimer n'importe quel autre homme.

Mon père ferma les yeux un bref instant et hocha la tête.

— Je l'espère.

— Mais je déteste qu'elle soit si malheureuse. Je ne l'avais jamais vue dans un tel état.

— Moi non plus. Je suis passé à sa galerie, la semaine dernière... Elle peut à peine me regarder, dit-il en prenant une profonde inspiration. Je sais que je dois être patient, mais ça me tue que ma propre fille me haïsse. Je ne dors presque plus.

Il détourna les yeux, le visage déformé par la douleur.

Mon père était un homme si fort que je n'avais jamais eu pitié de lui. Il ne laissait jamais rien le toucher. S'il avait mal, il le cachait. Mais son chagrin était à présent si profond qu'il ne pouvait plus le cacher. Il exsudait de tout son corps et son visage.

— Elle ne te déteste pas, papa. Je sais qu'elle ne te déteste pas.

Il ne me regarda pas.

— Si c'était le cas, elle ne serait pas là. Elle serait partie avec lui et nous aurait tourné le dos. Mais ce n'est pas ce qu'elle a fait. Nous sommes ce qu'elle a de plus important au monde. Elle avait besoin de ton approbation, mais elle ne l'a pas eue et elle l'a quitté. Elle t'aime plus qu'elle n'a jamais aimé un homme.

Il retourna vers moi des yeux pleins d'émotion.

— C'est gentil de ta part, fils.

— C'est la vérité. Sois patient, elle s'en remettra.

— Je n'ai jamais été un homme patient... Mais je suppose que je vais devoir apprendre.

— TU TE MARIES DEMAIN.

Carter était assis en face de moi à la table de pique-nique. Maman et Muse étaient en train d'installer les décorations dans le jardin, disposant les fleurs sur le belvédère sous lequel nous allions nous marier.

— On doit aller en ville, ce soir. C'est ta dernière soirée en tant que célibataire. Il faut que ce soit mémorable.

— Ça fait longtemps que je ne suis plus célibataire.

— Ça fait peut-être longtemps que tu es à la botte de ta femme, mais tu es toujours célibataire sur papier, dit Carter en buvant sa bière et en regardant tout le monde s'activer dans le jardin. Allez, on emmènera nos pères dans un club de strip-tease.

Je haussai un sourcil.

— Tu veux emmener nos pères dans un club de strip-tease ?

— Pourquoi pas ? C'est ton enterrement de vie de garçon.

— Ils sont encore plus à la botte de leurs femmes que moi. Ils ne mettront jamais les pieds dans un tel endroit.

Mon père était bien trop strict pour faire une chose pareille. Je ne l'avais même jamais vu regarder une autre femme. Il semblait n'avoir d'yeux que pour ma mère.

— Ce sont des hommes, comme nous. Je suis sûr qu'ils viendraient.

— Carter, on n'ira pas dans un club de strip-tease.

— Et pourquoi pas ? Ce sera juste pour une fois, une soirée. Sapphire n'est pas du genre à te faire une scène.

Elle ne ferait pas de scène. Elle savait que je travaillais avec des mannequins toute la journée, que je créais de la lingerie coquine qui faisait baver les hommes et leur donnait envie d'en offrir à leurs propres femmes.

— Je m'en moque. C'est moi que ça dérange.

Il leva les yeux au ciel.

— Quand es-tu devenu si chiant ?

— Je vais être papa dans quelques mois, au cas où tu l'aurais oublié.

— Et ça signifie que tu dois être barbant ? Une chiffe molle ?

— Tu veux que je t'éclate la tête sur la table ? répliquai-je. Ça ne me dérange pas de boire un verre ou deux, mais je ne veux pas voir des femmes à poil. Quand tu auras trouvé la bonne, tu comprendras.

— J'ai déjà trouvé beaucoup de *bonnes*, rétorqua-t-il. Mais je ne comprendrai jamais ton point de vue.

— Ces filles n'étaient pas la femme de ta vie.

Carter laissa tomber.

— Alors, on va à Florence boire un coup ?

— Ça me va. Puisqu'on sort en ville, on devrait inviter Vanessa.

Carter eut l'air encore plus sceptique qu'avant.

— Ta sœur ? Tu veux inviter ta sœur à ton enterrement de vie de garçon ?

— Ce n'est pas un enterrement de vie de garçon. Et, oui, je pense que ça lui ferait du bien de sortir un peu.

— Putain, ça va être nul. Dans ce cas, Carmen va vouloir venir.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée.

Carter fit la grimace, comme s'il avait avalé de la nourriture avariée.

— C'est comme ça que tu veux passer ta dernière soirée en tant que célibataire ?

Je n'étais plus célibataire depuis longtemps.

— J'ai vu Vanessa cette semaine, et elle va mal. Elle n'est pas venue à la maison parce qu'elle évite papa. Ce serait bien qu'elle ait de la compagnie. Je ne suis pas ravi non plus... mais c'est à ça que sert la famille.

Carter ne protesta pas, comprenant mon point de vue immédiatement. La famille était importante pour nous deux. C'était une chose sur laquelle nous nous entendions parfaitement. Il soupira d'un air déçu, mais ne montra pas sa colère.

— D'accord, allons-y.

CARMEN ET VANESSA étaient assises en face de nous à la table du bar. Carmen portait une robe bleue, et ses cheveux étaient bouclés et volumineux. Elle était très maquillée et attirait tous les regards.

Vanessa, c'était tout le contraire. En jean et en tee-shirt, elle n'était pas assez bien habillée pour le bar. Elle avait pu rentrer parce qu'elle était belle dans n'importe quelle tenue, mais c'était la seule raison. Elle n'était pas maquillée, et ses cheveux étaient attachés en chignon, comme en journée.

Carter n'était pas ravi que les filles soient venues, mais il ne bronchait pas. Il buvait sa bière et balayait la salle du regard à la recherche d'une femme à ramener chez lui. Carter les passait en revue avec l'efficacité que j'avais autrefois possédée. Il avait le physique, l'argent et l'assurance qui plaisaient tant aux femmes. Il était surprenant que je me sois casé, mais il semblait impossible que cela arrive un jour à Carter.

Il ne serait jamais l'homme d'une seule femme.

Carmen repéra un homme près du bar et le suivit du regard alors qu'il ramenait sa bière à la table qu'il partageait avec ses amis.

— Il est mignon.

— Va lui parler, répondit Vanessa en buvant son scotch, les yeux baissés.

— C'est pour toi que je le montrais, dit Carmen en repoussant ses cheveux noirs derrière son oreille, ses cils épais et sublimes.

Carmen avait la même beauté exotique que Vanessa, mais elle ressemblait plus à sa propre mère. Elle était donc une très belle femme... ce qui ne plaisait pas à mon oncle.

— Merci, dit Vanessa sans le regarder, visiblement peu intéressée. Alors qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Que veux-tu dire ? lança Carter.

— On va dans un club de strip-tease après ? demanda Vanessa.

— On va juste passer une soirée tranquille, répondis-je.

Cela me suffisait de boire un coup avec ma famille. Je ne cessais de penser à Muse, me demandant si elle allait bien. Mes parents étaient là si elle avait besoin de quoi que ce soit mais, plus son ventre s'arrondissait, plus je m'inquiétais.

— Sérieux ? demanda Vanessa, en haussant les sourcils.

— Putain, c'est une blague ! s'exclama Carmen, stupéfaite.

— Quoi ? demanda Carter d'un ton incrédule. Vous avez *envie* d'aller voir un strip-tease ?

— Pas spécialement, répondit Vanessa. Mais c'est un enterrement de vie de garçon, non ?

— Pas vraiment, dis-je. On boit juste un coup et on passe du bon temps ensemble.

— On passe du bon temps ensemble ? répéta Vanessa. Tu ne passes jamais du bon temps avec moi, comme tu me le dis souvent.

— C'est vrai, ça, dit Carmen en jouant avec son verre. C'est la même chose avec Carter.

— Ça ne m'intéresse pas de voir des strip-teaseuses, ou de faire des folies, en fait.

J'avais un visage connu et je détestais être reconnu partout où j'allais. C'étaient souvent les femmes qui me reconnaissaient, et la plupart tentaient leur chance. J'avais l'habitude que des belles femmes me montrent de l'intérêt, mais ma vie était différente maintenant. Je n'avais jamais voulu me poser, n'ayant jamais eu envie d'arrêter les excès. Mais c'était arrivé, et je ne le regrettais pas.

— Tu es devenu barbant, commenta Vanessa.

En temps normal, j'aurais trouvé le moyen de la remettre à sa place, mais elle traversait une période difficile. Tant qu'elle n'irait pas mieux, je la fermerais.

— Je suis fiancé.

— Et barbant, renchérit Carmen. Quand je me marierai, j'irai dans un

club de strip-tease. Je danserai sur le bar et j'offrirai ma culotte à un inconnu.

— Bon bref..., siffla Carter en grinçant des dents.

Vanessa resta muette, les yeux pleins de tristesse.

Carmen réalisa ce qu'elle venait de dire et fut prise de remords.

— Je voulais juste dire...

— Pas la peine de marcher sur des œufs avec moi, l'interrompit Vanessa d'une voix douce. Non, vraiment, je vais bien. Je vais être dans cet état pendant un long moment, mais vous ne devriez pas surveiller tout ce que vous dites pour éviter de me blesser. C'est dur de vivre un chagrin d'amour... Je ne m'étais jamais sentie comme ça. Tout me fait penser à lui, donc je ne peux pas échapper à la douleur. Même dans mes rêves, il est là...

Elle baissa les yeux vers son verre de scotch, qu'elle serrait entre ses doigts. Elle avait été la seule à commander un alcool fort.

— Je suis désolée, murmura Carmen. J'aimerais pouvoir faire quelque chose...

— Tu fais déjà quelque chose, dit Vanessa en lui frottant le dos.

— Tu sais, peut-être que tu devrais sortir avec quelqu'un d'autre, dit Carmen. La solution la plus rapide pour oublier un homme, c'est d'en fréquenter un autre...

En temps normal, j'aurais fait la grimace ou je leur aurais demandé de changer de sujet, mais je me retins. Vanessa avait supporté ma relation avec Muse, car elles étaient amies, et je n'avais donc rien à dire.

— Je ne suis pas intéressée, dit Vanessa avec un regard lourd. Je ne peux même pas m'imaginer avec qui que ce soit. Je n'en suis pas là. Je n'en serai pas là avant très longtemps.

Carmen hocha légèrement la tête.

— Je comprends. Griffin était à tomber.

— Il n'y avait pas que ça, dit Vanessa. C'était plus profond que ça.

La tristesse de ma sœur me perturbait, et j'aurais voulu que tout soit fini. Sa personnalité vive et audacieuse me manquait. Je savais que cette relation

l'avait changée pour toujours. Elle ne serait plus jamais la même. Mais je ne voulais toujours pas de Bones dans notre vie.

— Vanessa.

Ma sœur tourna vers moi son visage si semblable au mien. Elle ressemblait plus à maman, et moi à papa, mais il était évident que nous étions apparentés.

— Ouais ?

— Et si tu venais à la maison, ce soir ?

Je savais que cela rendrait mes parents heureux, surtout mon père. Vanessa avait toujours aimé revenir dormir dans la maison de son enfance, mais tout cela avait brusquement changé.

Vanessa me fixa du regard sans changer d'expression.

— Je n'en ai pas envie, dit-elle simplement et sans montrer une once d'émotion.

Elle soutint mon regard, puis retourna à son scotch. Je continuai de la regarder, surpris qu'elle soit si impassible.

— Ça compterait beaucoup pour papa si tu venais.

— Je ne suis pas prête à faire comme si tout allait bien, Conway.

Elle s'adressait directement à moi, alors que nos cousins étaient suspendus à nos lèvres. Ceux-ci restèrent silencieux, se fondant dans le paysage, tandis que la musique tonnait.

— Parce que tout ne va pas bien, continua-t-elle. Je suis contente pour vous deux et vraiment aux anges que mon frère se marie. Sapphire est formidable, et vous avez de la chance de vous être trouvés. Je suis ravie qu'elle devienne ma sœur. Mais ce qui s'est passé avec papa, c'est un autre problème, et je n'en parlerai pas demain. Mais, non, je n'ai pas envie de dormir à la maison et de prétendre que tout va bien. Papa a pris la mauvaise décision.

Carter nous regardait tour à tour. La tension était à couper au couteau.

Carmen se racla la gorge en faisant tourner une mèche de cheveux autour

de son doigt.

Nos cousins étaient au courant de l'histoire, mais l'intensité de notre discussion gâchait visiblement l'ambiance.

— Les gars, vous nous laissez une seconde ? lançai-je.

— Pas de problème, répondit Carrer, pressé de partir.

Il se dirigea vers le bar avec son verre, et Carmen le suivit. Ils s'assirent ensemble, assez loin l'un de l'autre pour qu'on ne les pense pas en couple.

Vanessa continuait de me fixer du regard.

— N'en parlons pas maintenant.

— Trop tard. On va en parler, dis-je en buvant une gorgée de bière avant de reposer brutalement mon verre sur la table. Je sais que tu es fâchée, mais père a pris la bonne décision. Il te protège. Je n'ai pas encore d'enfant, mais je m'y prépare depuis que Sapphire m'a annoncé qu'elle était enceinte. Donc je comprends ce qu'il ressent. Je veux le meilleur pour mon enfant. Vanessa, Griffin n'est pas le meilleur.

— Je ne cherche pas le meilleur. Il est l'homme dont je suis tombée amoureuse. Ce n'est pas comme si j'avais choisi de l'aimer. Ce n'est pas comme ça que ça marche. Si tu avais eu le choix, tu ne serais pas non plus tombé amoureux de Sapphire.

Elle m'avait eu.

— Tu rencontreras quelqu'un de mieux, Vanessa.

— Mais ça ne signifie pas que je l'aimerai plus. J'ai connu beaucoup d'hommes...

— Je ne veux pas savoir.

Dans ma tête, ma sœur n'avait jamais couché avec personne. Elle était peintre dans un couvent.

Elle leva les yeux au ciel.

— Arrête, Conway. Je suis une femme adulte et je fais ce que je veux. Ton immaturité est sexiste ! Tu peux coucher avec toutes les femmes d'Italie, et tout le monde s'en fiche mais, moi, je n'en ai pas le droit. Ce sont des

conneries !

— Je ne suis pas sexiste. Je ne veux pas entendre parler de ta vie privée, c'est tout. Je ne te parle pas de la mienne.

— Si, tu m'en parles, protesta-t-elle. Tu fais des petites remarques régulièrement. Tu n'as jamais été très subtil, Conway. Maman et papa n'y ont jamais fait attention, et moi non plus. Mais dès qu'il s'agit de moi, c'est différent. Sapphire a été harcelée par un psychopathe qui m'a enlevée et presque tuée, mais papa et maman n'ont jamais rien dit contre elle. Elle m'a mis en bien plus grand danger que Griffin. Ce sont des conneries – et tu le sais.

Nous avions déjà eu cette conversation, et je ne pouvais nier que nos parents nous traitaient très différemment.

— Sapphire n'a jamais été l'ennemi de la famille. C'est une innocente qui n'a jamais fait de mal à personne.

— Griffin ne nous ferait jamais de mal non plus.

— Sauf quand il voulait tous nous assassiner, sifflai-je. J'ai une femme et un enfant à protéger, maintenant. Je suis plus tranquille de savoir que je n'ai plus à m'inquiéter à son sujet. Je comprends que tu sois fâchée, mais papa a pris la bonne décision. C'est très dur pour lui, Vanessa. Je ne l'avais jamais vu dans un tel état. Il ne pense plus qu'à toi. Il pense que tu le détestes.

— Je lui ai dit que ce n'était pas le cas.

— Ça ne l'a pas convaincu. Montre-lui.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et détourna les yeux.

— Papa t'a dit pourquoi il avait changé d'avis ?

— Non.

Elle termina son scotch et se tourna vers moi.

— Tu vas me dire pourquoi ? demandai-je.

— Ça te mettrait mal à l'aise.

— Alors ne dis rien.

Nous restâmes assis en silence, les tables autour de nous bourdonnantes

de conversations intimes. Carmen et Carter discutaient toujours près du bar.

Vanessa reprit la parole :

— Papa a posé à Griffin une question qu'il n'aurait pas dû poser. Il s'est mêlé de ma vie intime alors que ça ne le regardait pas. Griffin lui a donné une réponse qu'il ne voulait pas entendre, alors papa l'a menacé avec une arme. C'est injuste. On avait passé deux mois à essayer de montrer à mes parents l'homme qu'il était vraiment. Et quand cette information sur notre passé est sortie, c'était comme si ces deux mois n'avaient jamais eu lieu. C'est injuste – vraiment injuste.

Je n'étais pas certain de comprendre quel secret elle dissimulait, mais ces révélations me firent penser aux squelettes dans mon propre placard. Quand j'avais rencontré Muse, je n'avais pas été bienveillant avec elle. J'avais exigé qu'elle couche avec moi, j'avais pris sa virginité et je l'avais gardée comme esclave. Je n'avais commencé à la respecter que lorsqu'elle l'avait exigé de moi. Je n'étais pas un saint. Cependant, je n'avais jamais tué personne ou juré de me venger de toute une famille.

— Tu as choisi le pire homme à aimer, Vanessa. Maman et papa ont traversé beaucoup d'épreuves, et tu as choisi la seule personne qu'ils ne peuvent pas tolérer. Parmi tous les hommes du monde, tu as ramené à la maison le seul que papa ne peut pas voir en peinture. Tu lui mets tout sur le dos, mais tu ne lui as pas tellement laissé le choix. Tu t'attendais à quoi ? Il a fait de son mieux, Vanessa ! Il a toujours fait de son mieux pour nous deux. Tu sais quoi ? Tu es ingrate !

Son regard se remplit de haine.

— Qu'est-ce que tu dirais si papa rejetait Sapphire ?

— Je ne serais jamais tombé amoureux d'une femme qui voulait tuer ma famille.

— Tu dis ça maintenant, mais tu n'en sais foutre rien ! Crois-moi, j'ai essayé de ne pas tomber amoureuse. Quand il m'a dit qu'il m'aimait, j'ai pris mes jambes à mon cou. Mais c'était impossible, Conway. C'était comme si tu

avais essayé de ne pas aimer Sapphire.

— Quand bien même, tu ne donnes pas à père le respect et la compassion qu'il mérite. On a de la chance d'avoir une famille. Sapphire n'en a pas, par exemple. Tu as un père qui est prêt à tout pour te protéger, même si tu le détestes. Sois reconnaissante.

Son regard s'embrasa, comme si elle était prête à me lacérer la gorge avec ses ongles.

— Je n'ai jamais dit que je détestais papa. Il est évident que ce n'est pas le cas. Je n'ai jamais pris ma famille pour acquise. Si je l'avais fait, Griffin ne serait pas parti. Alors arrête de déformer mes propos. Je n'essaie pas de faire souffrir papa, mais j'ai le droit de dire que je ne suis pas d'accord avec lui. C'est un hypocrite.

— Il veut juste prendre soin de toi, Vanessa.

— Je suis une femme adulte qui n'a besoin de personne.

— Si tu penses que Griffin est un type bien, il est évident que tu as besoin d'aide.

Elle plissa les yeux.

— Il est parti, Con. Tu n'as aucune raison de continuer à l'enfoncer. Et si tu penses que ce n'est pas un homme bien, tu devrais te regarder dans un miroir.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Sapphire m'a tout raconté. Elle m'a dit la vérité sur votre relation...

Immédiatement, l'adrénaline envahit tout mon système nerveux. Mon cœur pompa du sang dans tout mon corps, et je sentis mes veines brûler. Père connaissait mon secret, mais Vanessa, c'était différent. Je n'avais jamais voulu que ma mère et ma sœur apprennent ce que j'avais fait.

Elle pencha légèrement la tête.

— Tu l'as gardée prisonnière et tu l'as forcée à te satisfaire. Tu ne l'as pas traitée comme un être humain. Alors ne viens pas me dire que tu vaux mieux que Griffin.

Je ne répondis pas, car il n'y avait rien à dire.

— Alors ? insista-t-elle. Quelle est la différence ? Parce que je n'en vois pas.

— Pour commencer, je n'ai jamais essayé d'assassiner Sapphire.

Elle plissa les yeux.

— Mais faire d'elle une esclave sexuelle, c'est mieux ?

— Ça ne s'est pas passé comme ça...

— C'est pourtant ce qu'elle m'a dit. Heureusement, elle était attirée par toi et elle est tombée amoureuse. Et elle n'avait pas un sou ni d'endroit où aller. Tu avais tout pouvoir sur elle et tu t'en es servi. Ne dis pas le contraire, Conway. Griffin a toujours été honnête à propos de lui-même. De ce point de vue-là, il est meilleur que toi. Il dit la vérité, même s'il sait qu'elle n'est pas à son avantage. C'est un homme, Conway.

Ma sœur m'avait souvent énervé en grandissant, mais elle ne m'avait jamais rien dit d'aussi insultant.

— Ne me compare pas à lui !

— Alors ne sois pas injuste envers lui.

Ma main tremblait sur la table tant j'avais envie de fracasser ma chaise par terre. Même si ma sœur avait raison, je n'appréciais pas son injustice à mon égard.

— Peut-être que je ne te dis pas tous les détails parce que ça ne te regarde pas.

— Pourtant, ma relation avec Griffin regarde tout le monde, on dirait.

— C'est différent. Il est...

— Ce n'est pas différent. Papa se moque de savoir comment tu traitais Sapphire, même si c'était mal. Mais, avec Bones, c'est différent, visiblement. C'est sexiste. Profondément sexiste.

— Ce n'est pas sexiste. Tu es la victime dans cette situation.

— Je ne suis *pas* une victime, siffla-t-elle. J'étais aimée et protégée par l'homme le plus fort de la planète. Il chérissait la terre sous mes pieds. Avant

de me quitter, il m'a acheté une galerie, un appartement et une voiture. Je n'ai jamais été plus heureuse qu'avec lui. Non, je ne suis pas une victime. Loin de là.

Elle repoussa sa chaise et se leva, coupant court à la conversation. Elle sortit sans ajouter un mot.

Et je n'essayai pas de la rattraper.

VANESSA

JE NE PUS DORMIR, CETTE NUIT-LÀ.

Même si je n'avais fait que dire la vérité, je m'en voulais d'avoir parlé à mon frère sur ce ton.

Derrière ses reproches et ses tentatives de me protéger, il n'y avait que de l'amour.

Il y avait toujours de l'amour.

Je me redressai dans mon lit, dos au mur. Les draps étaient toujours un peu froids maintenant que Bones n'était plus là pour les réchauffer. Nous nous dirigions doucement vers l'été, mais la chaleur ne chassait pas encore le froid nocturne.

Bones était le seul à pouvoir chasser le froid.

Cela faisait un mois qu'il était parti et, même si j'avais cessé de pleurer tout le temps, j'étais toujours bouleversée. C'était comme s'il était parti la veille, me donnant un dernier baiser. Son tableau me tenait compagnie autant qu'il me brisait le cœur.

Mais je ne pourrais jamais l'enlever.

Je sentais sa présence partout, surtout dans mon cœur. Je rêvais de ses baisers, de son large corps au-dessus du mien. Parfois, je rêvais que nous nous regardions l'un l'autre, ses yeux d'un bleu intense plongés dans les miens d'un air possessif. Cet homme était imprimé si profondément dans

mon cœur que la trace y resterait pour toujours.

Personne ne l'effacerait jamais de mon souvenir. Il y aurait toujours quelque chose – une cicatrice.

Je me demandai si la douleur cesserait un jour. Je ne pouvais même pas regarder un autre homme sans en être malade. Quelqu'un m'avait draguée à la boulangerie, l'autre jour. Il était grand et beau, mais je lui avais à peine accordé un regard.

Il n'était pas Bones.

Je n'arrivais pas à m'imaginer faisant l'amour ou échangeant un baiser avec un autre homme. Même si je le faisais, je savais ce qui se passerait : je fermerais les yeux et je m'imaginerais avec Bones.

J'étais toujours aussi amoureuse.

Assise dans le noir, je me demandai ce qu'il était en train de faire. Où était-il ? Était-il réveillé en ce moment même et pensait-il à moi ? Avait-il couché avec une autre femme ? Se remettait-il mieux que moi de cette rupture ?

M'aimait-il toujours ?

Parfois, je m'attendais à le voir de l'autre côté de la rue, en face de ma galerie, en train de veiller sur moi comme toujours. Mais il n'était jamais là. La nuit, je regardais par la fenêtre et cherchais son van garé sur le bas-côté. Mais il n'était jamais là.

Il n'avait plus aucune raison de me protéger. Je n'avais plus besoin d'être protégée, pas quand mon père me surveillait de si près. Il n'y avait plus de danger autour de moi, car que je vivais une vie simple de peintre.

Bones n'avait plus aucune raison de me surveiller.

J'attrapai mon téléphone et fixai du regard l'écran lumineux dans l'obscurité. J'avais été tentée de l'appeler très souvent, mais jamais autant qu'à cet instant. Au lieu de m'habituer à son absence, je me languissais de plus en plus de lui.

Je voulais juste entendre sa voix.

Je ne savais pas de quoi nous parlerions. Je ne voulais pas savoir comment il passait ses nuits, et il ne voulait probablement pas savoir à quel point j'étais malheureuse. Cette conversation nous ferait seulement souffrir.

Je ne devrais pas l'appeler.

Ma main serra le téléphone en tremblant. J'avais des fourmis dans les doigts tant j'avais envie de composer son numéro. Mes émotions étaient intenses, mais ma logique l'emporta. Je reposai le téléphone sur ma table de nuit.

Mais je ne me rendormis pas.

J'ARRIVAI à la maison tôt le lendemain matin, vêtue d'une jolie robe que j'avais retouchée parce qu'elle était devenue trop grande. Je ne pensais pas à papa, mais à Conway. Je n'aimais pas la manière dont les choses s'étaient terminées, la veille. Je devais m'excuser, même si j'avais raison.

J'entrai dans la maison et tombai d'abord sur ma mère.

Maman s'arrêta sur le seuil, et son sourire disparut presque aussitôt. Son regard refléta soudain le chagrin dans mon cœur. C'était comme si je me regardais dans un miroir et que je voyais mon cœur brisé. Elle sentit ma douleur d'un simple regard.

— Ma chérie..., dit-elle en me prenant dans ses bras.

Je laissai ma mère me serrer contre elle, utilisant sa force comme une béquille et acceptant l'appui qu'elle m'offrait. Je ne l'avais pas vue depuis que Bones était parti, parce que je préférais m'isoler. Mais je savais qu'elle s'inquiétait pour moi – constamment.

— Salut, maman.

Elle passa la main dans mes cheveux, caressant les mèches qui me balayaient le dos. Elle posa la tête contre la mienne, m'enveloppant dans son odeur et sa chaleur, ce qui me rappela mon enfance.

Je ne voulais pas que tout tourne autour de moi aujourd'hui. Mon chagrin d'amour n'avait pas d'importance. Ma famille avait été patiente avec moi, ce dernier mois. Mon frère était d'ordinaire plus dur avec moi mais, comme il voyait que je souffrais, il me laissait un peu tranquille.

Quand j'eus bien profité de l'étreinte de ma mère, je me dégageai.

— Je veux qu'on fête Conway et Sapphire aujourd'hui, pas qu'on parle de moi, dis-je avec autant d'assurance que possible. Alors n'en parlons pas. On devrait être heureux aujourd'hui. Je vais avoir une sœur, et toi une fille. On devrait se réjouir.

Je ne voulais pas ternir la joie de mes parents. Leur seul fils se mariait et c'était un moment excitant pour eux.

— D'accord, murmura-t-elle. Mais ton père a du mal à se réjouir alors qu'il s'inquiète tant pour toi... et votre relation, dit-elle en me frottant le bras. Je sais que c'est difficile, mais ton père t'aime plus que tout au monde... plus que moi. Il te fait toujours passer en premier.

— Je sais...

— Alors tu dois te réconcilier avec lui.

— Je ne suis pas prête...

Elle plissa les yeux avec tristesse.

— Dans ce cas, dis-lui que tu l'aimes et que tu lui pardonnes, mais que tu as besoin de temps pour rebondir. Je ne l'avais pas vu dans cet état depuis longtemps.

Je ne voulais pas que mon père souffre, même s'il avait tort à propos de Bones.

— Je vais aller lui parler...

Elle me serra le bras.

— C'est une bonne idée. Je sais que c'est dur pour toi... Rappelle-toi juste que c'est dur pour lui aussi.

Je montai les escaliers et m'arrêtai au premier étage, où se situait la chambre de mon frère. Je toquai à la porte et l'entendis m'inviter à l'intérieur.

Il ne s'attendait visiblement pas à ma visite, parce qu'il eut l'air surpris de me voir. Il portait déjà son costume, alors que la cérémonie ne commencerait pas avant quelques heures. Je l'avais vu en costume une centaine de fois, mais il n'avait jamais été aussi élégant.

— Tu es très beau, Con.

Il se leva de sa chaise et ajusta sa cravate. Il se contenta de hocher légèrement la tête. Notre conversation s'était terminée abruptement la nuit dernière, et il était difficile de ne pas y penser.

— Je suis désolée à propos d'hier soir, Con. Je ne voulais pas...

— Ce n'est rien. Je sais que tu traverses une mauvaise passe.

Il me pardonnait facilement, ce qui ne serait jamais arrivé en temps normal.

— Je ne suis pas désolée pour ce que j'ai dit, parce que je sais que j'ai raison, mais je suis désolée d'avoir hurlé et de m'être disputée avec toi la veille de ton grand jour. Tu sais, je t'admire beaucoup, Conway. Je pense que tu es un homme merveilleux et je suis fière de toi. Je t'aime beaucoup, et pas seulement parce que j'y suis obligée. Tu es le meilleur frère dont j'aurais pu rêver...

Je gardai le contrôle de mes émotions, mais mes yeux commencèrent à se mouiller de larmes.

— Sapphire a fait de toi un homme encore meilleur, et je sais que le bébé aussi. Je suis très heureuse pour toi.

Sa froideur fondit soudainement, et les murs qu'il avait érigés autour de son cœur se baissèrent. Ses yeux s'illuminèrent de bonheur, et il se détendit. Il me tendit les mains, m'invitant vers lui.

Je me blottis contre lui et enfouis mon visage contre son torse, laissant mon grand frère m'envelopper de ses bras. Il n'y avait rien de plus agréable que les câlins de ma famille – rien de meilleur que cette démonstration d'amour inconditionnel.

— Merci. J'apprécie ton geste.

— Maman m’a forcé la main.

Il gloussa.

— Je sais. Et je t’aime aussi. Ça me désespère de te voir comme ça. J’aimerais pouvoir faire quelque chose.

— Je sais... Mais c’est ton grand jour aujourd’hui, dis-je en me dégageant pour le regarder dans les yeux. Il s’agit de Sapphire et de toi, et je suis pressée de faire la fête. Alors ne parlons plus de moi. Parlons de toi.

Je me forçai à sourire et me surpris à ressentir un véritable bonheur.

— Tu es nerveux ?

Il baissa les mains et ajusta ses boutons de manchette, un petit sourire aux lèvres.

— Tu as vu ma future épouse ? Non, je ne suis pas du tout nerveux, répondit-il avec son habituel sourire arrogant.

— Allez, dis-je. Sois sérieux.

— Je vais bien.

Je haussai un sourcil, certaine qu’il ne disait pas toute la vérité.

— Que veux-tu que je dise ? demanda-t-il en étouffant un rire. Je n’avais jamais pensé que je me marierais un jour, mais me voilà.

— Et tu veux te marier, n’est-ce pas ?

Il réajusta ses boutons de manchette pour la deuxième fois.

— L’idée de devenir père et mari est un peu effrayante, mais papa m’a donné de bons conseils. Et j’ai déjà commencé à m’habituer, donc je sais que tout ira bien. Je crois que ce qui me fait vraiment peur... c’est de ne pas être assez bien pour ma famille.

Mon frère montrait souvent une façade indifférente, gardant son émotion et sa compassion pour lui, mais je savais qu’il y avait un être sensible sous tous ces muscles.

— Tu l’es déjà, Con.

— J’ai déjà foiré par le passé... comme tu le sais. Maintenant que je suis un homme nouveau, je n’apprécie plus tellement la personne que j’étais,

expliqua-t-il en mettant les mains dans les poches. Je ne veux plus jamais redevenir cet homme-là. Et je veux continuer à m'améliorer...

— Sapphire t'aime exactement comme tu es, Con.

— Je sais. Mais je veux quand même m'améliorer. J'ai toujours voulu le meilleur pour elle.

Notre tendre moment fut gâché quand Carter ouvrit brusquement la porte.

— On a encore le temps d'aller dans un club de strip-tease pour dire adieu à ta vie de célibataire en fanfare !

Il portait un jean foncé et une chemise bleue, ce qui mettait en valeur ses cheveux et ses yeux sombres. Il portait une belle montre à son poignet, ainsi que des chaussures cirées bleues. Il marcha vers Conway et lui donna une tape sur l'épaule.

— Tu es très beau. Mais pas autant que la mariée, il paraît, dit-il en lui décochant un clin d'œil.

Conway esquissa un sourire.

— Je ne suis pas vexé.

Je laissai les hommes discuter en privé et quittai la pièce pour monter au deuxième étage. Comme je n'avais pas vu mon père dans la maison, je savais qu'il ne pouvait être qu'à un seul endroit – dans son bureau, en train de boire du scotch.

Je m'approchai et frappai à la porte.

— Je peux entrer ?

Papa dut reconnaître ma voix. Je l'entendis presque se raidir.

— Oui.

J'entrai et le vis assis à son bureau, devant une bouteille et un verre. L'âtre était vide, parce qu'il faisait trop chaud pour allumer un feu à cette époque de l'année. Tout au long de l'hiver, mon père laissait brûler un feu dans la cheminée. C'était censé être l'endroit où il pouvait travailler en paix, mais je ne l'avais jamais rien vu faire pour l'exploitation ici. En fait, c'était plutôt l'endroit où il pouvait boire en paix.

Il ne me regarda pas, les yeux rivés sur l'âtre, même s'il n'y avait pas de flammes.

— Conway est dans sa chambre. Ta mère est dans la cuisine, dit-il en attrapant son verre pour boire une gorgée.

Je détestais voir mon père comme ça, si morose. Il se comportait avec la même froideur quand il était en colère, mais il n'avait pas ce regard vide, comme maintenant.

Je marchai vers son bureau et m'assis dans un des fauteuils en cuir devant lui.

Il leva brièvement les yeux vers moi.

— Tu ne vas pas m'offrir un verre ?

Il se redressa dans son fauteuil en poussant un bref soupir.

— C'est un peu tôt, non ?

Je haussai un sourcil.

— Et ce n'est pas trop tôt pour toi ?

Il esquissa un sourire, comme l'avait fait Conway.

— J'ai commencé à boire il y a quelques heures.

— Je suis réveillée depuis trois heures du matin, donc il n'est pas trop tôt.

Il ne protesta pas et me servit un verre. Il le poussa vers moi.

— C'est fort.

Je bus une longue gorgée, sans même faire la grimace en sentant l'alcool couler dans mon œsophage.

— Je suis habituée.

C'était tout ce que Bones buvait. Je ne l'avais presque jamais vu sans un verre à la main. Il buvait dans son bureau, au dîner, et quand nous nous prélassions sur le canapé le soir.

Mon père devait se douter pourquoi j'étais habituée au scotch, mais il ne fit pas de commentaire.

— Tu as besoin de quelque chose ?

Je le fixai du regard. Mon père n'était que l'ombre de lui-même. Déprimé

et effrayé, il n'était plus le même depuis que notre relation s'était dégradée. Il n'avait jamais été une personne émotive, n'avait jamais versé une larme devant moi. Il était moulé dans le bronze, jamais affecté par quoi que ce soit. Il n'était un peu plus tendre qu'en présence de ma mère ; et encore, ce n'était pas évident.

— Je ne te déteste pas, papa. Je t'aime plus que je ne saurais le dire, et je prendrais une balle pour toi, dis-je en soutenant son regard pour lui montrer que je pensais chaque mot.

Il fit de son mieux pour maîtriser ses émotions, mais son regard s'adoucit malgré lui. Un immense soulagement apparut dans ses yeux, et ses épaules se détendirent légèrement.

— Ça compte beaucoup pour moi... sauf ce que tu as dit en dernier. Je préférerais mourir un million de fois plutôt qu'il t'arrive quoi que ce soit. Je ferai toujours des sacrifices pour toi. N'en fais jamais pour moi.

Il ramassa son verre et but une gorgée.

— Ta mère m'a dit que tu finirais par te calmer... Je suis content qu'elle ait eu raison. Je ne pensais plus qu'à ça.

Je me sentis coupable de l'avoir blessé, mais je ne pouvais pas changer ce que je ressentais à propos de la situation.

— Je ne pourrai jamais te détester, jamais cesser de t'aimer, quoi que tu fasses. Tu seras toujours mon père, et c'est pour ça que je t'aimerai et te respecterai toujours. Ma famille compte beaucoup pour moi. C'est pour ça que je suis toujours là. Mais... je ne suis pas d'accord avec ce que tu as fait. Je pense que tu es injuste. Et je pense aussi que tu es hypocrite et sexiste.

La douceur dans ses yeux se volatilisa aussitôt. Son regard se durcit.

— Alors rien n'a changé entre nous ?

— J'ai toujours mal. Je voulais juste que tu saches que je suis toujours ta fille et que je t'aime beaucoup.

Il posa son verre et s'adossa à son fauteuil. Un soupir lui échappa, et il se tourna vers la fenêtre, évitant mon regard. Son bonheur disparut comme une

goutte d'eau sous le soleil d'été. Il se retourna vers moi.

— Je ne vois pas ce que tu veux que je te dise, *tesoro*. J'ai pris ma décision et je ne changerai pas d'avis. Nous sommes dans une impasse.

Mon père prétendait qu'il voulait me protéger, que je serais plus heureuse grâce à sa décision, mais je ne ressentais qu'un profond chagrin d'amour.

— De quoi est-ce que tu penses me protéger, papa ? L'absence de Griffin me fait plus mal que tout ce qu'il aurait pu me faire.

Il pencha légèrement la tête, plissant les yeux de colère.

— Ça va passer.

— Peut-être. Mais je n'aimerai jamais un autre homme comme je l'aime, lui. Mon futur mari serait toujours mon deuxième choix.

— Tu changeras d'avis quand tu rencontreras l'homme de ta vie. Tu n'as été amoureuse qu'une fois...

— Combien de fois as-tu été amoureux ?

Tel une bûche jetée au feu, son regard s'embrasa.

— Une fois.

— Maman était la bonne, et tu le savais. C'est tout. Griffin est l'homme de ma vie.

Il secoua la tête.

— Je ne changerai pas d'avis, Vanessa. Tu devrais l'accepter.

Je n'avais jamais été si frustrée avec mon père. Il m'avait déjà punie quand j'étais petite, mais je n'avais jamais été aussi fâchée. Nous avons eu des désaccords, mais jamais aussi intenses.

— Sapphire m'a tout dit sur sa relation avec Conway.

Je n'avais jamais eu l'intention de lui jeter ça à la figure, mais je n'avais pas le choix. Mon frère se mariait aujourd'hui, et c'était le pire moment pour en parler, mais je n'en pouvais plus.

Mon père ne laissa rien transparaître sur son visage.

— Elle m'a dit qu'il l'avait achetée, forcée à coucher avec lui et gardée prisonnière.

Le souffle de mon père s'accéléra légèrement, mais il resta maître de lui-même. Il savait visiblement que c'était tout ce dont j'avais besoin pour lui prouver qu'il avait tort.

— En quoi a-t-il agi différemment de Griffin ? sifflai-je.

Silence.

— En quoi ? insistai-je. Sapphire n'avait pas de famille, et il en a profité. Il a quasiment fait d'elle son esclave. Il lui a pris sa virginité, parce qu'il l'avait achetée. Et tu vas me dire que tout ça est normal ? Que Sapphire devrait quand même l'épouser ? Où est la différence ?

Il serra les dents, le regard sombre.

— Où est la putain de différence, papa ? demandai-je, haussant le ton à mesure que ma colère enflait. Ce n'est pas grave, parce que c'est Conway qui est coupable ? Il a fait exactement la même chose que Griffin, mais tu préfères regarder ailleurs. Sapphire est une femme douce et innocente, et elle épouse l'homme qui l'a enfermée chez lui pendant six mois. Et ça te va ?

— Vanessa...

— Tu es un hypocrite, putain !

Le visage de mon père se durcit, car je n'avais encore jamais juré devant lui. Muet, il ne sut que dire.

— Conway a changé. Il est tombé amoureux de Sapphire et il est devenu l'homme qu'elle méritait. Exactement comme Griffin. C'est un homme nouveau maintenant – grâce à moi. Tu ne peux pas approuver ce mariage et en même temps dire à Griffin qu'il ne me mérite pas. Et tu le sais.

Quand ses doigts se refermèrent pour former un poing, je sus qu'il était furieux. Il posa la main sur sa mâchoire, son regard rivé sur mon visage. Il contrôlait sa colère pour ne pas exploser. Après ce qui sembla être plusieurs longues minutes, il baissa la main et parla :

— Oui, c'est hypocrite.

Il était d'accord avec moi et, à en croire sa voix dure, il n'allait pourtant pas changer d'avis. Mon raisonnement semblait l'agacer davantage.

— C'est hypocrite, mais je m'en moque. Tu es ma fille. C'est la différence entre Sapphire et toi. Je suis ton père, mais aussi un homme puissant qui n'hésite pas à se débarrasser de ses ennemis. J'ai tranché la gorge de nombreux hommes, ou bien je les ai abattus à bout portant, dit-il en posant les mains sur son bureau. J'ai travaillé dur pour te donner la vie que tu prends maintenant pour acquise. Je n'accepte rien d'autre que le meilleur – et toi non plus. Je ne suis peut-être pas roi, mais l'homme que tu mérites doit te traiter comme une princesse. Sapphire n'as pas de famille mais, si elle en avait une, ils n'apprécieraient pas Conway non plus. C'est la différence entre vous deux : toi, tu as une famille. Tu as un père qui se battra pour toi jusqu'à sa mort. Je n'arrêterai pas tant que tu n'auras pas l'univers entre tes mains, Vanessa. Ma fille mérite le meilleur. C'est tout. Fâche-toi. Déteste-moi. Je m'en moque.

Son regard s'assombrit davantage quand il ajouta :

— Je vous aime, Conway et toi, plus que tout au monde, et je ferai ce qu'il faut jusqu'à mon dernier souffle. Le père de Griffin a assassiné ma sœur. Tu comprends à quel point il est difficile pour moi d'oublier le passé ?

Je ne répondis pas, car ç'aurait été stupide de parler à ce moment-là.

— Son père a violé ma femme, dit-il en haussant le ton et en crachant des postillons de rage. Tu imagines à quel point c'est dur à oublier ? Mais je l'ai fait – pour toi. Il m'a dit qu'il avait baisé des prostituées, assassiné pour de l'argent, et qu'il avait voulu tuer toute ma famille – et j'ai fermé les yeux. J'ai accepté de tourner la page pour toi.

Son torse se soulevait au rythme rapide de ses inspirations. Il semblait prêt à renverser son bureau et à piquer une crise de colère. J'avais déjà vu mon père furieux, mais jamais comme ça.

— Mais je ne peux pas fermer les yeux, cette fois. Tu as compris ? demanda-t-il en se levant et en posant les deux mains sur son bureau. Je ne le ferai jamais !

Je gardai la face aussi longtemps que possible, mais les larmes me

montèrent aux yeux. J'avais le cœur brisé pour de nombreuses raisons. Cela me nouait le ventre d'entendre mon père me parler sur ce ton. Lui qui avait été l'homme vers lequel je me tournais toujours... Et maintenant, nous nous hurlions des horreurs à la figure, tels des ennemis sur un champ de bataille. Je lui avais dit qu'il était hypocrite, mais cela ne l'avait pas fait changer d'avis. Ce qui me faisait le plus mal, c'était la réalité indéniable : Griffin et moi, c'était vraiment fini.

Mon père ne changerait jamais d'avis.

C'était fini.

Terminé.

JE ME RÉFUGIAI dans ma chambre d'enfant pour laisser couler mes larmes en privé. Je ne voulais pas que Sapphire s'inquiète pour moi. Je ne voulais pas non plus que Carmen me reconforte. Je ne voulais pas que mon frère me voie dans cet état, parce que c'était son grand jour. Je me serais tournée vers ma mère, mais elle était occupée à tout préparer.

Et je ne voulais pas qu'elle soit malheureuse.

Tout le monde devrait être heureux, aujourd'hui.

Je m'assis au bord du lit et laissai les larmes tomber dans mes mains. Mon maquillage coula, mais j'en avais dans mon sac et pourrais me débarbouiller. Je me rappelai m'être endormie dans ce lit en parlant à Bones au téléphone. À cette époque, je ne savais pas ce que je ressentais pour lui. Mais je savais qu'il me manquait et que j'avais envie de lui parler.

Si seulement j'avais pu lui parler maintenant...

Mais ce serait plus difficile pour nous deux.

Je fis de mon mieux pour reprendre le contrôle de mon souffle et de mes larmes. J'aurais tout le temps d'être triste plus tard, quand je serais seule dans mon appartement à Florence. En attendant, je devais fêter ce merveilleux

moment dans ma vie, l'arrivée dans ma famille d'une sœur et d'un neveu ou d'une nièce. Je ne voulais pas être égoïste et me faire remarquer. Je pris donc une grande inspiration, fermai les yeux et essayai de me vider l'esprit. J'avais la gorge brûlante tant j'avais envie de pleurer, et un goût salé de bile me remontait dans l'œsophage.

Arrête, Vanessa.

Pleurer n'y changera rien.

J'avais fait de mon mieux pour convaincre mon père de me laisser être avec Bones. Je ne pouvais rien faire de plus.

Il était temps de tourner la page.

Toc. Toc. Toc.

Mon père entrouvrit la porte sans attendre que je l'invite à entrer. Il me regarda par l'entrebâillement, avec un mélange de chagrin et de colère.

Je m'essuyai vivement les joues avec mes doigts.

— J'arrive. J'allais juste me remaquiller...

Il entra et referma la porte derrière lui. Puis il s'assit à côté de moi sur le lit, faisant ployer le matelas sous son poids. Penché en avant, il posa les avant-bras sur les cuisses. Il regarda longuement ses mains jointes. Un silence passa, mais je le sentis plein de colère.

Je me forçai à ne pas pleurer, car j'étais gênée de me laisser aller devant quelqu'un d'autre que Bones.

— *TESORO...* Je ne veux pas que ça se passe comme ça, dit mon père en se massant les phalanges. Je déteste m'énervier sur toi. Je déteste ce gouffre qui s'ouvre entre nous. Nous étions si proches... Maintenant, notre relation est différente... et je déteste ça.

— Je déteste ça aussi.

Il soupira.

— J'avais peur d'avoir un fils. Mais quand tu es née, c'était encore pire.

Avoir une fille, c'est différent. Je voulais te protéger, te couvrir encore plus. Évidemment, ce n'est pas parce que Conway est un homme qu'il saura toujours se débrouiller, et toi pas. Tu es une femme forte et intelligente... Je ne pourrais pas être plus fier de toi. Mais c'est aussi pour ça que je veux prendre soin de toi. Je ne veux pas que tu changes. Je ne veux pas qu'un homme te fasse souffrir et te brise pour toujours.

Je posai la main sur son avant-bras.

Il baissa les yeux vers ma main et posa la sienne par-dessus.

— C'est ce que je veux... Nous.

— Ce sera toujours nous deux, papa. Rien ne viendra changer ça.

Il ferma les yeux un bref instant, comme si c'était tout ce qu'il avait voulu entendre.

— Merci, *tesoro*. Il n'y a pas de responsabilité plus difficile que celle de parent. Un jour, tu comprendras, quand tu auras des enfants. Tu feras toujours ce qui est juste pour eux... toujours.

— Je sais que tu essayes toujours de faire ce qui est juste.

Il me serra la main.

— Alors tout va bien entre nous ?

Mon père avait pris sa décision et il n'en changerait pas. Je serais obligée de tourner la page et de recommencer à zéro. Bones était l'amour de ma vie et il serait toujours l'amour de ma vie. Mais si ma famille refusait de l'accepter, cette relation me ferait seulement souffrir. Je voulais un mari que mon père aimerait comme un fils. Je voulais qu'il fasse partie de la famille, qu'il soit ami avec Conway. Je voulais que la famille Barsetti s'agrandisse, pas qu'elle devienne plus petite.

— Tout ira toujours bien, papa.

Il tourna la tête et m'embrassa sur le front.

— Je t'aime, *tesoro*.

Il se détourna et reprit sa main par-devers lui.

Je posai la tête sur son épaule.

— Je t’aime aussi.

— Ta mère est la première femme que j’aie jamais aimée. Elle est l’amour de ma vie, tout mon univers. Autrefois, je n’avais besoin que du soleil, de la terre et du ciel pour être heureux – et peut-être d’un petit verre de scotch. Mais ta mère est devenue tout cela pour moi... Elle est devenue tout ce dont j’avais besoin pour être heureux. Je ne pensais pas que mon cœur pourrait encore s’agrandir, que je serais capable d’aimer un autre être qu’elle. Cela m’avait pris si longtemps pour la trouver... Mais quand tu es née, je t’ai aimée immédiatement. Tu es devenue le ciel, la terre et le soleil. Tu es devenue tout mon univers.

Il leva les bras et prit mon visage entre ses mains.

— Dès que je t’ai prise dans mes bras, j’ai compris qu’il y avait une femme que j’aimerais encore plus que ta mère.

Mes yeux s’humidifièrent, mais pour une raison différente, cette fois.

— Je veux que tu sois avec un homme qui t’aimera encore plus que moi. Et tu le trouveras, *tesoro*.

CONWAY

C'ÉTAIT UNE BELLE JOURNÉE DE PRINTEMPS. LES ROSES DU JARDIN ÉTAIENT ouvertes et fraîches, et les oliviers étaient en fleur. L'herbe avait été tondue la veille, et l'ombre sous la chânaie serait l'endroit idéal pour épouser ma muse.

J'étais seul devant le kioske, vêtu d'un costume noir et d'une cravate de même couleur. Maman avait épinglé une fleur à ma boutonnière – d'un rose délicat pour rappeler la beauté de cette journée. Sa grossesse était tellement avancée que Muse ne pouvait plus porter de talons hauts, et Lars avait dû raccourcir sa robe pour lui permettre de marcher pieds nus sur un chemin de pétales de rose. Elle aurait aimé se marier plus tôt, avant que son ventre ne grossisse, mais je trouvais que le timing était idéal.

Elle n'avait jamais été plus belle.

Il n'y avait pas un souffle de vent, et tout était silencieux. C'était une des choses que j'avais le plus appréciées en grandissant dans cette maison. Elle était loin de la ville et de la route, et l'on n'entendait que les bruits de la nature et le vent dans les vignes.

Je n'aurais pas voulu me marier ailleurs qu'ici.

Maman portait une robe bleue, la même fleur épinglée à son corsage. Elle marcha vers moi, les yeux aussi humides que ce matin. Elle n'avait jamais été à fleur de peau, et je l'avais rarement vue verser une larme au fil des années. Forte comme mon père, elle ne montrait jamais sa peur. Mais aujourd'hui,

c'était différent.

Elle s'arrêta devant moi et me prit par les bras, levant le menton pour me regarder dans les yeux. Je faisais une tête de plus qu'elle et j'étais deux fois plus large. Elle semblait minuscule devant moi.

— Mon fils..., dit-elle en posant sa joue contre mon torse. Je suis si heureuse pour toi...

Je l'enveloppai de mes bras et la serrai fort.

Oncle Cane et tante Adelina étaient assis au premier rang avec Lars, Carter et Carmen. Nous avions une petite famille, mais il était agréable de la voir rassemblée aujourd'hui. Debout non loin, mon père nous regardait.

— Je sais, maman, dis-je en lui frottant le dos. Merci d'avoir fait de moi un homme.

Elle étouffa un rire et passa le doigt sous son œil.

— Un homme bien, dit-elle en inspirant profondément pour maîtriser ses larmes. Et un homme que j'aime beaucoup.

— Je t'aime aussi.

Elle recula et reprit le contrôle de ses émotions.

— J'ai l'impression que c'était hier, quand ton père et moi nous sommes mariés ici même. Et que c'était hier que je lui ai dit sous le porche que j'étais enceinte de toi. Et maintenant, te voilà... Tu fondes ta propre famille. J'ai de la chance.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et m'embrassa sur la joue avant d'aller s'asseoir à côté de Vanessa.

Papa se tourna vers moi. Il posa la main dans mon dos, un sourire dans les yeux.

— Je pense que je n'ai plus aucun conseil à te donner.

— Ça, je n'en sais rien. Je ne suis pas encore père... Je suis sûr que je vais avoir besoin d'aide.

— Tu n'as pas eu besoin de mon aide pour devenir l'homme que tu es. Je suis certain que tout ira bien. Mais je suis là si tu as besoin de quoi que ce

soit, dit-il en me tapotant le dos avant de reculer. Je n'ai jamais bénéficié de conseils quand je t'ai eu. J'ai dû tout apprendre par moi-même.

— Je trouve que tu t'es bien débrouillé.

Il étouffa un rire.

— Mieux que ça. J'ai deux enfants parfaits. Je ne changerais rien, ni chez l'un ni chez l'autre.

— Pas même l'insolence de Vanessa ?

Il éclata de rire, comprenant que je plaisantais.

— Pas même ça.

— Au moins, j'ai un bon modèle à suivre.

Il me donna une tape dans le dos avant de reculer.

— Merci, fils. S'il y a quelque chose que j'ai appris en vous élevant tous les deux... quelque chose qu'on m'a rappelé aujourd'hui même... c'est que, tant qu'on aime ses enfants, tout ira bien.

— Ça n'a pas l'air trop difficile.

Il secoua la tête.

— Ça ne l'est pas.

Il s'installa à côté de ma mère et passa son bras autour de ses épaules, attendant que j'épouse l'amour de ma vie. Il m'adressa un hochement de tête approuvateur, ainsi qu'un sourire.

Le harpiste commença à jouer. Je me tournai vers la maison, d'où émergea une beauté en robe blanche. Rayonnante sous le soleil couchant, elle avança sur l'herbe dans son élégante toilette, son ventre aussi beau que tout le reste de sa personne. Elle tenait un bouquet de fleurs roses, et ses yeux étaient fixés sur moi, comme si j'étais la seule personne présente. Elle me regarda comme je la regardai, comme si rien d'autre ne comptait au monde que nous deux.

Elle s'approcha, sa posture aussi élégante qu'à un défilé. Son sourire était sincère et radieux, mais ses yeux étaient mouillés de larmes d'émotion. Ses cheveux formaient de larges boucles qui tombaient dans son dos, et le collier

en diamant à son cou me rappela quelque chose, mais je ne pus me souvenir pourquoi.

Alors qu'elle s'approchait, le monde s'arrêta. Je n'avais jamais imaginé le jour de mon mariage. J'avais toujours pensé que c'était bon pour ceux qui étaient incapables de se débrouiller seuls, pour les personnes dépendantes qui avaient besoin qu'on les valorise. Mais quand j'étais tombé amoureux de Muse, je n'avais pas pu imaginer vivre sans elle. Elle me rendait faible, mais d'une belle façon.

Ma vie allait changer pour toujours. J'aimerais et je protégerais deux personnes au lieu d'une, et je ne me comptais pas dans cette liste. L'amour de Muse me rendait insignifiant, parce que sa vie était bien plus importante que la mienne. J'avais été arrogant et égoïste, j'avais cru tenir le monde au creux de ma main. Mais quand cette femme avait auditionné pour devenir mannequin, plus rien n'avait jamais été pareil.

J'avais compris que je ferais n'importe quoi pour elle, même sacrifier ma propre vie.

Je ne ressentais aucun doute dans mon corps. Je me sentais fort, plein d'assurance, pressé de faire de cette femme mon épouse.

De l'appeler Mme Barsetti.

Je voulais la recouvrir de mon amour, de ma fortune et de ma protection. Je voulais la mettre sur un piédestal et faire de ses rêves une réalité. Je voulais lui donner autant d'enfants qu'elle en aurait envie, surtout si cela me donnait la possibilité de la regarder grossir pendant neuf mois.

Elle s'approcha, les yeux humides de larmes qui ne coulaient pas encore. Elle semblait être plongée dans ses pensées, comme moi, imaginant notre vie commune et notre famille. Quand elle arriva à ma hauteur, elle se blottit contre moi.

Je l'enveloppai de mes bras et la serrai fort devant le prêtre et ma famille. J'aurais dû simplement la prendre par la main pour que nous puissions dire nos vœux et nous unir l'un à l'autre pour l'éternité. Mais je voulais la serrer

contre moi, savourer ce moment et chérir la femme à laquelle j'étais déjà dévoué.

— Tu es sûre de vouloir m'épouser ?

Elle leva les yeux, les larmes de plus en plus grosses entre ses cils.

— Je n'ai jamais été aussi certaine de quoi que ce soit.

CINQ HEURES PLUS TARD, nous arrivâmes à Positano, un petit village sur la côte amalfitaine. À une heure de route de Naples, nous roulions sur une route scénique à flanc de montagne. Avec ses virages tortueux et ses sublimes vues sur la Méditerranée, c'était un magnifique endroit – même dans l'obscurité.

J'aurais préféré prendre l'avion, mais la grossesse de Muse était trop avancée pour ça. Enceinte de sept mois, elle n'avait plus le droit de voler. Je conduisis donc de nuit, la laissant dormir sur le siège passager, encore dans sa robe de mariée. Je lui avais conseillé de l'enlever avant de monter.

Mais elle voulait que ce soit moi qui la déshabille.

Nous nous enregistrâmes à l'hôtel, un endroit luxueux au cœur de la ville. Notre suite offrait une vue imprenable sur le port et les bateaux de plaisance. Je pris Muse dans mes bras pour lui faire franchir le seuil, puis la portai dans la grande chambre que nous ne quitterions probablement pas.

Je l'allongeai sur le lit. Sa robe de mariée était toujours aussi sublime.

Elle était fatiguée par le voyage mais, maintenant que nous étions seuls dans notre suite, elle était parfaitement réveillée. Elle leva les yeux vers moi, ses cheveux étalés sur le lit, ses yeux brillants et espiègles. Je me penchai au-dessus d'elle, et elle fit courir ses mains sur mon torse jusqu'à empoigner ma cravate. Elle la desserra lentement sans me quitter des yeux.

Je la regardai faire, les yeux rivés sur ses doigts touchant la soie, la queue déjà au garde-à-vous, parce que je savais ce qui allait suivre. J'avais attendu ça toute la journée. Je ne m'en étais pas rendu compte, mais c'était comme si

j'avais attendu ce moment toute ma vie.

Elle tira sur ma cravate, puis déboutonna ma chemise, descendant lentement vers mon ventre. À chaque bouton, notre souffle se fit plus lourd. Mes yeux ne quittaient jamais les siens, et je sentais le désir et le désespoir brûler entre nous.

J'avais hâte d'être en elle.

Ma femme.

Putain, j'avais une femme.

Quand ma chemise fut entièrement déboutonnée, elle poussa ma veste sur mes épaules. Les deux vêtements tombèrent sur le carrelage avec un bruit mou.

Ses mains partirent explorer ma poitrine, s'arrêtant au-dessus de mon cœur battant. Je m'étais entraîné plus dur cette semaine, soulevant plus de fonte que jamais. J'avais voulu avoir un corps parfait pour ma nuit de noces, afin qu'elle profite de moi comme je profitais d'elle.

Elle s'attaqua ensuite à mon pantalon, débouclant ma ceinture, puis ouvrant ma braguette. Elle le baissa sur mes cuisses, libérant ma queue. Légèrement rouge, elle était déjà en érection, prête à se glisser dans la chatte qui m'appartenait officiellement.

J'aurais pu la baiser comme ça, mais pas ce soir. Maintenant, je voulais lui retirer sa robe et toutes ses couches de vêtement, et la faire jouir dès que je serais en elle. J'adorais qu'elle soit enceinte : elle était encore plus excitée qu'avant.

Elle n'était jamais satisfaite.

Je la remis sur ses pieds, puis défis les mille boutons dans son dos. Je les déboutonnai un par un jusqu'à atteindre ses reins. Je fis alors glisser la robe sur ses épaules et la regardai tomber par terre.

Si belle...

En string blanc, elle semblait toujours aussi virginale. J'étais le seul homme qu'elle ait jamais connu. Et je serais le seul homme qu'elle

connaîtrait jamais.

Je déposai des baisers sur sa nuque et ses épaules. Mes mains se posèrent sur son string, que je tordis entre mes doigts, jouant avec le tissu. Je me forçai à ralentir le rythme, même si j'étais pressé d'être en elle. Je ne pouvais pas aller trop vite, parce que c'était trop important. Je ne voulais pas la baiser, mais je voulais être en elle le plus vite possible.

Je continuai à l'embrasser, écoutant son souffle saccadé. Puis je m'attaquai à sa culotte, la faisant glisser jusqu'à faire apparaître ses fesses parfaites. Son ventre rond était ce qu'elle avait de plus sexy en ce moment, si plein de la vie que nous avions créée ensemble. Même son moyen de contraception n'avait pas pu m'empêcher de lui faire un bébé.

C'était ce dont j'étais le plus fier – plus que de toute autre réussite.

Je m'agenouillai et fis glisser son string jusqu'à ses chevilles tout en lui embrassant les cuisses. Cette femme m'avait mis à genoux plus souvent que je n'aurais su le dire – et cela ne me dérangeait pas le moins du monde.

Comment cela aurait-il pu me déranger ?

Je la retournai et approchai mon visage du sien, mais sans l'embrasser, même si mes lèvres brûlaient de se poser sur cette belle bouche. Je m'arrêtai un instant pour laisser monter l'intensité de notre désir. Notre intimité était électrique. Je lui avais déjà pris sa virginité, mais j'avais l'impression que j'allais recommencer.

Ma queue palpita.

— Mme Barsetti.

Je la poussai vers le lit, mes pieds nus plantés sur le carrelage. Je tirai ses fesses sublimes vers le bord du matelas. Son ventre était si gros qu'il était difficile de lui faire l'amour autrement.

Mais cela ne me dérangeait pas.

Je repliai ses genoux vers son ventre, puis poussai ma queue en elle. Elle était trempée, étroite et absolument parfaite. Un bref gémissement de plaisir lui échappa.

Je plongeai en elle jusqu'à ce qu'il ne reste plus que mes bourses à l'extérieur.

Elle planta ses ongles dans mes bras et prit une profonde inspiration.

— Con...

Elle se mordilla la lèvre inférieure, les tétons durs comme des diamants.

— Mme Barsetti.

Je commençai à me déhancher lentement sans la quitter des yeux. Je l'empoignai par les hanches et la tirai légèrement vers moi à chaque coup de reins pour la prendre plus profondément. Je lui fis l'amour lentement, prenant plaisir à regarder ses seins s'agiter. Je posai ensuite les mains sur son ventre, là où le bébé que nous avons conçu grandissait. Savoir que j'avais planté cette vie en elle m'excitait d'une manière que je n'aurais su expliquer.

Ses mains restèrent posées sur les miennes alors que je la prenais encore et encore. Elle continua à se mordiller la lèvre et à gémir, son souffle de plus en plus profond et erratique. Il n'y avait pas que du désir dans ses yeux, mais aussi un amour inconditionnel qui aurait pu faire pâlir le soleil. Cette femme m'aimait malgré mes imperfections. Elle m'aimait pour l'homme que j'étais, pas pour la taille de mon portefeuille ou de mon patrimoine.

Je voulais déjà jouir dans sa chatte étroite. Sa grossesse me rendait la tâche encore plus difficile. Chaque fois que j'étais en elle, j'avais l'impression que je n'avais jamais aussi bien baisé. Maintenant qu'elle était ma femme, je me contrôlais à peine.

Elle ferma les yeux un bref instant, la bouche grande ouverte.

— Oh là là...

Je plongeai en elle le plus profondément possible, m'enfonçant dans cette chatte étroite qui n'appartenait qu'à moi. J'avais été le seul à l'avoir comme ça, à la baiser et à lui faire l'amour. Ma sublime mariée était ma propriété – seulement touchée par moi.

Sa chatte se contracta autour de mon membre, comme un poing serré. Des gémissements harmonieux s'échappèrent de ses lèvres, aigus et mélodieux.

Les yeux fermés et la bouche grande ouverte, elle avait l'air d'une femme bien baisée. Elle se cramponna à mes poignets et ondula avec moi, prenant ma queue fort et profondément.

— Con...

Je frottai son clitoris avec mon pouce, et elle se tortilla davantage. Je la poussai vers le précipice pour la faire jouir le plus fort possible. Je regardai ses tétons s'agiter, sa bouche haleter de désir. Me concentrer sur son plaisir m'aida à contrôler le mien. En bon mari, je parvins à attendre qu'elle ait complètement terminé avant de m'autoriser à faire de même. Après quelques derniers coups de reins, j'explosai et déchargeai ma semence profondément en elle.

Nous nous étions mis d'accord pour ne pas coucher ensemble avant le mariage et, maintenant, mon corps se rattrapait. Je pétris ses seins gonflés en finissant, la queue particulièrement épaisse. Quand j'eus craché tout ce que j'avais, mon sexe commença à ramollir.

Mais le plaisir me fit tourner la tête encore longtemps après l'éjaculation, car mon euphorie n'était pas seulement liée à la satisfaction physique. C'était notre lien, l'union de nos deux âmes, qui me faisait planer. Nous ne formions plus qu'une seule personne. Nous avons créé une vie ensemble, quelque chose qui survivrait longtemps après notre mort. Mon plaisir était si intense parce que j'étais heureux – plus heureux que jamais auparavant. Muse me complétait. Elle comblait des trous dans ma vie que je n'avais jamais remarqués. Elle était tout mon univers, ma raison de vivre. Autrefois, mon but dans la vie était mon travail, ma réussite, mes modèles de lingerie. Je travaillais jour et nuit, obsédé par la moindre pièce et par la réaction de mon public. Mais depuis que Muse était mienne, elle était devenue ma priorité. Le travail ne semblait plus si important.

Maintenant, ma femme était tout mon monde.

Et le bébé que nous avons conçu.

Ma famille était tout pour moi.

On racontait que les enfants finissaient toujours par devenir comme leurs parents. J'avais toujours pensé que mon père et moi étions très différents, malgré notre ressemblance physique. Mais, maintenant, je me rendais compte que j'étais devenu exactement comme lui : je m'éloignais d'une vie que j'avais crue importante, parce que j'avais trouvé quelque chose de beaucoup mieux.

J'avais trouvé une famille.

BONES

QUAND J’OUVRIS LES YEUX, JE VIS DU VERRE BRISÉ PARTOUT.

Ma tête était appuyée contre la portière et, quand je plissais les yeux, je voyais clignoter les gyrophares de la police et d’une ambulance. Des conversations bourdonnaient autour de moi, des hommes parlant à la radio. Ma ceinture de sécurité me cisailait le torse et l’épaule, mais j’étais trop lourd. Mon corps était tombé contre le volant. Du sang coulait le long de mon visage. J’avais mal partout, comme si je m’étais écrasé contre un arbre énorme.

Je ne me rappelais pas ce qui s’était passé.

Des hommes étaient en train de démonter la portière de mon van pour pouvoir m’atteindre. Mon van avait basculé sur le côté, et j’étais coincé à l’intérieur. J’entendis un homme me parler :

— Monsieur ? Vous êtes réveillé ? Parlez-moi.

— Hmm ?

Je pouvais à peine former des sons avec ma bouche. J’étais trop saoul pour faire quoi que ce soit. Je n’avais jamais été aussi bourré de ma vie. En fait, j’avais tellement bu que je ne me rappelais même pas avoir bu quoi que ce soit.

— Il est réveillé, dit l’homme aux autres. On va vous sortir de là. Restez tranquille.

Comme si j'avais pu bouger...

Je fermai les yeux et sentis les ténèbres m'envelopper. Puis je perdis connaissance.

QUAND JE REVINS À MOI, j'étais allongé sur un lit d'hôpital. Une machine bipait, ce qui me berçait. J'étais sur le dos, une intraveineuse dans le bras, et mon large corps était engoncé dans une blouse. Je remarquai la petite télévision sur le mur, la blancheur de la pièce, puis l'homme à mes côtés.

Max.

J'ouvris un peu plus les yeux, plissant les paupières pour protéger mes pupilles des lumières fluorescentes, et me concentrai sur lui.

— Max ?

Il ne semblait pas soulagé de me voir. En fait, il était furieux.

— Ouais, c'est moi.

Je passai ma main sur mon visage et regardai autour de moi, sans vraiment savoir ce que je cherchais. Je me rappelai vaguement l'accident et les hommes qui m'avaient tiré de mon van. Le souvenir du poteau me revint – je l'avais heurté de plein fouet.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu as été con, siffla-t-il. Voilà ce qui s'est passé.

Je me retournai vers Max, voyant sur son visage la rage que j'avais entendue dans sa voix.

— Je savais bien que tu n'allais pas bien...

Je me tournai vers le moniteur. Ne comprenant pas les indications, je détournai les yeux. Cela me prit du temps pour revenir à moi-même et me rappeler où j'étais et pourquoi.

— Qu'est-ce que tu foutais ? demanda Max en se levant, les épaules raides. Ils ont été obligés de te faire un lavage d'estomac, parce que tu avais

tellement d'alcool dans le sang que tu aurais pu crever. Qu'est-ce qui t'a pris, Bones ?

Je me rappelai le bar. Je me rappelai le deuxième bar... et le troisième. Je me rappelai avoir été arrêté par un barman avant de me diriger vers un quatrième. Le reste était flou, mais j'avais complètement perdu les pédales...

— Tu t'es écrasé contre un poteau. Personne n'a été blessé.

C'était une bonne nouvelle.

— Tu as plusieurs côtes brisées, une commotion cérébrale et une vilaine coupure au front. Mais les médecins disent que tu t'en remettras... heureusement.

Pourquoi est-ce que ça ne me consolait pas ? Pourquoi souhaitais-je être mort ?

La colère de Max se dissipa lentement à mesure qu'il me regardait. Il avait dû voir la défaite dans mes yeux et comprendre que cela ne changerait rien de hurler. J'avais touché le fond. Il ne pouvait rien me faire de pire.

— Je ne savais pas que ça allait si mal, mon pote.

Je détournai les yeux, incapable de le regarder. J'avais passé les cinq dernières semaines isolé, avec la gnôle pour seule compagnie. L'alcool avait émuossé très vite mes pensées, donc j'avais continué de boire pour ne plus penser à rien.

Pour ne plus penser à elle.

— Parle-moi, dit Max en se rapprochant du lit et en se penchant au-dessus de moi comme un ami inquiet.

Comme un frère...

— Je vais bien, dis-je d'une voix étonnamment forte étant donné ma faiblesse physique. Je vais bien...

— Arrête ton char, fit-il en plissant les yeux. Tu ne vas pas bien. Je ne te laisserai pas sortir de cet hôpital tant que tu diras ça. Tu as un problème, Bones. Si tu ne te soignes pas, je ne te quitte pas des yeux.

Je détournai la tête, ne souhaitant pas voir sa déception.

— J’ai perdu la notion du temps... Je n’ai pas remarqué à quel point j’avais bu.

— Ce sont des conneries. Tu savais très bien ce que tu faisais.

— Peut-être au début... mais pas à la fin de la soirée.

— Tu essayais de te tuer ? demanda-t-il.

La mort ne me semblait pas si terrible.

Comme je ne répondais pas, il reprit la parole :

— Plus d’alcool. Je suis sérieux.

Je voulus protester mais, après les dégâts que j’avais causés, je compris qu’il avait raison.

— Tu as un problème... un sérieux problème.

Je n’avais plus aucune maîtrise de moi-même. Je n’avais pas compris à quel point Vanessa comptait pour moi avant de la perdre. Je savais que je l’aimais, que je serais mort pour elle, mais je n’avais pas réalisé tout ce qu’elle faisait pour moi... Elle apaisait ma douleur. Maintenant qu’elle était partie... Je n’avais plus rien.

— Je sais...

— Tant que tu n’iras pas mieux. Pas une goutte.

Je me fichais bien de vivre ou de mourir, mais Max et l’équipe comptaient pour moi. S’il m’arrivait quelque chose, ils auraient du mal à s’en remettre. Nous formions une famille. C’était la première fois de ma vie que j’étais gêné par mes actes. La première fois de ma vie que j’avais envie de présenter mes excuses après avoir commis un crime.

— C’est bien compris ?

Je hochai la tête.

— On va me mettre en garde à vue ?

— Non. Personne n’a porté plainte.

Notre arrangement avec la police tenait donc toujours.

— S’il y avait eu des blessés... ce serait différent. Heureusement, ce n’est pas le cas.

— Et mon van ?

— Dans un pire état que toi.

Je hochai la tête sans savoir pourquoi.

Max soupira avant de se tirer une chaise et de s'asseoir.

— Je ne l'ai pas appelée... mais tu veux que je le fasse ?

Il n'y avait rien que je désirais plus que la voir entrer dans la chambre, les larmes aux yeux. Son amour était la seule chose qui aurait pu me remonter le moral. Quand j'allais mal, d'habitude, je baisais, mais pas cette fois. Je n'étais pas prêt à coucher avec une autre femme, à dire adieu à celle que j'aimais.

— Non

— Tu en es sûr ?

Je hochai la tête.

— Ce serait plus difficile... pour nous deux.

Je ne l'avais pas appelée, même si j'étais passé près plusieurs fois. Je n'étais pas allé à Florence pour la voir, parce que je savais qu'elle n'avait plus besoin de ma protection. Je n'avais pas cédé à mes désirs, parce que rien n'avait changé. Et si je revoyais son beau visage, je devrais tout recommencer... et ces cinq dernières semaines avaient été assez difficiles comme ça. Je ne voulais pas savoir à quel point c'était difficile pour elle aussi. Cela ne ferait que me démoraliser.

Max n'insista pas.

— Viens chez moi pendant quelque temps.

— Je veux être seul.

J'avais toujours préféré être seul. J'aimais la solitude. Mais maintenant que Vanessa était partie, mon isolement me paraissait vide de sens. Le bruit de ses pas dans le couloir me manquait. Les taches de peinture sur ses vêtements me manquaient. Son odeur sur les draps, sa manière de se cramponner à moi la nuit, même quand il ne faisait pas froid...

Max n'insista pas.

— Je veux être sûr que tu ne bois pas.

— Je ne boirai plus, Max, dis-je froidement. Tu n’as pas besoin de vérifier.

— Évidemment que je vais vérifier. Si tu en es arrivé là, je ne te fais pas confiance pour changer si facilement.

— Je peux y arriver. Je ne suis pas fier de ce qui s’est passé.

— Encore heureux. Les gars s’inquiètent... Ils étaient là il y a quelques heures.

Sans avoir à le demander, je sus que Max était resté à mes côtés tout le temps.

— Je suis désolé.

Étonné, Max écarquilla légèrement les yeux.

Je m’excusais rarement, voire jamais. Même quand j’avais tort, je ne le reconnaissais pas. Mais j’avais fait quelque chose de terrible.

— Je suis désolé d’avoir été si stupide. Désolé d’avoir été si faible. Ça n’arrivera plus.

Je ne le regardai pas, incapable de croiser son regard. La honte me submergeait comme une rivière en crue. C’était à la fois douloureux et thérapeutique.

Max me serra l’épaule.

— Je suis content que tu t’en sois sorti, Bones. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi...

Max et les gars étaient la seule famille qu’il me restait, et je me sentis con de les avoir pris pour acquis. Si Vanessa apprenait ce que j’avais fait, elle n’hésiterait pas à me tirer dessus une deuxième fois. Mais sa déception me ferait bien plus mal.

— Alors, combien de temps dois-je rester là ?

— Quelques jours.

Je soupirai entre mes dents.

Il étouffa un rire.

— Je ne vais pas te plaindre. Tu es le seul responsable.

— C'est vrai.

— Mais je vais te tenir compagnie, mon pote.

— Tu n'es pas obligé, Max. Je sais que tu es occupé.

— Je suis occupé, répondit-il. Mais, si tu étais à ma place, je sais que tu ne partirais pas. Et même si tu partirais, moi non. Je ne vais nulle part. Tu es mon frère... et ma place est ici.

VANESSA

SIX SEMAINES PASSÈRENT, ET JE COMMENÇAI À ME SENTIR MIEUX POUR LA première fois.

Je n'avais plus envie de pleurer.

La dernière conversation que j'avais eue avec mon père m'avait aidée à tourner la page, à accepter sa décision. Je savais que Bones et moi ne serions plus jamais ensemble, et que cette porte s'était définitivement refermée. J'avais tout fait pour le garder et, maintenant que je savais que notre relation n'avait aucun avenir, je pouvais passer à autre chose sans me demander ce que j'avais fait de travers.

Cela ne signifiait pas que je l'avais oublié ou que j'avais cessé de l'aimer. Cela m'avait juste fait comprendre que je devais avancer... sans lui. Ma relation avec mon père me rappelait ce qui était important dans la vie. Quand Bones m'avait dit qu'il m'aimait pour la première fois, je l'avais rejeté parce que je savais que ça ne marcherait pas entre nous.

J'avais eu raison.

J'aurais dû écouter mon instinct.

Mon père prétendait que je retomberais amoureuse un jour, que mon nouvel homme serait tout ce que j'avais toujours désiré. J'avais du mal à croire qu'il y avait un autre homme sur cette terre que j'aimerais jusqu'à ma mort. Désormais, la seule chose qui pourrait me plaire chez un homme serait

son entente avec ma famille. Mais, à part ça, je n'espérais pas retrouver une relation si réelle et passionnelle.

Bones serait toujours le seul et unique.

Je m'occupais dans ma galerie et je peignais à l'étage. Mes tableaux étaient sombres et graves mais, le temps passant, ils s'égayèrent lentement de couleurs et devinrent plus romantiques. Ils n'étaient pas aussi bons que mes premières œuvres, mais je faisais des progrès.

La peinture avait des effets thérapeutiques. Elle me donnait un but, un point focal pour mes pensées, et elle me permettait de m'exprimer. J'arrêtai de peindre Bones avec le passage des semaines. Il apparaissait encore ça et là, mais sa présence se faisait de plus en plus rare.

Je me concentrai sur les paysages, notamment ceux de Florence. À mesure que j'explorais la ville, je découvrais de plus en plus d'endroits qui me plaisaient. Avec mon téléphone, je prenais des photos d'une boulangerie ou d'une rue pavée avec une bicyclette appuyée contre le mur, puis je retournais dans mon appartement et je peignais la scène à ma manière.

Ces tableaux se vendaient le mieux.

J'avais quelques visiteurs, mais ils n'étaient pas nombreux à acheter. Le temps passant, je suscitai plus d'intérêt, surtout quand vint l'été. Des touristes étaient à la recherche de tableaux originaux pour ramener chez eux.

Il était agréable de rester active. Le fait de m'occuper apaisait la douleur lancinante dans mon cœur. Carmen me suggéra de baiser avec un homme, car cela faisait deux mois que Bones était parti. Trouver un nouvel amant m'aiderait à oublier l'ancien.

Mais je n'étais toujours pas prête, pas même pour du sexe vide de sens.

Je me demandais si Bones avait déjà couché avec une autre femme. Étant donné ses antécédents, il avait certainement recommencé à baiser à droite et à gauche deux semaines après notre rupture. Bien entendu, cette pensée me rendait triste et jalouse mais, d'un autre côté, je savais que ces femmes ne signifiaient rien à ses yeux. Elles n'étaient qu'un remède à sa solitude, un

plaisir comme un autre. J'étais la seule femme de sa vie – pour l'éternité.

Je suspendis un nouveau tableau dans la galerie : une représentation de la ville vue des champs environnants. La toile montrait la belle église, les hauts bâtiments et quelques passants dans les rues. J'avais pris la photo ce matin-là, juste avant le lever du soleil, alors qu'il n'y avait que quelques voitures garées sur le bas-côté. C'était un des endroits que je préférais en ville.

La porte de la galerie s'ouvrit, et des pas lourds se firent entendre.

J'avais cessé d'espérer que Bones viendrait me voir. Six semaines s'étaient écoulées, et je n'avais eu aucune nouvelle de lui. S'il avait tenu si longtemps sans me contacter, c'était qu'il ne le ferait pas.

Je me tournai vers l'homme de haute taille qui regardait un de mes tableaux. Il ne correspondait pas au profil de mes clients habituels, parce qu'il était beaucoup plus jeune. Il devait avoir l'âge de mon frère, peut-être quelques années de plus ou de moins. Il avait les mains dans les poches de son jean sombre, qui lui moulait les cuisses et les fesses. Son tee-shirt d'un vert olive était tendu entre ses omoplates et sur ses bras musclés. Il avait le teint mat comme moi, et des cheveux sombres qui me rappelèrent ceux de mon père. Sa coupe courte était simple et élégante. Je ne pouvais pas voir son visage, parce qu'il me tournait le dos.

Pendant une seconde, je restai muette, ne sachant que dire. Il était rare de voir un jeune homme s'intéresser à l'art, surtout s'il était seul. Parfois, des jeunes couples venaient acheter un tableau en souvenir de leur lune de miel. Mais tous les autres étaient beaucoup plus âgés.

— Prévenez-moi si vous avez besoin d'aide.

Il semblait concentré sur un de mes tableaux, et je ne voulais pas l'interrompre. C'était une représentation de ma boulangerie préférée – un petit endroit charmant décoré de pots de fleurs colorées. Ils servaient un café extraordinaire, mais c'était l'architecture et le jardin plein de vie que j'avais adorés peindre.

Il se tourna légèrement vers moi, me montrant son visage pour la

première fois. Avec sa mâchoire dure, ses pommettes saillantes et ses yeux marron, il était un bel homme italien. Son expression était sévère, comme s'il était très concentré. Il posa les yeux sur moi et, lentement, un doux sourire étira ses lèvres.

— Merci. C'est la boulangerie où je vais tous les matins. Elle est encore plus belle en peinture.

Il se retourna vers la toile que j'avais peinte seulement quelques jours plus tôt.

— C'est aussi un de mes endroits préférés.

Je m'approchai lentement, soudain gênée de ne pas être maquillée et d'avoir attaché mes cheveux en chignon. Mon tee-shirt était trop grand, parce que j'avais perdu beaucoup de poids, et mon jean commençait à tomber aussi.

Son regard courut sur la toile, s'arrêtant sur un bac de géraniums rouges. Il prit le temps d'apprécier chaque coup de pinceau, examinant la peinture comme s'il cherchait quelque chose de précis.

— Combien coûte-t-il ?

Je venais juste de l'accrocher et je n'avais pas encore eu le temps de fixer le prix.

— Neuf cents euros.

Il ne réagit pas.

— Je le prends.

Je n'avais jamais vendu un tableau aussi vite.

— Vraiment ?

— Absolument.

Il leva le tableau pour le décrocher et le porta entre ses grandes mains. Il l'examina à nouveau avant de me le tendre.

— Il est magnifique. Je sais déjà où je vais le mettre.

— C'est super. Laissez-moi vous l'emballer.

— Inutile. Je vis à quelques pas.

Il sortit son portefeuille et me tendit sa carte.

Je la pris et lus son nom.

Antonio Tassone.

Je n'étais pas certaine de savoir pourquoi j'avais regardé ou pourquoi je m'en souciais, mais je l'avais fait. Je passai sa carte dans le lecteur et la lui rendis avec le reçu.

— Merci pour votre achat. J'espère que vous aimerez le tableau.

— C'est certain, dit-il en m'adressant un sourire qui aurait séduit n'importe quelle femme.

Son regard sembla s'attarder un moment sur moi, comme s'il voyait quelque chose dont il voulait se rappeler. Puis il emporta le tableau et disparut derrière la vitrine.

Quand il fut parti, une étrange douleur envahit ma poitrine. Il était le premier homme que je trouvais attirant, le premier que je remarquais depuis Bones. C'était comme si je l'avais trahi ; une culpabilité immense me rongait de l'intérieur. J'étais censée tourner la page, mais cela semblait trop tôt.

Je trouvais Antonio attirant. Je le trouvais intéressant parce qu'il aimait l'art – mon œuvre.

Mais je n'étais pas prête.

Je n'étais pas sûre d'être prête un jour.

JE VENAIS d'entrer dans mon appartement quand Carmen frappa derrière moi.

— Salut, ça va ? demandai-je en lui ouvrant la porte.

Elle portait une robe rouge sans manche et des sandales. C'était une belle journée, et l'été chaud et humide faisait transpirer tous les florentins, mais la chaleur ne semblait pas affecter Carmen.

— Je voulais juste savoir si tu voulais sortir boire un verre.

Je ne sortais pas beaucoup, préférant me cacher entre les quatre murs de

mon appartement. Carmen avait respecté mon isolement jusqu'à maintenant, comprenant que j'avais besoin de surmonter cette épreuve seule.

Mais sa patience avait visiblement des limites.

— Vanessa, allez, dit-elle en levant les yeux au ciel. Tu dois sortir de chez toi.

— Je travaille tous les jours, merci bien.

Elle leva à nouveau les yeux au ciel, cette fois de manière très théâtrale.

— Oui, à l'étage du dessous. Tu descends les marches, c'est tout.

— Et alors ? Je travaille. J'ai vendu un tableau aujourd'hui.

À un très beau mâle.

— C'est super ! Sortons fêter ça.

Ma cousine essayait seulement de me remonter le moral. J'aurais été grossière de l'ignorer.

— Je ne ramènerai pas d'homme chez moi, alors ne me force pas.

— D'accord. Mais si un beau gosse te drague, tu devras dire oui.

Je plissai les yeux.

— Non.

— Vanessa...

— Je ne suis pas prête.

— Ça fait six semaines, ma fille ! Tu n'as pas besoin d'un peu d'action ? Tu dois devenir folle : tu baisais avec un mec chaud bouillant, puis plus rien du jour au lendemain. Allez, fais-toi un petit cadeau.

Le sexe me manquait. Beaucoup. Mais je savais que ce ne serait jamais aussi bien avec quelqu'un d'autre, si je n'étais pas amoureuse.

— L'homme qui m'a acheté un tableau aujourd'hui était très mignon.

— Ah ouais ? demanda-t-elle en souriant.

— Très bel homme. Mais je me suis sentie coupable d'être attirée par lui alors que c'était trop tôt.

— Alors tu l'as laissé partir sans lui demander son numéro ? demanda-t-elle d'un ton incrédule.

Je hochai la tête.

— Je ne suis pas prête.

— Ça fait six semaines...

— Je sais, mais ce n'est pas assez long pour moi. J'ai besoin de plus de temps. Alors même si un homme charmant me paye un verre, je ne rentrerai pas avec lui.

Carmen m'adressa un regard plein de compassion avant de hocher la tête.

— D'accord, je ne te mettrai pas la pression. Mais tu devrais sortir quand même. Tu as besoin de voir d'autres gens, et pas seulement tes toiles et tes pinceaux. Et tu sais quoi ? Tu pourras m'aider à trouver un beau gosse pour moi.

— Ah, ça, je veux bien.

Je me changeai, et nous quittâmes mon appartement. Nous marchâmes dans la rue en robes et en talons. Nous passâmes devant la vitrine d'une galerie d'art. Un tableau exposé attira mon attention, et je m'arrêtai. Il devait être nouveau, parce que j'étais passée plusieurs fois dans cette rue, mais je ne l'avais jamais remarqué.

Carmen continua à marcher, mais s'arrêta quand elle remarqua que je n'étais plus à sa hauteur.

— Pourquoi tu t'arrêtes ?

Je détaillai le tableau à travers la vitre. Il représentait un paysage toscan, avec des vignes dans le fond et une maison de campagne au premier plan. Les détails des fleurs, du lierre, des oliviers et la rusticité de la maison italienne m'impressionnèrent. Chaque pétale de fleur était exécuté à la perfection, le ciel était d'un bleu idyllique, et le tableau représentait à merveille l'atmosphère de la campagne en plein été.

Cela me rappelait mon enfance.

C'était le genre de tableau que j'avais peint des dizaines de fois, mais celui-ci me parlait de façon intime.

Carmen s'approcha pour le regarder, la tête légèrement penchée sur le

côté.

— C'est joli. Mais je trouve tes tableaux meilleurs.

— Il n'y a rien de meilleur, dis-je en examinant les coups de pinceau. C'est un chef-d'œuvre.

— Tu vas l'acheter ?

— Je me demande à combien il est...

Carmen se pencha vers la vitrine en plissant les yeux.

— Je ne vois pas de prix. Je ne lis pas non plus le nom de l'artiste. Sa signature, on dirait des griffures de chat...

— Ils sont fermés maintenant. Mais je pense que je reviendrai demain.

— Tu vas le mettre où ?

— Dans mon salon. Juste au-dessus du canapé.

— Ouais, ça sera sympa, dit-elle en acquiesçant. J'espère que ce n'est pas trop cher. On ne peut jamais deviner combien ça coûte, un tableau.

— C'est vrai. Mais je pense qu'il vaudra son prix.

JE RETOURNAI à la galerie le lendemain midi et fus soulagée de voir que le tableau était toujours exposé derrière la vitrine. C'était une pièce de grande taille, assez pour attirer l'attention dans mon salon. Au moins, cela détournerait mon regard du portrait de Bones... un tableau que je pourrais admirer tout le temps.

J'entrai, remarquant immédiatement combien l'ambiance était différente par rapport à ma galerie. Chez moi, il y avait des murs clairs, un parquet et des lumières design dirigées vers mes pièces. Cette galerie était bien plus sombre, avec des murs noirs, un sol foncé et un éclairage spécial qui faisait ressortir la couleur intense des tableaux. J'étais la seule cliente à l'intérieur.

Une femme travaillait derrière le comptoir. Elle m'accueillit en souriant, puis me proposa de m'aider.

— Je suis intéressée par le tableau exposé en vitrine, dis-je. Il est très beau.

— Pas seulement beau, il est aussi très spécial, répondit-elle. Il a été peint le premier jour de l'été.

— C'était il y a une semaine.

— Oui. Je suis étonnée qu'il soit toujours là. Les tableaux partent vite ici. C'était peut-être une tactique de vente, mais je voulais tant ce tableau que cela fonctionna.

— J'ai grandi en Toscane. Ce tableau me touche beaucoup. Il est à combien ?

— Deux mille cinq cents euros.

Il était plus cher que mes tableaux, mais cela ne m'étonna pas. C'était une pièce de qualité réalisée par un professionnel, vendue dans un joli cadre. Je gagnais bien ma vie avec ma peinture et je n'avais pas de loyer ou de voiture à payer. L'argent n'était donc pas un problème.

— Je le prends.

Elle eut l'air surpris, mais le cacha très vite.

— Excellent choix. Laissez-moi vous l'emballer.

— Ce n'est pas nécessaire : je vis au bout de la rue. Je vais le porter.

— Très bien.

Elle me conduisit vers le comptoir et prit ma carte.

Je regardai les autres tableaux autour de moi. Tous possédaient la même touche.

— Ce sont tous des artistes de la région ?

Elle passa ma carte dans la machine, puis me tendit le reçu à signer.

— De la région, oui. Mais ce ne sont pas des artistes différents. Cette galerie appartient à...

Elle s'interrompit quand la porte s'ouvrit.

— Eh bien, le voilà, justement. L'auteur de ce très beau tableau... Antonio Tassone.

Mon cœur chuta dans mes talons avant même que je ne me retourne vers l'homme que j'avais rencontré la veille. Il s'était arrêté dans ma galerie pour acheter un de mes tableaux et, maintenant, je lui en achetais un. Le comique de la situation était tel que je ne sus si je devais rire ou être gênée. Je me tournai vers la porte et vis Antonio Tassone entrer, vêtu de la même tenue décontractée qu'hier. Son torse large et musclé remplissait bien son tee-shirt. De ses épaules à ses hanches étroites, son corps formait un triangle parfait. Il était mince et sec, un peu comme mon père et mon frère. Bones était une bête. Antonio était plus élancé.

Quand ses yeux se posèrent sur moi, je les vis briller : il m'avait reconnue, et un sourire éclaira son visage sculpté. Il avait un peu de barbe autour des lèvres, comme s'il avait oublié de se raser ce matin. Avec ses yeux de la couleur du café chaud, il était le genre d'homme que j'aurais dragué sans hésiter.

Je restai debout, les bras ballants, ne sachant que faire. Je n'avais jamais été du genre à me laisser intimider ou à perdre mon assurance, mais il me fallut une seconde pour retrouver mon équilibre, peut-être parce que j'étais surprise par la tournure des événements, ou bien parce que cet homme était indéniablement séduisant.

Il s'arrêta près du comptoir, toujours aussi sûr de lui.

— Excellent choix, dit-il en regardant le tableau avec tendresse, comme si c'était un de ses enfants. Je suis parti très tôt le matin pour capturer cette ambiance. La lumière matinale en Toscane est le rêve de tout artiste.

Je voulus acquiescer, mais j'avais perdu ma langue.

— Voilà votre carte, dit la femme en me la rendant, me sortant de ma transe.

— Merci, dis-je en la récupérant.

— Laissez-moi l'emballer, proposa Antonio en contournant le comptoir.

— Ce n'est pas nécessaire, dis-je, retrouvant enfin l'usage de ma langue. Je vis à deux pas. Je vais le porter.

À présent, je voulais sortir d'ici le plus vite possible et ne jamais revenir. Antonio Tassone n'était pas seulement un homme charmant et séduisant, mais aussi un artiste talentueux. Plus je l'appréciais, plus je le détestais.

— Vraiment ? Dans ce cas, je vais le porter pour vous. C'est un peu lourd.

— Je peux m'en occuper, dis-je vivement, plus grossière que je ne l'avais voulu.

Je repris aussitôt la parole pour réparer les dégâts :

— Enfin, je veux dire, je suis plus forte que je n'en ai l'air...

— Je ne doutais pas de votre force, *signorina*, dit-il en soulevant le tableau, qu'il porta entre ses mains à la perpendiculaire. Alors ne doutez pas de mes intentions chevaleresques. Vous m'avez acheté un tableau très beau et très cher. Le moins que je puisse faire, c'est vous le porter.

Antonio posa sur moi un regard intense, plein d'autorité. Un sourire flottait sur ses lèvres, comme s'il savait déjà qu'il avait gagné.

— D'accord... Je vis à deux rues d'ici.

Je ne voulais pas passer plus de temps que nécessaire avec cet homme. Pas même une seconde de trop. Je sortis la première sur le trottoir.

Il sortit derrière moi, les biceps contractés sous le poids du tableau. Il y avait très peu de passants, et nous semblions seuls au monde dans cette grande ville.

Nous marchâmes côte à côte.

J'arrivais à peine à respirer. Mon torse me faisait mal. Je me sentais tellement coupable. Je n'aimais pas être si près de lui – seule avec lui. C'était comme si je faisais quelque chose de mal, que je trahissais l'homme que j'aimais simplement en me tenant à quelques centimètres d'un autre.

— Où allez-vous le mettre ? demanda Antonio, qui faisait une tête de plus que moi.

— Dans mon salon.

— Je suis flatté.

Il m'adressa un sourire sincère qui atteignit ses yeux. Il était beau quand il souriait, et même quand il ne souriait pas. Peu importait son expression, sa beauté était inchangée.

Pour ne pas laisser le silence s'installer et devenir gênant, je m'empressai de dire :

— J'ai grandi en Toscane. Votre tableau me touche beaucoup. Je suis passée devant votre galerie hier soir et, quand j'ai vu le tableau, je n'ai pas pu m'empêcher de revenir l'acheter.

— Encore une fois, je suis flatté.

Il avait une voix masculine, profonde, et ses paroles coulaient comme du miel. Plein d'assurance et détendu, il était bien dans son corps et dans sa tête.

Deux rues plus loin, nous nous arrê tâmes devant ma galerie.

— C'est ici.

Il se tourna vers la galerie en haussant les sourcils.

— Mon appartement est à l'étage.

Je ne marchai pas vers les escaliers, ne souhaitant pas qu'il monte chez moi. Je ne l'emmènerais pas plus loin.

— Vraiment ? demanda-t-il en fixant la galerie du regard encore quelques secondes, comme s'il essayait de comprendre. Vous êtes la propriétaire de la galerie ?

— Ouais.

Je réalisai qu'il ne savait pas que le tableau qu'il m'avait acheté était de moi. Il avait dû me prendre pour une simple vendeuse, comme la femme dans sa boutique. Une partie de moi voulut mentir, faire comme si le tableau n'était pas de moi, nier le lien évident qui nous unissait. Mais un mensonge finirait par me rattraper tôt ou tard.

Il se tourna enfin vers moi, perdant son air concentré au profit d'un grand sourire.

— C'est merveilleux. Depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Seulement deux mois.

Je lui pris le tableau des mains, m'assurant qu'il n'ait aucune raison d'entrer chez moi. La dernière chose que je voulais, c'était me retrouver seule avec un homme derrière une porte close. Je ne pensais pas qu'il arriverait quoi que ce soit, mais c'était trop tôt – même pour ça.

— Merci de m'avoir aidée. Vous avez raison, dis-je en testant le poids au bout de mes bras. C'est un peu lourd.

Il glissa les mains dans ses poches et ne proposa pas de le monter dans mon appartement. Il avait dû sentir la barrière que j'avais érigée entre nous et n'essaya pas d'être encore plus chevaleresque.

Je devais couper court à la conversation avant qu'il ne pose une question à laquelle je ne voulais pas répondre.

— Bon, peut-être à une prochaine, M. Tassone.

Je restai polie mais ferme pour le garder à distance.

— Antonio, dit-il en esquissant un sourire. Quels genres d'artistes exposez-vous ici ? Je n'avais jamais entendu parler de Vanessa Barsetti avant d'acheter son tableau. Elle est nouvelle ? Son travail est remarquable. Je n'achète pas souvent de tableaux mais, dès que j'ai vu le sien... J'ai ressenti quelque chose.

J'oubliai de respirer, soufflée par son compliment. Ce peintre extraordinaire me faisait un compliment... à moi, une amatrice. J'avais quitté l'école pour vivre de mon art, mais je n'avais jamais vraiment cru en moi. Et maintenant, cet homme bourré de talent me faisait un compliment, alors qu'il ignorait que j'avais peint le tableau. Dès que j'avais vu le sien, j'avais su que je voulais l'accrocher dans mon salon. Son œuvre était inspirante, belle, hypnotisante. Que son créateur pense tant de bien de mon travail... Cela paraissait surréaliste.

— Elle est la seule artiste que j'expose... parce que c'est moi. Et merci pour vos compliments... Je suis très touchée.

Son sourire disparut aussitôt, et il m'adressa un regard inédit, que je n'avais jamais vu chez personne. Ses yeux couleur café me fixèrent d'un air

complètement nouveau, comme s'ils me voyaient pour la première fois. Son regard intense et profond me scruta, comme pour fouiller dans mon âme.

Maintenant, je regrettais de lui avoir dit la vérité. Dès que ces mots avaient quitté ma bouche, tout avait changé. Le lien qui nous unissait était si évident que nous ne pouvions plus l'ignorer. C'était comme si quelqu'un avait tiré un fil rouge entre nous. Nous nous étions acheté des tableaux sans savoir que nous en étions les auteurs respectifs. Nous avions tous deux admiré le travail de l'autre, la beauté de son univers.

Et maintenant nous nous admirions mutuellement.

Ce n'était pas ce que je voulais. Je voulais tourner les talons, fuir et faire comme s'il ne s'était rien passé. J'aurais préféré ne jamais acheter ce tableau. Si seulement Carmen et moi n'étions pas passées devant cette galerie ! Si seulement je n'avais pas laissé Antonio porter le tableau jusqu'à chez moi...

Maintenant, il me regardait avec intensité, le corps rigide. Ses épaules se raidirent, et son torse se bomba. Il sembla pousser un soupir discret, presque résigné.

Je n'avais pas échangé ce genre de regard intense et silencieux avec quelqu'un depuis Bones. Nos regards avaient été chargés d'agressivité sexuelle, d'amour profond et d'un million d'autres émotions. Je ne voulais pas partager cette intimité avec un autre homme.

— Je devrais y aller... J'ai à faire. Au revoir, Antonio.

Je tournai les talons et montai les marches vers mon appartement, au-dessus de la galerie. Je ne jetai pas un regard en arrière pour voir son visage. J'avais pris congé fermement, pour qu'il comprenne que cette conversation était terminée. Je voulais refermer la porte sur l'idée de le revoir.

Mais il ne m'avait pas répondu.

VANESSA

APRÈS TROIS JOURS SANS NOUVELLES D'ANTONIO, MA PANIQUE SE CALMA. J'avais eu peur qu'il ne vienne m'inviter à dîner, mais il ne l'avait pas fait, heureusement. Peut-être avait-il compris à ma froideur et ma fermeté que je n'étais pas intéressée.

J'espérais que je ne le reverrais pas, du moins pendant quelques mois.

Cela faisait seulement deux mois que Bones et moi étions séparés. Cela semblait trop tôt pour sortir avec quelqu'un d'autre.

Beaucoup trop tôt.

Bones avait probablement déjà couché avec d'autres femmes, mais cela avait peu d'importance. Ce n'était pas une compétition, et je savais qu'elles ne comptaient pas à ses yeux.

Antonio comptait déjà à mes yeux. Il avait peint ce si beau tableau qui trônait maintenant dans mon salon, et il aurait été impossible de l'ignorer.

Une fois le danger passé, je retournai travailler dans ma galerie. Ma vie était assez ennuyeuse : je travaillais, je peignais et je passais mes soirées chez moi. Je cuisinais tous mes repas et je ne sortais jamais, préférant le sanctuaire de mon appartement. J'essayais de reprendre du poids et j'avais recommencé à manger normalement, mais je n'avais toujours pas retrouvé ma silhouette.

J'étais dans ma galerie, en train de prendre en photo un nouveau tableau, quand la porte s'ouvrit et que quelqu'un entra. Je posai mon téléphone et me

tournai vers mon client, m’attendant à un autre touriste à la recherche d’un souvenir à ramener à la maison. Au lieu de quoi, je tombai nez à nez avec mon père.

— Papa ?

Il portait un jean noir et un tee-shirt gris, son habituel sourire affectueux aux lèvres.

— J’étais dans le coin et je me suis dit que j’allais passer te voir.

Il me serra fort dans ses bras et déposa un baiser sur mon front.

Il était agréable de retrouver ce lien, d’être heureuse de voir mon père. Son affection me manquait, tout comme la facilité avec laquelle nous parlions.

— Ce n’est pas vrai, dis-je en souriant. Tu es juste venu me voir.

Il ne nia pas.

— Comment vas-tu, *tesoro* ?

— Ça va.

Une partie de moi voulut mentir et dire que j’étais au top de ma forme, mais ce serait un mensonge évident. J’avais cessé de pleurer tout le temps, et c’était un sacré progrès. Mais je n’entrai pas dans les détails.

— Et toi ?

— Bien. La maison est très silencieuse depuis le mariage.

— Comment va Conway ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas trop.

— Tu ne lui as pas parlé ? demandai-je, surprise.

Papa aimait nous surveiller tous les deux.

Il secoua la tête.

— Je ne vais pas déranger mon fils pendant sa lune de miel. Nous parlerons quand il rentrera.

Il se tourna vers le tableau que j’avais photographié.

— C’est joli.

— Merci. J'ai un client qui vit à New York. Il m'a demandé de lui envoyer des photos de mes nouveaux tableaux. J'ai une liste de diffusion, maintenant. Je suis étonnée par le nombre de tableaux que je vends par ce biais.

— C'est super, Vanessa, dit-il sans quitter le tableau du regard. Je suis vraiment très heureux d'entendre ça.

Sa voix était sincère, tout comme sa fierté de père.

— Merci.

— Tu as le temps de déjeuner ou de prendre un café ?

J'avais des choses à faire, mais mon père était venu jusqu'ici, et je ne voulais pas le rembarrer.

— Ouais. Laisse-moi juste finir ces photos pour que je puisse les envoyer. Avec le décalage horaire...

— J'ai tout le temps, *tesoro*. Ne te presse pas.

Il partit déambuler de l'autre côté de la galerie, s'arrêtant devant un tableau pour l'examiner, le dos tourné.

Je repris mon téléphone et recommençai à prendre des photos, dont quelques-unes avec une bonne lumière naturelle. Moins d'une minute plus tard, la porte s'ouvrit à nouveau. J'avais toujours quelques clients pendant la journée, mais la plupart venaient après le déjeuner. Je remis mon téléphone dans ma poche arrière et me retournai vers mon visiteur.

Je me retrouvai nez à nez avec Antonio.

Merde !

Il n'avait pas son habituel sourire charmant, mais ses yeux étaient exactement comme la dernière fois, fixés sur moi comme si j'étais une cible qu'il ne laisserait pas filer. Vêtu d'un jean noir et d'une chemise avec les manches retroussées jusqu'aux coudes, il était toujours aussi beau.

Je pensais que le moment était passé, mais visiblement non.

Il s'arrêta avant de s'approcher trop près de moi, puis me dévisagea.

Je le dévisageai à mon tour.

Je détestais ça. Ce lien si évident. Il était impossible de fixer quelqu'un comme ça sans que cela semble menaçant mais, avec lui, c'était troublant et intime... alors que nous ne nous connaissions même pas. J'avais le même lien avec Bones et je ne voulais pas l'avoir avec un autre homme.

Mais c'était le cas.

Après un long silence, Antonio parla :

— Dîne avec moi.

Il était allé droit au but, sans s'embarrasser des banalités d'usage, parce que cela semblait inutile. Il gardait les bras le long du corps et restait à quelques pas, mais cela n'était pas suffisant. J'avais l'impression que nous étions collés l'un à l'autre, nos lèvres se touchant presque.

Je le fixai du regard sans respirer, ne sachant que répondre. Il ne m'avait même pas posé la question : il m'avait simplement dit quoi faire. Il ne semblait pas me laisser le choix. Si j'avais rencontré cet homme un an plus tôt, la situation aurait été très différente. Je n'aurais pas attendu trois jours pour l'inviter à sortir avec moi. Je lui aurais immédiatement sauté dessus. Mais ce n'était pas ce qui s'était passé, et j'étais toujours amoureuse de l'homme que j'avais perdu.

— Je ne peux pas.

Antonio ne réagit pas.

— Pourquoi ?

Mon père déambulait non loin, écoutant chaque mot. Le timing n'était pas idéal. Je ne savais pas quoi répondre sans ennuyer Antonio avec ma vie privée. Je ne voulais pas parler de mon chagrin d'amour, qui risquait encore de susciter des larmes.

— Je ne veux pas sortir avec un homme en ce moment.

Il n'avait pas cillé une fois depuis le début de la conversation. Son immobilité suggérait qu'il ne partirait pas tant qu'il n'aurait pas obtenu ce qu'il voulait.

— Dans ce cas, j'attendrai que tu sois prête.

Je fis de mon mieux pour contrôler ma réaction, mais je ne pus dissimuler ma surprise.

— Bois un café avec moi, enchaîna-t-il. En tant qu'amis.

Même ça, c'était trop intime pour moi et pour mon cœur palpitant.

— Je ne peux pas... Désolée.

Je fus la première à détourner les yeux, la première à reculer devant le lien puissant qui nous unissait. Mon cœur était encore plein d'un seul homme et de l'amour que nous avions partagé. Même si nous n'étions plus ensemble et que nous ne le serions plus jamais, Bones était le seul homme que je désirais. Il était même futile d'essayer avec quelqu'un autre. Et ce ne serait pas juste envers Antonio, qui rivaliserait avec un homme qu'il ne pouvait vaincre.

— Ça n'arrivera pas. Vous devriez partir.

Il ne bougea pas, fouillant mon regard. Il n'avait pas bronché depuis qu'il s'était planté devant moi, ses yeux parcourant chaque centimètre de mon visage. Il sembla réfléchir prudemment à sa réponse et à sa stratégie. Il avait dû penser qu'il serait facile de m'inviter à sortir : après tout, un homme comme lui avait probablement du succès auprès des femmes. C'était un artiste beau, charmant, sexy... Il avait tout pour lui. Les femmes devaient tomber comme des mouches. Il n'avait pas dû s'attendre à un refus.

Au lieu d'insister, il tourna les talons et sortit. Mais son départ silencieux ne semblait en rien définitif. Je compris que la conversation n'était pas terminée. Ce n'était qu'une trêve.

Il reviendrait.

PAPA et moi allâmes à la boulangerie au bout de la rue – celle que j'avais peinte.

Il commanda un café noir et une salade, et moi un cappuccino et un

sandwich.

Même si mon père avait tout entendu, il ne mentionna pas ma conversation avec Antonio. Il s'assit en face de moi et sirota son café, le plus souvent tourné vers la fenêtre.

C'était gênant, parce que nous pensions exactement à la même chose. Si Antonio avait su que mon père serait présent, il aurait choisi un autre moment pour me faire des avances.

Nous parlâmes de maman et de Conway, mais nous n'eûmes bientôt plus rien à dire. Nous n'avions pas envie de discuter, ni lui ni moi, nos pensées entièrement tournées vers l'homme qui était venu m'inviter à dîner.

Papa avait dû attendre que j'en parle de moi-même. Voyant que je ne me lançais pas, l'impatience le gagna.

— Qui était ce jeune homme ?

Je baissai les yeux vers mon cappuccino, qui avait la même couleur brun profond que les yeux d'Antonio.

— Il s'appelle Antonio Tassone. Il a une galerie à quelques rues de la mienne. C'est un artiste, lui aussi.

Papa but son café en me regardant.

— Il peint ?

Je hochai la tête.

Il n'ajouta rien, espérant que je lui en dirais plus.

— C'est assez drôle... Il est entré dans ma galerie et il a acheté un de mes tableaux. Le lendemain, je suis entrée dans la sienne et j'ai acheté un des siens... Mais nous ne savions ni l'un ni l'autre que nous en étions les auteurs. Nous ne savions pas que nous étions tous les deux peintres.

Il serra sa tasse de café entre ses doigts.

— C'est une coïncidence intéressante.

— Ouais... C'est vrai.

— Il est bel homme.

J'essayai de ne pas sourire.

— Je ne pensais pas t’entendre dire ça un jour.

— Quoi ?

— Dire qu’un homme est beau.

— Je disais ça comme ça...

Il baissa les yeux vers son café et but une gorgée.

— J’imagine que c’est ta manière de me dire qu’il te plaît.

Il se tourna vers la fenêtre et haussa les épaules.

— Il m’a fait bonne impression.

— Tu ne sais rien de lui. Même moi, je ne sais pas grand-chose...

— Mais j’ai aimé sa manière de t’approcher. Il a de l’assurance. Il a pris le contrôle de la conversation et il a dit ce qu’il voulait. Quand tu lui as résisté, il n’a pas insisté et il a dit qu’il attendrait. On dirait un gentleman, Vanessa. Mais un gentleman qui est aussi fort, autoritaire et sûr de lui. Le fait que vous soyez artistes tous les deux et que vous appréciiez le travail de l’autre, cela montre que vous êtes compatibles, que vous avez beaucoup de choses en commun... et que vous vous comprenez. Franchement, je ne lui trouve rien de négatif.

— Ce n’est pas lui, le problème... et on le sait tous les deux, dis-je en baissant les yeux, incapable de le regarder en face maintenant que je parlais de Bones.

— Il n’y a pas de mal à rencontrer une nouvelle personne.

Je ne voulais pas connaître de nouvelle personne.

— Je ne suis pas prête.

— Ça fait...

— Je ne suis pas prête, répétais-je.

Mon père se tut.

— J’aime Griffin autant qu’avant. Il me manque tous les jours. Ce ne serait pas juste envers Antonio. Il ne devrait pas sortir avec une femme encore amoureuse de son ex. Et je ne veux pas forcer les choses si je ne le sens pas. Je ne veux pas me presser. Ça pourrait être pire.

Mon père m'adressa un hochement de tête discret.

— Je ne voulais pas insister, *tesoro*. Je pensais juste qu'Antonio était un gentil garçon.

— J'en suis certaine...

Papa posa la main sur la mienne.

— Je suis désolé.

— C'est bon, papa. Je suis désolée que ce soit arrivé quand tu étais là.

Il retira sa main.

— C'était un peu étrange d'entendre un homme inviter ma fille à dîner devant moi, mais je sais que tu es une femme adulte. Tu es à une période de ta vie où tu cherches un partenaire. C'est exactement ce que tu devrais faire... chercher un partenaire. Et j'espère que tu trouveras un homme merveilleux, qui aimera tes œuvres autant que moi. Parce que ta peinture est un chemin vers ton âme, et s'il comprend ça... il comprend tout.

CONWAY

QUAND NOTRE LUNE DE MIEL FUT TERMINÉE, NOUS REPRÎMES LA ROUTE DEPUIS Positano en direction de Vérone, en passant par Naples. Le trajet était trop long pour être fait en une seule fois, donc nous avons décidé de nous arrêter chez mes parents.

Muse et moi avons passé notre temps à explorer le village, à manger beaucoup de pâtes et à faire l'amour après le dîner. Chaque jour avait été semblable au précédent, mais nous avons eu l'impression de vivre une toute nouvelle aventure. Si elle n'avait pas déjà été enceinte, ce serait le cas maintenant.

Quand nous fûmes à trente minutes de la maison de mes parents, Muse parla :

— Con ?

— Oui, Muse ?

Je conduisais avec une main sur le volant et l'autre sur la sienne, entre nos sièges.

— J'aime beaucoup Vérone... mais j'adore la région.

— Quelle région ?

— La Toscane.

Je me tournai vers elle sans perdre la route de vue.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu te rappelles qu'on a parlé de déménager ? Pour se rapprocher de ta famille ?

— Oui.

Cela faisait longtemps.

— Eh bien... Qu'est-ce que tu en penses ?

Mon avis avait-il la moindre importance ? Elle était mon épouse, maintenant. Elle menait la danse.

— Tout est organisé à Vérone, y compris les affaires pour le bébé. Ma maison est là-bas. C'est près de mon travail. Ce serait compliqué de déménager maintenant.

— C'est toujours compliqué de déménager...

— Muse, si tu veux déménager, dis-le-moi.

— Non, je veux connaître ton avis. Tu voudrais déménager ?

Je haussai les épaules.

— Ça me plairait d'être plus près de ma famille. Ça rendrait mes parents heureux, d'autant plus que Vanessa s'est rapprochée, elle aussi.

— J'aime beaucoup Vérone aussi, mais j'aimerais être plus près de ta famille...

— Notre famille, rectifiai-je.

Elle sourit.

— Oui, notre famille. J'aimerais vivre plus près d'eux. Quand tu seras au bureau, je pourrais toujours passer du temps avec eux et le bébé. Vanessa n'est pas loin non plus, et tu sais que c'est mon amie. Carmen aussi, et ton oncle et ta tante.

Il n'y avait pas de discussion. Muse me demandait de lui donner ce qu'elle voulait. Quand je ne serais pas là, elle aurait besoin d'être entourée. Elle voulait élever nos enfants près de leurs grands-parents. À Vérone, j'étais son seul compagnon.

— Je me suis dit que tu pourrais ouvrir un nouvel atelier ici et aller à Milan quand tu en aurais besoin... Mais je sais que ce serait moins pratique

pour toi.

Oui, ce serait moins pratique. Mais je serais plus heureux de savoir ma femme heureuse.

— Alors déménageons.

Comme j'étais tourné vers la route, je ratai sa réaction.

— VRAIMENT ? s'exclama-t-elle en poussant un hoquet de surprise.

Le bonheur dans sa voix balaya mes derniers doutes. Ce serait beaucoup de travail de déménager toutes nos affaires, surtout avec un bébé. Même si j'embauchais des déménageurs, nous aurions des cartons à trier. Mais cela semblait sans conséquence, puisque ça la rendait si heureuse.

— Oui, vraiment.

Elle battit des mains.

— Je suis si heureuse. Et tes parents seront fous de joie quand ils apprendront la nouvelle. Ils voulaient tellement que vous vous rapprochiez, Vanessa et toi. Maintenant que Vanessa est juste à côté, vous serez tous ensemble.

— Ouais. Dommage que Vanessa soit si mal...

— Ça ne durera pas. Elle est forte. Elle s'en remettra.

— Ouais...

Je détestais la voir comme ça. Tel un poison, son malheur me serrait jusqu'aux poumons.

— J'ai tellement hâte de l'annoncer à tes parents. Ils seront si heureux !

Je me rappelai la tristesse de ma mère chaque fois que je retournais à Vérone. Elle me brisait toujours le cœur. Mes parents voulaient tous les deux que nous soyons tous réunis. Ce n'était pas ce que je voulais quand j'étais plus jeune mais, à présent, cela ne me dérangeait plus. Mon père et moi avions développé un lien d'amitié, en plus de notre lien père fils, et Muse s'entendait bien avec ma mère.

— Oui, ils seront fous de joie.

NOUS SALUÂMES MES PARENTS, parlâmes de notre lune de miel, puis nous passâmes à table pour dîner. Lars avait préparé un festin dont nous n'avions pas besoin, mais c'était si bon que nous nous jetâmes sur les plats.

Muse avait bien plus d'appétit qu'avant, donc elle semblait avoir tout le temps faim.

Quand je serrai mon verre de vin, je sentis le métal de mon alliance contre ma peau. Je n'étais pas encore habitué à la porter, à sentir le métal se réchauffer ou se refroidir en fonction de ma température corporelle. Elle avait un certain poids auquel je ne m'étais pas encore fait. Complètement noire, elle irait avec tous mes costumes. Mon père portait une alliance similaire, mais ce n'était pas lui qui m'avait inspiré.

— Comment va Vanessa ? demandai-je.

La bonne humeur mourut autour de la table. Le sourire de maman disparut, et elle pinça les lèvres avec tristesse. Papa baissa les yeux vers son verre, répétant visiblement une réponse dans sa tête avant de la prononcer à voix haute :

— De manière générale, elle va mieux. Mais ce n'est pas la grande forme.

Je voulais que Vanessa oublie ce type le plus vite possible, non pas parce que je ne supportais plus sa tristesse, mais parce que je voulais qu'elle soit heureuse. Je n'aimais pas voir ma sœur comme ça – une coquille vide. Elle était merveilleuse, si pleine de vie et de joie. Son étincelle aurait pu embraser une forêt. Son sourire était plus lumineux qu'une guirlande de Noël. Mais tout était plus terne depuis qu'elle avait perdu Griffin.

— C'est dommage...

— Un beau jeune homme lui a montré de l'intérêt, dit papa. Mais elle a refusé ses avances.

— Un beau jeune homme ? répétais-je en haussant les sourcils.

Mon père ne parlait jamais des prétendants de Vanessa. Et il ne décrivait jamais les hommes en ces termes. Il avait dit une fois qu’il trouvait Muse très belle, mais rien de plus.

Le sourire de ma mère revint.

— Ton père l’aime bien.

— Attendez, dit Muse. Vous l’avez rencontré ?

— Non, répondit papa en buvant une gorgée de vin avant de reposer son verre. J’étais dans sa galerie quand c’est arrivé. Il ne m’a pas vu parce qu’il y avait un mur entre nous. Il est entré et il l’a invitée à dîner. Il a une galerie dans le même quartier. Apparemment, il est venu lui acheter un tableau sans savoir qu’elle l’avait peint. Et elle lui en a acheté un aussi, sans savoir qu’il en était l’auteur.

— Vraiment ? demandai-je. Quelles étaient les chances ?

— C’est ce que j’ai dit, dit papa. Ils sont parfaitement compatibles. Et quand elle a dit qu’elle n’était pas prête à sortir avec un homme, il a dit qu’il attendrait.

— Ooh..., souffla Muse avec un regard attendri.

— Et il a dit qu’il aimerait être ami avec elle, poursuivit papa. C’est un parfait gentleman, mais il n’est pas faible. Il est beau, sûr de lui et il a réussi dans la vie. J’ai fait quelques recherches sur lui, et tout me plaît. Il est un des peintres les plus talentueux d’Italie et il a des galeries partout. Il s’est fait tout seul, ce que je respecte beaucoup.

— Il semble parfait, dis-je. Il me plaît aussi.

Maman haussa les épaules.

— Mais pas à Vanessa...

— Je ne pense pas que ce soit vrai, dit papa. Je pense qu’il lui plaît... et que c’est justement pour ça qu’elle ne veut pas le voir.

Je détestais que Griffin soit entré dans sa vie. Si elle ne l’avait pas connu, Vanessa aurait rencontré ce type et serait tombée amoureuse. Elle serait

heureuse avec son âme sœur. Mais elle était encore accrochée à ce criminel.

— Elle va s'en sortir, dit maman. Mais à son rythme. On ne peut pas se forcer à guérir d'un chagrin d'amour. Elle a raison de faire comme elle le sent. Cela ne fait que deux mois.

— Que deux mois ? répétais-je, incrédule. C'est long, deux mois.

— Elle était très attachée à Griffin, dit maman. Je ne suis pas étonnée. Je pense qu'elle a encore besoin d'un mois, puis elle sera prête.

Je ne comprendrais jamais ce que Vanessa avait trouvé à Griffin. On racontait que les femmes en pinçaient pour les mauvais garçons. C'était peut-être la seule explication.

— Eh bien, on a dépassé la moitié. Je veux retrouver ma sœur. Son insolence commence à me manquer...

Maman sourit, parfaitement consciente de mes vrais sentiments.

— Elle se ressaisira bientôt.

— Elle me manque aussi, dit papa. Je ne m'attendais pas à avoir une fille si forte et si brillante, dont je serais si fier. Elle ne se laisse pas faire et elle connaît sa valeur. Elle est indépendante, intelligente et merveilleuse. Je n'aurais pas pu demander mieux. J'ai hâte qu'elle soit heureuse à nouveau, et qu'elle le reste, cette fois.

Papa n'était pas un homme très loquace mais, quand il parlait avec son cœur, c'était toujours poétique.

— Elle sera heureuse, chuchota maman en posant la main sur la sienne.

Papa glissa ses doigts entre les siens et lui serra la main, en caressant sa peau douce avec son pouce. Il lui adressa un regard affectueux qu'il n'avait jamais pu nous cacher, même pendant mon enfance. Petit, ce regard m'avait dégouté mais, maintenant que j'étais plus âgé, l'amour de mes parents me rendait heureux.

Je voulais la même chose.

Muse se tourna vers moi.

— Con, tu devrais leur annoncer la grande nouvelle.

— Quelle grande nouvelle ? demanda maman en détournant à regret son regard de mon père.

Papa se tourna vers moi sans lâcher la main de ma mère.

— Dis-nous.

Muse ne pouvait s’empêcher de sourire. Ses cheveux encadraient son visage, et ses beaux yeux brillaient d’excitation.

Cela me fit perdre le fil de mes pensées pendant un instant. Je n’étais marié que depuis deux semaines, mais j’avais déjà compris que c’était ce que je voulais dans la vie... la faire sourire. Mes priorités avaient changé quand je l’avais rencontrée, et elles venaient de changer à nouveau. C’était une immense responsabilité, mais je m’y consacrerais sans relâche.

J’avais de la chance que la femme de ma vie s’entende si bien avec ma famille. Porter le nom de Barsetti ne lui demandait aucun effort. En fait, elle était devenue l’une d’entre nous le jour où elle avait rencontré ma famille. Elle voulait être près d’eux encore plus que moi, pour passer son temps libre avec mes parents et ma sœur quand je ne serais pas là.

— On a décidé de déménager dans la région.

Maman ouvrit des yeux comme des soucoupes, et sa bouche poussa un cri silencieux.

— Vraiment ?

Papa ne réagit presque pas, mais un grand sourire étira ses lèvres – une expression de joie sincère.

— C’est une très bonne nouvelle.

— Vous voulez élever votre famille ici ? demanda maman en se penchant vers Muse d’un air impatient.

— Oui, confirma Muse en posant la main sur son ventre. Vérone et Milan sont des villes magnifiques mais, quand Conway est au travail, je veux avoir de la compagnie. Je veux que mes enfants connaissent leur famille.

Le regard de maman s’attendrit et, cette fois, elle eut les larmes aux yeux.

— Crow... N’est-ce pas merveilleux ? demanda-t-elle en se tournant vers

lui, si heureuse qu'elle en avait presque l'air bouleversé.

Il n'eut pas de réaction dramatique, mais son bonheur était évident.

— Oui. C'est tout ce que nous voulions.

— Nos bébés sont de retour, murmura-t-elle. Nous pourrons les voir tout le temps.

— Oui, dit mon père en enroulant son bras autour d'elle et en la serrant contre lui.

Muse se tourna vers moi, un sourire aux lèvres.

— Je savais qu'ils seraient heureux.

— Ouais, dis-je en posant la main sur son ventre. Et je sais que nous serons heureux, nous aussi.

VANESSA

DES ARRANGEMENTS DE GÉRANIUMS, DE TULIPES ET DE FLEURS DIVERSES étaient disposés sur un stand devant la boutique. Fraîchement cueillies et ouvertes, les fleurs vibraient de couleurs et de vie. Le petit magasin était à quelques rues de ma galerie, mais je n'avais pas pris ma voiture, parce que j'aimais marcher. Je pris un café en chemin et le terminai avant d'arriver.

Quand j'entrai, je vis des fleurs éparpillées sur la table, à côté d'une paire de ciseaux, d'outils et d'une épaisse paire de gants. Des vases en verre contenant des arrangements floraux étaient rangés dans le petit réfrigérateur à l'arrière. Il y avait une petite serre attenante – l'endroit parfait pour avoir une bonne exposition au soleil toute la journée.

Carmen émergea de l'arrière-boutique, les cheveux attachés en chignon lâche. Elle portait une robe d'été jaune qui mettait merveilleusement bien son teint olive en valeur. Avec son rouge à lèvres vif, ses yeux typiquement Barsetti et sa silhouette élancée, elle avait sa place dans cette jolie boutique.

— Vanessa ! s'exclama-t-elle en posant les fleurs qu'elle tenait à la main pour me prendre dans ses bras. Quelle bonne surprise ! Je suis contente que tu sois là.

— La boutique est magnifique. Tu as fait beaucoup de changements.

— Oui, c'est vrai. Mais j'aime le résultat. Je voulais quelque chose d'unique, et je pense que j'ai plus de clients maintenant grâce à ça.

— Ou alors c’est grâce à la jolie fille derrière le comptoir, la taquinai-je.
Elle leva les yeux au ciel.

— La plupart de mes clients sont des femmes.

— Peut-être qu’elles aiment quand même la jolie fille derrière le comptoir.

Carmen gloussa, récupérant les fleurs qu’elle venait de poser – des tulipes violettes. Elle les porta jusqu’à la table au milieu de la boutique, sur laquelle étaient posés un rouleau de film transparent et du ruban.

— J’étais justement en train de préparer un nouvel arrangement à poser dehors. J’en avais plus, mais j’ai été pillée ce matin. Je vais devoir trouver un autre endroit où faire pousser mes propres fleurs. Ça me coûte trop cher de les acheter à quelqu’un d’autre, et je n’ai plus de place.

— Eh bien, nos parents ont des terres, tous les quatre.

— Non, refusa-t-elle immédiatement en secouant la tête. Je ne veux rien leur demander. Je veux vivre de mon business.

— Je vois ce que tu veux dire.

Ma famille ne m’avait pas aidée non plus. Bones avait tout fait – c’était son cadeau d’adieu.

— Je peux t’aider ? demandai-je en m’approchant de la table.

— Oui, bonne idée, répondit-elle en me tendant un sécateur et des gants.
Coupe les feuilles en trop.

— Compris, dis-je en me mettant au travail.

— Je suis étonnée que tu ne sois pas à la galerie.

— C’est ma pause déjeuner. J’ai peint un tableau ce matin, j’ai eu quelques clients, puis j’ai fermé pour une heure. Je suis allée chercher un bagel au café.

— Tu parles d’un déjeuner..., me taquina-t-elle.

— Au moins, je mange, rétorquai-je.

— C’est ça, grommela-t-elle. Tu n’as pas mangé pendant des semaines, à un moment.

Parce que j'étais trop déprimée. Penser à ces jours difficiles me fit soudain hésiter dans mes mouvements.

Carmen eut immédiatement l'air coupable.

— Je suis désolée. Je ne le pensais pas...

— C'est bon, la coupai-je. Oublions ça.

Elle me sourit et se remit a travail.

— Alors... Il paraît que tu as un beau gosse à tes trousses.

Je ne lui avais jamais parlé de l'invitation d'Antonio. Elle n'aurait pu l'apprendre que d'une personne.

— Mon père t'en a parlé ?

— Ma mère.

— Ce qui veut dire qu'il l'a dit à tout le monde...

— Évidemment ! Mais ne sois pas si étonnée. Rien ne reste secret très longtemps chez les Barsetti. Alors pourquoi as-tu refusé ? J'ai entendu dire qu'il était chaud comme la braise.

— Parce que je n'ai pas oublié Griffin, répondis-je malgré moi.

— Et tu penses l'oublier un jour ? rétorqua-t-elle. Ça n'arrivera jamais. Il possèdera toujours un morceau de ton cœur, Vanessa. Même avec les années, tu ne l'oublieras pas. Alors le mieux que tu puisses faire, c'est peut-être d'avancer.

— Peut-être, reconnus-je. Mais ce ne serait pas juste envers Antonio. Quel genre d'homme voudrait sortir avec une femme encore amoureuse de son ex ? Je ne serais pas intéressée, personnellement...

— Peut-être que ça ne le dérange pas, Vanessa. Peut-être qu'il est prêt à attendre. Un homme sûr de lui se sentirait capable de te faire oublier ton ex.

— Impossible.

Même si je retombais amoureuse, je n'oublierais jamais ce que j'avais vécu avec Bones.

— On ne sait jamais...

Elle termina de préparer les fleurs, puis les arrangea avec les doigts. Elle

prit ensuite celles que j'avais effeuillées et les piqua dans le vase, créant un arrangement sublime ; elle avait un talent naturel.

— Alors, tu vas juste l'ignorer ?

— Je ne sais pas encore.

— Vanessa, il semble parfait.

Je levai les yeux au ciel.

— Carmen, tu ne sais absolument rien de lui.

— Ce n'est pas vrai, répliqua-t-elle. Je sais que c'est un peintre sexy. Que veux-tu de plus ?

— Je ne sais pas, mais j'en veux plus.

— Alors apprends à le connaître. Va boire un café avec lui. Tu n'es pas obligée de sauter dans son lit. Tu n'es même pas obligée de l'embrasser. Discute avec lui, c'est tout.

Le simple fait de discuter avec lui me semblait presque plus intime qu'une partie de jambes en l'air, surtout s'il me regardait comme si j'étais la seule femme qui comptait à ses yeux.

— Je ne sais pas...

— Vanessa, tu sais que j'aimais bien Griffin. Je pense que notre famille a été trop dure et qu'il méritait sa chance. Il est évident qu'il t'aimait et qu'il était prêt à tout pour toi. C'est tout ce qui compte à mes yeux, et je suis désolée que notre famille ne soit pas de cet avis. Tu devrais être avec lui. Tu devrais être heureuse.

Je baissai la tête, accablée par le chagrin.

— Mais il est parti, Vanessa. Il ne reviendra pas.

Je fermai les yeux un instant.

— Alors quel intérêt de rester dans cet état ? De rester triste ? Ce type te plaît, non ? Va boire un café avec lui. Ça n'a rien de scandaleux. Tu ne trahirais pas Griffin. Et puis, tu as le droit de boire un café avec un homme alors que tu es amoureuse de quelqu'un d'autre. Tu aurais même le droit de coucher avec lui.

— Comment ça ? demandai-je. C'est mal.

— Pas si tu es honnête avec lui, raisonna-t-elle. Dis-lui exactement ce qui se passe. Il peut décider s'il veut s'en mêler. Il n'y a pas de mal à ça.

Je baissai les yeux vers le bouquet de fleurs entre ses mains, étonnée qu'elle ait réalisé cet arrangement sublime si facilement.

— C'est magnifique. Tu as un talent inné.

— Merci, dit-elle en souriant. Je vais te laisser changer de sujet, mais réfléchis à ce que je t'ai dit.

Elle enveloppa son bouquet de film transparent et l'attacha avec un élastique en caoutchouc.

— Parce qu'il n'y a pas beaucoup de jeunes peintres sexy par ici... et celui-là ne restera pas disponible longtemps.

JE TERMINAI le tableau une heure après le lever du soleil, ce matin-là, et je l'exposai dans ma galerie dès l'ouverture. Je m'étais toujours levée tôt quand je voulais peindre, et c'était même nécessaire pour mon travail. La lumière de l'aube était toujours la meilleure, et je créais mes plus belles pièces à cette heure-là.

J'inscrivis le prix sur l'étiquette avant de l'accrocher au mur, son titre et la date à laquelle je l'avais peint écrits au dos. Je notais toujours l'heure exacte dans le coin inférieur, afin que les gens puissent créer un véritable lien avec mes peintures. Parfois, je peignais au lever du jour, parfois à la tombée de la nuit. Les collectionneurs d'art aimaient savoir ces choses-là.

— C'est beau, dit une voix suave et masculine derrière moi, si douce qu'un frisson me parcourut l'échine.

J'en eus la chair de poule.

Je sus qui c'était sans même me retourner. Je continuai de regarder fixement mon tableau, le cœur battant maintenant que je savais que je n'étais

plus seule. Il fallait que je me retourne, mais j’attendis encore quelques secondes, me préparant à lui faire face. Je me rappelai qu’il n’était pas aussi beau que je l’imaginais, qu’il n’était qu’un homme parmi d’autres. Il n’avait rien de spécial – juste un artiste qui partageait mon amour pour l’art. Je n’aurais pas dû le laisser me toucher comme ça, ou me faire ressentir ces émotions.

Toujours aussi patient, il attendit que je me retourne.

Je pivotai enfin et croisai son regard. Sa barbe était un peu plus épaisse, et des poils poussaient sur ses joues et son menton. D’un brun profond, presque noir, ce chaume mettait en valeur son teint mat. Avec ses yeux de la couleur d’un café chaud une journée d’hiver, il était encore plus beau que dans mon souvenir. Vêtu d’un tee-shirt noir à col V et d’un jean sombre, il était sublime dans cette couleur. Elle était assortie à ses yeux et ses cheveux.

Putain.

Il esquissa un sourire, de meilleure humeur à mesure qu’il me regardait. Antonio semblait capable de lire mes émotions, de comprendre ce que je pensais, même s’il ne me connaissait pas si bien.

Je me forçai à parler pour ne pas laisser le silence s’éterniser. Ce serait pire, parce que ce silence était intense, puissant.

— Merci. Je l’ai peint ce matin.

Il garda son sourire doux, mais son regard se concentra sur mon visage. Il haussa légèrement les sourcils.

— Je ne parlais pas du tableau.

Merde.

— Mais il est beau aussi.

Mes cheveux étaient lâchés aujourd’hui. C’était une des premières fois depuis longtemps que je m’étais coiffée. Mais je n’étais pas maquillée. Je n’avais pas non plus beaucoup réfléchi à ma tenue. Je portais une robe d’été bleue avec des sandales, parce qu’il allait faire chaud aujourd’hui. Quand il faisait humide, il valait mieux éviter le jean. Ma peau commençait à bronzer

maintenant que je passais plus de temps au soleil, et mon teint contrastait avec la couleur vive de ma robe.

Je savais qu'Antonio ne partirait pas si facilement. Il m'avait laissée seule pendant quelques jours, comme la dernière fois. Il semblait avoir un plan, ou peut-être n'était-ce qu'une coïncidence.

Je baissai les yeux vers le sol, mettant fin au contact visuel que je ne supportais plus. Avec Bones, je pouvais soutenir son regard sans broncher. Quand il me faisait l'amour, je ne le quittais jamais des yeux, même quand nos lèvres se touchaient. Le regard d'Antonio me rappelait ces nuits, et l'idée de partager ce genre de contact intime avec lui me terrifiait.

— N'aie pas peur de me regarder.

— Je n'ai pas peur, dis-je en relevant les yeux vers lui, me rappelant que je ne devais jamais céder. Je n'en ai pas envie, c'est tout.

Cette fois encore, il ne se laissa pas intimider par ma rebuffade. C'était comme s'il n'avait rien entendu, comme si cela ne signifiait rien. Il semblait voir la vérité au-delà de mes excuses et de mes mensonges.

Et la vérité, c'était que je ressentais exactement ce qu'il ressentait.

— Il y a tant de beauté dans la vérité. Nous devrions la chérir.

C'était une devinette, mais j'en saisis le sens.

— Je t'ai dit que je n'étais pas intéressée.

— Je m'en souviens.

Il gardait les bras le long du corps, musclés et avec des veines apparentes comme j'aimais. Sa belle peau invitait mes baisers. Une veine lui remontait dans le cou, bien visible sous sa peau. Même s'il était en tee-shirt, il était évident qu'il était sec et musclé partout. Il n'y avait pas de gras sous ses vêtements.

— Mais ce n'est pas vrai.

— Je ne suis pas prête à sortir avec quelqu'un.

— Je te crois, dit-il. Et je respecte ta volonté.

— On ne dirait pas, rétorquai-je en croisant les bras sur ma poitrine.

Il observa mes gestes avant de relever les yeux.

— Je te demande seulement ta compagnie, rien de plus. Dîne avec moi. Allons manger une glace ou boire un café. Ce que tu veux. Je ne te demande qu'un peu de ton temps. Donne-le-moi, s'il te plaît.

Nous avions sauté les banalités d'usage entre inconnus. Nous nous parlions déjà avec sincérité, comme si nous nous étions toujours connus. Le lien était si fort que je n'aurais pas pu l'ignorer. Ce lien était évident – et nous le savions tous les deux.

— Je ne veux pas te faire perdre ton temps. Tu es bel homme... Tu pourrais avoir n'importe quelle femme.

Il haussa un sourcil, sincèrement étonné.

— Même si c'était vrai, je ne veux pas n'importe quelle femme. En ce moment, je veux celle qui est devant moi. Et tu ne me ferais jamais perdre mon temps, Vanessa. Même si tu me rejettes, je profiterai des bons moments passés ensemble.

Sa manière de prononcer mon nom me fit frissonner. C'était si intime, comme s'il avait posé ses lèvres sur les miennes et soufflé mon nom directement dans ma gorge.

— Je suis amoureuse d'un autre homme...

Quand je les prononçai à voix haute, ces mots me serrèrent le cœur. Je ne voulais pas blesser Antonio et j'aurais voulu oublier mes sentiments. Carmen avait eu raison quand je lui avais parlé, cet après-midi-là : cela ne me faisait pas du bien de me cramponner au souvenir de Bones. Au contraire, cela ne me faisait que de la peine.

Une fois encore, Antonio ne réagit pas. C'était comme si ces mots ne signifiaient rien.

— Mais tu ne sors plus avec lui.

— Comment le sais-tu... ?

— Parce que si tu sortais avec un autre..., dit-il en marchant vers moi et en pointant le doigt vers son torse. Alors, ceci n'arriverait pas. Ça signifie

que cet homme doit être parti... qu'il t'a quittée ou qu'il est mort.

— Oui... Il est parti.

Il baissa la main.

— J'apprécie ta franchise. Mais ça ne change rien.

Cet homme était si sûr de lui qu'il se moquait de ce que je venais de lui dire. En fait, mon histoire ne semblait pas l'inquiéter. Il me voulait et il n'allait pas s'arrêter avant de m'avoir.

— Je ne suis pas prête, c'est tout. Ce ne serait pas juste de sortir avec quelqu'un alors que je ressens encore toutes ces choses. Je veux être prête à aimer un autre homme avant de me lancer. Je n'en suis pas encore là, et ce ne serait pas juste envers toi ou qui que ce soit d'autre.

Il m'adressa un hochement de tête.

— Je comprends ton raisonnement. Le timing n'est pas idéal. En temps normal, je n'aurais pas été intéressé. Mais je veux apprendre à te connaître. Je ne te demande que ton amitié. C'est quelque chose que tu devrais pouvoir me donner dès maintenant.

— Je...

— Vanessa.

Sa voix tonna un peu plus fort quand il prononça mon nom, et le mot résonna entre les murs de ma galerie. Je sentis mon corps se liquéfier.

— Bois un café avec moi.

Cette fois, cela ressemblait plus à un ordre qu'à une demande.

— C'est juste que...

Je ne pouvais continuer à nier. Il finirait par trouver le chemin de mon cœur. Au moins, j'aurais mon mot à dire.

— D'accord. Mais je veux que tu me fasses une promesse.

Il se raidit à ma réponse.

— Tout ce que tu voudras.

— Ne m'embrasse pas.

Je craignais qu'il ne me raccompagne à ma porte et ne m'embrasse par

surprise. Je ne voulais pas qu'il glisse sa main dans mes cheveux et qu'il me caresse avec sa bouche. Je ne voulais pas me précipiter dans cette relation si je n'étais pas prête.

Il ne montra pas la moindre déception ou agacement.

— Et si je te demandais la permission chaque fois que je voulais t'embrasser ? Si tu n'en as pas envie, ne dis rien. Et quand tu seras prête, dis oui.

Cela me donnerait le pouvoir d'empêcher tout contact physique, et je n'aurais même pas besoin de dire un mot. Antonio semblait être un homme de parole. S'il ne tenait pas sa promesse, je saurais que je ne pouvais pas lui faire confiance. Ça pouvait marcher.

— D'accord.

Son habituel sourire séduisant étira ses lèvres, ce qui fit briller ses yeux marron. Il me regarda d'un air possessif, comme s'il avait enfin eu ce qu'il voulait.

— Je passerai te chercher après le travail.

C'ÉTAIT une soirée calme dans le café. La plupart des tables étaient inoccupées, et la musique n'était pas trop forte. Le comptoir vitré était garni de différentes pâtisseries, et les employés préparaient des tasses de café fumantes avec leur grosse machine.

Je m'assis à table avec mon cappuccino coiffé de mousse et de chocolat en poudre. Il m'avait été servi dans une petite tasse avec une soucoupe.

Antonio avait pris un café noir – tout en sobriété.

Je n'avais pas encore bu, parce que c'était trop chaud.

Assis en face de moi, Antonio me regardait, les manches de sa chemise en lin blanc roulées jusqu'aux coudes. Cette couleur claire mettait en valeur son teint olive et ses cheveux sombres. Il avait les yeux de la même couleur que

mon café, chauds et doux.

Je penchai la tête et bus une gorgée, laissant la mousse glisser sur ma langue et dans ma gorge.

Antonio garda les doigts autour de sa tasse, mais ne but pas. Il semblait plus fasciné par moi que par toute autre chose dans le café.

Je pensais que nous étions venus pour discuter, mais nous n'avions fait que nous dévisager jusqu'ici. Je n'étais jamais allée à un premier rendez-vous aussi étrange. Quand je rencontrais des hommes en ville, nous commencions par flirter et, s'il y avait une étincelle, nous nous revoyions. Mais, cette fois, il n'était pas nécessaire de parler. Nous nous apprécions déjà sans avoir besoin de nous connaître.

— Depuis combien de temps as-tu une galerie ?

— Dix ans, répondit-il. J'en ai aussi une à Milan, une à Positano et quelques autres à l'étranger. Mais je me suis installé à Florence pour l'instant. C'est une ville géniale. Je peux profiter à la fois de la vie citadine et de la campagne.

— Tu habites en ville ?

— Oui. Je vis à quelques rues de la boutique, dans un appartement. Si je vivais à l'étage du dessus comme toi, je ne m'arrêtera jamais de travailler.

Il m'adressa un sourire avant de boire une gorgée de café.

C'était ce que je faisais moi-même tout le temps – travailler.

— Mon univers tourne autour de la peinture, dis-je.

— C'est comme ça que tu sais que tu es une artiste : quand c'est tout ce que tu veux faire.

Je bus une nouvelle gorgée de mon cappuccino, laissant la mousse coller à mes lèvres. Je la léchai avec ma langue.

Antonio me regarda faire, les yeux rivés sur ma bouche. Il plissa légèrement les paupières, parfaitement concentré sur cette partie de mon anatomie. Il dut se forcer à me regarder dans les yeux, mais il y avait encore du désir dans son regard.

— Je n'avais pas reconnu ton nom. Mais tu as un lien avec les vignobles Barsetti ?

— Oui. Mes parents et mon oncle gèrent le domaine.

Il hocha la tête.

— Super bon vin. J'ai au moins deux bouteilles chez moi.

— Merci. Quand je me suis lancée, j'ai exposé mes tableaux dans leur cave. Les clients pouvaient les regarder pendant les dégustations.

Ses yeux s'illuminèrent avec approbation.

— Très bonne idée. Les gens qui viennent aux dégustations sont souvent des touristes, et ils aiment ramener un souvenir à la maison. C'est vraiment une excellente stratégie commerciale. Le plus difficile pour les artistes, c'est de trouver un endroit pour vendre leurs œuvres. Quand on se retrouve à les vendre dans la rue, on n'envoie pas un message très positif.

— Exactement.

— Et tu as ouvert ta galerie il y a quelques mois ?

— Ouais...

Je n'avais rien fait pour l'avoir. C'était Bones qui avait sauté le pas à ma place. Il avait assez cru en moi pour poser les fondations de mon avenir. Il m'avait offert une super galerie, un appartement génial et une voiture. Il m'avait ouvert la voie au reste de ma vie, me donnant l'indépendance que j'avais toujours voulue.

Antonio parut remarquer ma tristesse, car il eut à son tour l'air inquiet.

— Où étais-tu avant de t'installer là ?

Je décidai de taire mon séjour en Toscane avec Bones. Ce n'était pas une histoire que je pouvais raconter comme ça, au milieu de la conversation.

— En fait, j'étudiais les beaux-arts à Milan.

— Tu as eu ton diplôme ?

— Non... J'ai abandonné avant.

Il sourit, comme s'il était impressionné.

— Tu as pris la bonne décision. Tu n'avais rien de plus à apprendre.

C'était un sacré compliment venant de quelqu'un comme lui, un homme qui vivait de son art depuis dix ans. Quand je regardais ses tableaux, je voyais son expertise. Il était brillant avec un pinceau et savait créer la beauté avec ses traits et son imagination.

— Il y a des techniques que nous avons tous besoin d'apprendre, mais l'art, ça ne s'enseigne pas. On naît avec. On le ressent. Payer quelqu'un pour qu'il te donne son avis sur le sujet, ce n'est pas une bonne façon de dépenser ton argent. Tu devrais passer ton temps à peindre – et seulement à peindre.

— Ouais. Je pense que j'ai pris la bonne décision.

— Oui. En effet.

— Et toi ? demandai-je. Comment en es-tu arrivé là ?

Maintenant que la conversation était lancée, j'étais moins mal à l'aise en sa présence. Cela semblait naturel. Une relation fondée sur autre chose qu'un désir profond était en train de se tisser entre nous.

— J'ai toujours su depuis mon plus jeune âge que je voulais peindre. Je m'y suis mis sérieusement à l'adolescence et, arrivé à l'âge adulte, j'avais déjà vendu quelques tableaux. Tout s'est bien enchaîné, et je n'ai jamais rien regretté. J'ai ouvert ma première galerie à vingt ans, en faisant un emprunt à la banque, et j'ai eu du succès, donc j'ai continué. Les dix dernières années ont été géniales.

— Eh ben... C'est incroyable. Ta famille doit être fière de toi.

— Ma mère l'a toujours été. Il a fallu du temps à mon père pour s'y faire. C'est un homme d'affaires : il gère quelques restaurants. Il voulait que je fasse du business ou de la finance – un boulot stable. Il ne doutait pas de mon talent, mais il pensait que ce n'était pas un bon choix de carrière. Mais quand j'ai ouvert ma troisième boutique et que je lui ai prouvé que j'avais du succès, il a changé d'avis.

Mes parents n'avaient jamais été comme ça. Ils m'auraient soutenue quoi que je veuille faire. Quand Conway avait décidé de devenir créateur de lingerie, ils l'avaient soutenu, lui aussi. Ils ne nous avaient jamais montré la

moindre désapprobation.

Puis je me rappelai ce qu'ils n'avaient pas pu accepter... la personne qui n'avait pas pu recevoir leur bénédiction. C'était la seule fois que mes parents ne m'avaient pas donné ce que je voulais. Ils n'avaient pas pu oublier le passé.

— Tu lui as prouvé qu'il s'était trompé...

Il hocha la tête en souriant.

— Oui, en effet. Et ça m'a fait plaisir.

Tendue sur ses épaules, sa chemise épousait les muscles de son torse. Il était mince, mais il était évident qu'il était fort. J'avais déjà vu ses bras, et il semblait que tout était aussi musclé sous sa chemise en lin.

— Puis-je te parler du tableau que tu m'as acheté ?

Je l'avais accroché dans mon salon – une représentation parfaite de la Toscane. J'aurais pu parler d'art pendant des heures sans me fatiguer, donc cela ne me dérangeait pas.

— Bien sûr.

— Pourquoi l'aimes-tu tant ? Ne t'inquiète pas, je ne suis pas à la pêche aux compliments. Mais, tu sais, ça ne fait jamais de mal d'en recevoir.

Il me fit sourire malgré moi. Je laissai même un petit rire m'échapper.

— J'aime vraiment les couleurs. Il a été peint le matin, non ?

— Oui, répondit-il en hochant la tête.

— J'ai grandi en Toscane. J'ai passé beaucoup de temps à regarder les vignes par la fenêtre, dans le domaine de mes parents. Que ce soit au lever ou au coucher du soleil, cet endroit est magnifique. C'est si pur. Quand je regarde ton tableau, j'ai l'impression de revoir mon enfance. J'ai peint des paysages très similaires assez souvent, mais ton tableau a parlé à mon cœur. Je l'ai accroché dans mon salon pour le voir tous les jours.

Son sourire disparut légèrement, remplacé par un regard de tendresse.

— C'est un sacré compliment.

— Et tu es un sacré peintre.

— Je ne m’en étais pas rendu compte jusqu’à maintenant. C’est une chose de créer un beau tableau, mais c’en est une autre de capturer l’émotion d’une autre personne... de lui faire ressentir quelque chose de nouveau. C’est le but de toute œuvre – faire ressentir des émotions à ceux qui les regardent. C’est ce que j’aime dans mon travail, et ce que tu viens de dire... me rend vraiment heureux.

Quand il était touché, son regard se faisait plus chaleureux. Il était si talentueux et humble à la fois. Il semblait fier de son succès, mais cela ne l’avait pas rendu arrogant. C’était un artiste, un poète hypersensible. Éloquent et érudit, il était très spécial. Je n’avais encore jamais rencontré un homme comme lui.

— Puis-je te demander pourquoi tu as aimé le mien ?

Il eut de nouveau l’air concentré.

— Oui. J’espérais que tu me poserais la question. J’ai adoré les détails, des éraflures sur le mur en pierre aux pots de géraniums, à la vieille bicyclette bleue dans l’allée, à la fenêtre devant laquelle nous sommes assis en ce moment même. C’est une scène qu’on ne peut pas capturer avec un appareil photo. Le rouge vif des fleurs contre la vieille pierre grise... C’est l’illustration d’un instant de vie quotidienne à Florence – un instant que j’ai moi-même vécu bien souvent. Le tableau est plus évocateur qu’une simple photo... et tellement plus émouvant. Quand on peint, on essaye de capturer un sentiment, une émotion, et tu as parfaitement réussi ça.

Ce compliment venu du cœur comptait beaucoup pour moi. Quand Bones disait qu’il aimait mon travail, cela me touchait. Cela me faisait tomber un peu plus amoureuse de lui, parce qu’il ne connaissait rien à l’art, mais qu’il avait ressenti quelque chose. Maintenant, je recevais des compliments sur mon travail de la part d’un professionnel, et il ne disait pas cela pour être gentil puisqu’il avait acheté mon tableau avant de me connaître. Il était donc sincère.

— Merci... Ça compte beaucoup pour moi.

— Pourquoi ? demanda-t-il en penchant la tête sur le côté.

— Parce que tu es un artiste extraordinaire.

Il gloussa.

— Je suis flatté, mais je pense que tu te trompes. Je crois que tu as bien plus de talent que moi. La différence, c'est que j'ai plus d'expérience. Quand j'achète des tableaux, je suis très difficile. Il n'y a pas beaucoup de place sur les murs, et il faut choisir intelligemment ce qu'on y accroche. Je n'aime pas me séparer d'un tableau. J'ai Monet et Picasso dans ma collection. Mais quand j'ai vu le tien, je n'ai pas hésité. J'ai compris que je devais l'avoir. Alors avant de dire que je suis meilleur que toi, tu devrais y penser.

IL ÉTAIT BEAUCOUP PLUS agréable que prévu de boire ce café avec Antonio. La conversation coulait naturellement, et c'était comme si je passais un bon moment avec un vieil ami. Antonio était intéressant, poli et plutôt beau à regarder. Il ne me donnait pas l'impression d'être à un rendez-vous galant. Quand nous étions arrivés, il n'avait même pas essayé de m'inviter.

C'était sympa.

J'appréciais sa compagnie, parce que nous avons beaucoup de choses en commun, et il était agréable de discuter avec quelqu'un qui ne connaissait pas mon passé. Antonio n'éprouvait pas de pitié à mon égard, contrairement au reste de ma famille. C'était comme si je repartais à zéro, que je tournais la page. Il était le premier ami que je me faisais à Florence, et j'espérais que nous garderions contact.

Nous quittâmes le café et marchâmes vers mon appartement, son bras touchant presque le mien. Les lampadaires étaient allumés, et il y avait quelques personnes dans les rues. Je n'étais qu'à quelques rues de chez moi, mais il avait insisté pour me raccompagner.

— Merci d'avoir bu un café avec moi, dit-il. J'ai aimé apprendre à te

connaître, Vanessa.

J'adorais sa manière de prononcer mon nom. Il avait une voix si sexy que cela donnait un tout autre sens à ce mot.

— Ouais... Ça m'a plu, à moi aussi.

Il s'arrêta devant ma galerie, à côté des escaliers qui montaient à l'étage, vers mon appartement. Il n'essaya pas de me raccompagner jusqu'à la porte, ce qui était un soulagement. Nous restâmes debout dans la lumière du lampadaire. Il n'y avait personne autour de nous, et nous avions l'impression d'être seuls au monde.

Je me tournai vers lui, en restant à quelques pas.

— Bon... Bonne nuit.

Il garda les mains dans les poches.

— Bonne nuit.

Il resta planté sur place, à me regarder avec ses yeux chocolat.

Je lui avais déjà dit bonne nuit, mais je n'avais toujours pas bougé.

Il sourit.

— Quoi ?

— Rien, répondit-il sans se départir de son sourire charmant. Je savais qu'on passerait un bon moment, si tu me donnais une chance.

— Eh bien, c'est sympa de se faire un nouvel ami.

J'avais fait exprès de choisir ce mot pour le repousser avec tact. Je ne voulais pas le blesser, mais je voulais éviter qu'il pense que cela changeait quoi que ce soit. J'appréciais sa compagnie, et il appréciait la mienne. Si cela avait été un rendez-vous galant, je l'aurais invité à monter. Mais mon cœur n'avait pas quitté sa place... Il était toujours dans la main d'un autre homme.

Comme chaque fois, Antonio ne parut pas offensé.

— Tu as raison.

Il fit un pas vers moi, jusqu'à ce que nous soyons dangereusement proches l'un de l'autre.

Je cessai de parler pendant une seconde, mon cœur battant la chamade.

Il baissa les yeux vers moi, car il était beaucoup plus grand. Il avait l'air doux, mais aussi irrésistiblement sexy sans faire d'effort. Il se tenait droit avec assurance, parfaitement conscient de l'effet qu'il me faisait.

Il m'avait dit qu'il ne m'embrasserait pas tant que je ne le lui en ferais pas la demande, donc je n'avais rien à craindre. Je voyais bien qu'il était un homme de parole et je ne pensais pas qu'il tenterait quoi que ce soit.

— Ce serait bizarre de se serrer la main. Et si on se prenait dans les bras ? demanda-t-il en gardant les mains dans les poches, sans me toucher mais en m'enveloppant de sa présence.

Son regard doux fouilla le mien, demandant mon affection. Il me transperça du regard, me donna l'impression d'être vivante.

Je le fixai.

Il attendait que je dise oui, sinon il ne ferait rien.

Je ne voyais pas le mal. Les amis pouvaient se montrer de l'affection.

— D'accord.

Il esquaissa un sourire du coin de la bouche avant de s'approcher. Ses bras m'entourèrent, et ses paumes se posèrent sur mon dos. Il m'attira contre lui, mes seins sur son torse. Au lieu d'enfouir son visage au creux de mon épaule, il posa son front contre le mien.

Je passai les bras autour de son cou, soudain figée, le souffle court. Je ne m'étais pas attendue à tant d'intimité, à sentir son haleine sur mon visage... J'avais imaginé une étreinte rapide de cinq secondes.

Mais elle sembla durer des heures.

Il me serra dans ses bras sur le trottoir, devant mon appartement, ses grandes mains dans mon dos. Il sentait le parfum, et un peu la peinture. Quand ses doigts effleurèrent la peau nue entre mes omoplates, je ne pus contenir l'air dans mes poumons. Je poussai un profond soupir, émue.

Il garda son front contre le mien, les yeux mi-clos. Il ne fit jamais mine de m'embrasser, maintenant la distance entre nous, comme promis.

Il me suffisait de me dégager, et il me laisserait faire. Mais je ne bougeai

pas. Je restai parfaitement immobile, comme si le moindre geste menaçait de nous rapprocher ou de nous éloigner. Mes mains descendirent le long de ses bras, palpant les muscles que j'avais déjà admirés. Je les posai au creux de ses coudes, touchant les veines sous mes doigts.

Un gémissement lui échappa, et sa poitrine se souleva brusquement pour soupirer.

— Putain...

Je l'imaginai prononcer ce mot au lit, brûlant et transpirant au-dessus de moi. J'adorai être touchée par cet homme, ressentir cette affection dont j'étais privée depuis si longtemps. J'avais vécu mes derniers jours avec Bones dans le chagrin et les larmes, mais dans la tendresse. Obsédés par l'idée que nous allions devoir nous séparer, nous n'avions pas profité de notre relation et du sexe. Je n'avais pas réalisé à quel point ça m'avait manqué jusqu'à cet instant, et l'affection venait d'un homme qui n'était pas Bones.

— Je pourrais rester comme ça pour l'éternité, murmura-t-il.

Moi aussi, et c'était ce qui me faisait peur. J'aimais tout chez Antonio, de sa personnalité à son assurance. J'aimais sa démarche, sa manière de peindre... J'aimais le lien que nous partagions, comme si nous nous étions toujours connus. Mais ces sentiments m'effrayaient. En fait, je me sentais si coupable que je me méprisais. Cela faisait des mois que Bones était parti, et il avait sûrement couché avec d'autres femmes, mais cela ne changeait rien à ce que je ressentais. Je reculai, mettant fin à ce geste tendre avant de pouvoir en profiter une seconde de trop.

— Je devrais y aller...

Je lui tournai le dos avant de lui laisser l'occasion de dire quoi que ce soit.

Ses pas résonnèrent derrière moi.

— Vanessa.

Je m'arrêtai sur la première marche de l'escalier.

— Vanessa, dit-il à nouveau d'un ton plus autoritaire.

Il ne fit pas mine de me prendre par le bras, mais sa voix suffit.

Je me retournai et me retrouvai face à lui.

— Ça fait combien de temps ? demanda-t-il en glissant les mains dans ses poches pour me montrer qu'il ne me toucherait pas.

Je compris qu'il parlait de l'homme que j'aimais.

— Deux mois.

— C'est long.

— Pas assez long, murmurai-je. Je suis désolée. Je t'ai dit que je n'étais pas prête...

Il leva la main pour me faire taire.

— Tu ne me dois pas d'excuse ou d'explication. Je pose seulement la question.

Je serrai la rampe de l'escalier entre mes mains. Il glissa à nouveau la main dans sa poche.

— Puis-je te demander ce qui s'est passé ?

— Je... Je ne sais pas.

— Assieds-toi à côté de moi, me pria-t-il en montrant les marches du menton.

Après un moment d'hésitation, je m'assis à côté de lui sur la marche. Il y avait quelques centimètres entre nous, donc nous ne nous touchions pas.

Il posa les avant-bras sur ses genoux et joignit les mains.

— Il est mort ?

— Non. Je vais te donner la version courte...

— La version longue me convient.

Il regarda droit devant lui, vers la rue.

— Sa famille et la mienne ont une histoire en commun. Son père a fait subir des choses terribles à ma mère et à ma tante. C'était avant ma naissance. Puis j'ai rencontré Griffin... le fils de l'homme qui a fait ces choses terribles. Je ne voulais pas tomber amoureuse de lui. J'ai fait tout mon possible pour que ça n'arrive pas. Je l'ai même haï, à un moment, comme toute ma

famille... Mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Je suis tombée amoureuse de lui. On était très heureux ensemble. Je ne voulais pas que notre relation reste secrète, donc on a essayé d'en parler à ma famille, de le faire accepter. Mais ça n'a pas marché. Mon père a essayé d'apprendre à le connaître, de tourner la page. Il n'a pas pu. Il m'a dit qu'il ne voulait plus que je le fréquente. Je sais que je suis une adulte et que je ne suis pas obligée d'écouter mes parents, mais nous sommes très proches dans ma famille, et je veux un partenaire qui soit l'un d'entre nous. Un mari que mon père aimera comme un fils. Ça ne pouvait pas être Griffin... Donc nous nous sommes séparés. C'était il y a presque deux mois...

Il se massa les phalanges, suspendu à mes lèvres.

— Je suis désolé de l'entendre.

— Vraiment ? murmurai-je.

Il hocha la tête.

— Il était ton premier amour ?

— Et mon seul amour.

— Dans ce cas, je suis d'autant plus désolé. C'est dur de perdre quelqu'un qu'on aime.

— Oui, en effet.

— Alors, tu te sens coupable d'avoir des sentiments pour moi... Parce que tu as l'impression de le trahir.

— Je n'ai jamais dit que j'avais des sentiments pour toi.

Un long silence passa.

— Tu n'en as pas eu besoin. Je l'ai senti, Vanessa. Je sens le lien entre nous. Quand j'ai compris qu'on était chacun tombé amoureux du tableau de l'autre, j'ai su qu'il y avait quelque chose de très spécial. Ce n'est pas juste physique ou romantique... C'est différent. Je ne suis pas du genre à m'enticher de femmes qui ont le cœur brisé. Je ne suis pas très patient. Mais avec toi... je me suis rendu compte que je serais aussi patient que nécessaire.

— Tu me connais à peine.

— Je sais. Et j'ai le temps d'apprendre à te connaître... et je m'en réjouis.

— C'est dur pour moi de m'imaginer avec quelqu'un d'autre. Je pensais que je l'allais épouser Griffin. Il me manque toujours.

— Ces choses prennent du temps. Et ça ne me dérange pas d'attendre le temps qu'il faudra... en tant qu'ami. Quand je t'ai serrée dans mes bras, j'ai senti une explosion dans ma poitrine. Le sexe ne m'a jamais donné autant de plaisir, et l'amour non plus. Je ne sais pas ce que c'est... Mais c'est naturel.

Je le sentais aussi, mais je refusais de le dire à voix haute.

— Je veux bien être ton ami en attendant que tu sois prête à vivre autre chose.

— Je ne sais pas combien de temps ça prendra, Antonio. Tu ne devrais pas perdre ton temps avec moi. Tu pourrais trouver une fille tellement mieux.

— J'en doute, murmura-t-il. Il y a beaucoup de belles femmes dans le monde, toutes spéciales à leur façon : beauté, intelligence, sens de l'humour... Elles ont tout. Mais je n'ai jamais ressenti une chose pareille pour une autre femme. Je n'ai jamais recherché une relation sérieuse. Je n'ai jamais cherché à me caser. Et tout a changé quand je t'ai parlé. Tu vois exactement de quoi je parle... Je le sens. Mais tu n'es pas prête à l'accepter. C'est bon. Je préfère attendre que tu sois prête... Parce que je veux tout de toi, pas seulement un morceau.

Je regardai droit devant moi, ne sachant que faire de cet aveu. Antonio était un homme mûr, poétique et incroyablement romantique. Si seulement nous nous étions rencontrés à un autre moment, j'aurais pu me dire que j'avais trouvé l'homme de ma vie. Je serais tombée désespérément amoureuse, et nous serions déjà en train de faire l'amour à l'étage. Si j'avais connu Antonio en premier, Bones n'aurait jamais eu la moindre chance.

Mais j'avais rencontré Bones en premier, et il était l'homme que j'aimais.

— On verra ce qui se passera mais, pour le moment, on est amis. Juste amis.

UNE SEMAINE PASSA sans que je revoie Antonio. Il me donnait l'espace dont j'avais besoin alors que je ne lui avais rien demandé. Nous vivions et travaillions tout près l'un de l'autre, mais nous ne nous croisâmes pas. J'étais certaine que c'était intentionnel, parce qu'il savait que nous ne pouvions pas passer tout notre temps ensemble. Si nous étions seulement amis, il n'y avait aucune raison que nous nous voyions tous les jours.

L'étreinte que nous avons partagée devant mon appartement avait déclenché un bouleversement d'émotions. Ça avait été agréable. Cela avait même semblé naturel. Mais, en même temps, mon cœur rejetait son affection, parce que c'était trop tôt. Je n'avais pas encore guéri. J'avais besoin de plus de temps.

J'étais dans la galerie quand ma famille me fit la surprise de me rendre visite. Conway et Sapphire passèrent me voir, ainsi que Carmen.

— Ouah, c'est joli, ici, dit Sapphire. Tu as des tableaux sur tous les murs, et ils sont tous nouveaux.

— Je n'ai pas arrêté de peindre pour entretenir mon stock, dis-je. Je vends des toiles assez régulièrement. J'ai commencé une liste de diffusion, donc mes clients peuvent voir et acheter mes nouveaux tableaux. Je les leur envoie.

— C'est génial, dit Conway. On dirait que ta galerie est un succès.

— Ouais, c'est vrai.

Grâce à la personne très spéciale qui avait rendu tout cela possible. Mon père aurait pu faire la même chose pour moi, mais je ne l'aurais jamais accepté. Il avait déjà fait beaucoup.

— Comment s'est passé la lune de miel ?

— C'était beau, répondit Sapphire avec excitation. J'ai adoré. Nous étions juste à côté du port avec les bateaux... Et la nourriture... Je pourrais parler pendant des heures de la nourriture.

— C'est la grossesse, dit Carmen. J'ai hâte d'être enceinte !

— Tu manges comme un moineau, répliquai-je.

— Mais quand tu es enceinte, personne ne te juge si tu manges avec appétit, dit Carmen. Et les gens trouvent que c'est mignon.

— Je trouve ma femme mignonne quoi qu'elle fasse, dit Conway en se tournant vers Sapphire.

Carmen et moi fîmes la grimace.

Sapphire eut l'air encore plus épanoui.

— Enfin bref, dis-je. Vous êtes juste passés me voir ? Ou vous vouliez aller déjeuner ?

— Déjeuner, répondit Carmen avec enthousiasme. Tu as une heure à nous consacrer ?

— Bien sûr. La boutique peut fermer pendant une heure.

Nous quittâmes la galerie et commençâmes à marcher sur le trottoir.

— Tu devrais peut-être embaucher quelqu'un, suggéra Conway. Quelqu'un qui pourrait gérer la boutique quand tu n'es pas là. Tu passerais plus de temps à peindre.

— Peut-être, musai-je. Je n'ai ouvert que récemment, donc j'aimerais rester seule encore un petit moment. Mais je vais bientôt avoir besoin d'aide. Alors, vous voulez aller où ?

— Et si on allait à la boulangerie, là-bas ? suggéra Carmen. Ils font de très bons sandwiches.

Je sentis une pointe d'anxiété dans ma poitrine, car c'était la boulangerie préférée d'Antonio. Je ne voulais pas le croiser, surtout avec ma famille.

— Allons-y, dit Sapphire. J'ai envie d'un sandwich à la dinde et d'un déca.

— Tout ce que veut ma Muse, dit Conway, que cela ne dérangeait pas.

J'étais en sous-nombre, même si j'avais voulu protester.

— Bon, d'accord.

Nous entrâmes et commandâmes et, bien sûr, mon frère friqué se sentit obligé de flamber et de payer la note.

Nous nous assîmes près de la fenêtre avec nos cafés et nos sandwichs et parlâmes du mariage et de la lune de miel. Mon frère semblait heureux avec Sapphire, encore plus qu'avant. Il était différent avant de la connaître – plus réservé et maussade. Il ne pensait qu'à l'argent, à son succès et à la gnôle. Mais, depuis qu'il avait rencontré l'amour de sa vie, ses priorités avaient changé. Il montrait une facette plus vulnérable de sa personne qui me plaisait. Même si je n'avais pas apprécié Sapphire, je l'aurais aimée parce qu'elle faisait de mon frère un homme meilleur. Mais, heureusement, elle était géniale.

— Alors, quoi de neuf ? me demanda Sapphire. À part la galerie.

Tous trois se tournèrent vers moi, impatients de m'entendre parler d'Antonio. Ils étaient tous au courant, parce que mon père n'avait pas pu la boucler.

— Pas grand-chose, en fait. J'ai vendu quelques tableaux cette semaine. Il fait chaud, cet été, et je mange beaucoup de glaces.

Ils eurent tous l'air agacé : ce n'était pas de ça qu'ils voulaient parler !

Mais je refusais d'aborder le sujet, puisque Antonio n'était qu'un ami et rien de plus. Je bus mon café et gardai les yeux baissés vers ma nourriture.

Conway me fixa du regard, mais n'insista pas.

Après avoir retenu sa respiration si longtemps, Carmen faillit exploser.

Je levai les yeux au ciel.

— Ferme-la, Carmen.

— Oh, allez, fit-elle. On pense tous à lui, alors crache le morceau.

— Il n'y a rien à dire, répondis-je. C'est juste un ami.

— Un ami chaud bouillant, dit Carmen à Sapphire. S'il n'était pas déjà intéressé par Vanessa, je tenterais ma chance...

— Alors tente ta chance, lançai-je. Tu peux l'avoir.

Carmen éclata d'un rire sarcastique.

— Ça te rendrait folle, et tu le sais. Il te plaît, ce type.

— Je n'ai pas envie d'en parler, d'accord ? dis-je. C'est juste un...

Je faillis lâcher mon café en voyant Antonio entrer, vêtu d'un jean qui lui tombait sur les hanches et d'un tee-shirt qui lui moulait les bras. Son menton ciselé était plus sexy que jamais, et je me souvins de ses bras autour de moi. Je me souvins de la chaleur entre nous quand il m'avait serrée contre lui. Je me souvins d'avoir eu le souffle coupé par notre alchimie. Mon corps se réveilla immédiatement quand je le vis, si attirant.

Quand je cessai de parler, Carmen se tourna vers la porte.

— Eh bien, regardez qui voilà...

Merde. J'espérais qu'il ne me verrait pas, mais c'était une petite boulangerie, et il finirait par me repérer.

— Antonio ! s'écria Carmen en levant la main.

Putain, quelle blague !

— Carmen !

— Quoi ? demanda-t-elle innocemment. Je ne peux pas saluer ton ami ?

Pourquoi fallait-il que cela m'arrive ?

Antonio s'arrêta en entendant son nom et, quand son regard se posa sur moi, il changea de direction et se dirigea vers nous, avec son habituel sourire charmeur.

Conway l'observa attentivement, tel un grand frère protecteur. Lui qui n'avait jamais aimé Bones, qui avait à peine supporté d'échanger un mot avec lui... À ses yeux, personne ne serait jamais assez bien pour moi.

Antonio était sur le point d'entrer dans un piège.

Toujours plein d'assurance, il s'approcha de moi et des trois étrangers qui m'accompagnaient. Il me salua avant de s'adresser aux autres.

— Vanessa, comment vas-tu ?

— Ça va...

J'aurais pu trouver mieux que ça, mais les mots me manquaient quand j'en avais le plus besoin.

Il attendit patiemment que je le présente aux autres mais, voyant que je ne le faisais pas, il s'en chargea.

— Je me présente : Antonio, dit-il en tendant la main à Carmen. Vous êtes de la même famille ? Vous vous ressemblez.

— Carmen, répondit celle-ci. Oui, on est cousines.

Il se tourna ensuite vers Sapphire.

— Ravi de vous rencontrer.

— Sapphire, dit-elle. Et voici mon mari, Conway.

Elle sourit jusqu'aux oreilles en prononçant ce mot.

Antonio tendit la main à mon frère.

Je m'attendais à ce que Conway ne l'accepte pas et lui pose un million de questions, mais mon frère se leva et lui serra la main.

Je n'arrivais pas à y croire.

— Ravi de te rencontrer, dit Conway en lui serrant fermement la main et en le regardant dans les yeux. Tu veux te joindre à nous pour déjeuner ?

Je restai bouche bée.

— Sérieusement ? lâchai-je.

Antonio et Conway se tournèrent vers moi en même temps. Conway me fusilla du regard, et Antonio eut l'air sincèrement étonné.

— Tu vas l'inviter à manger avec nous alors que tu ne sais rien de lui ? demandai-je, sous le choc. Tu ne le connais même pas. Il pourrait être un violeur.

Antonio baissa la main. Au lieu d'être offensé, il sourit.

— Heu... Je ne suis pas un violeur. Tout le monde le sait...

Conway continua de me fusiller du regard.

— Arrête ton char, Vanessa. J'ai envie de connaître ton ami.

— Tu ne t'étais jamais intéressé à mes amis avant, sifflai-je. Tu n'as jamais fait le moindre effort...

— Vanessa, ferme-la, me menaça Conway avec un regard hostile. Tu exagères.

La seule raison pour laquelle mon frère était si poli avec Antonio, c'était parce qu'il voulait me faire oublier Bones. Si Antonio avait été n'importe

quel type venu me parler, Conway aurait grogné pour le faire fuir tel un chien de garde. Il voulait chasser Bones de ma mémoire, à tel point qu'il voulait apprendre à connaître l'homme qui me montrait de l'intérêt.

Antonio détecta la tension.

— Je vais me chercher un café. Je reviens de suite.

Il se dirigea vers le comptoir pour que nous puissions parler en privé.

Conway se rassit. Son alliance était particulièrement voyante à son doigt parce qu'il n'avait jamais porté de bijou avant de se marier. Il parla à voix basse pour qu'on ne puisse pas nous entendre :

— Si tu ne veux pas mourir seule, je te suggère d'arrêter ces conneries. Antonio m'a l'air d'un très gentil garçon, et j'aimerais apprendre à le connaître.

— Parce que papa l'aime bien alors qu'il n'a passé que dix secondes avec lui ? demandai-je d'un ton incrédule.

— Non, répondit Conway avec sérieux. Parce que ce type n'a jamais tué personne. C'est pour ça que je l'aime bien. Griffin a mis la barre très bas.

Insultée par sa remarque, je pris une grande inspiration.

— Et tu es tellement mieux que lui ? Je suis sûre que Sapphire a adoré être ta prisonnière pendant...

— Ferme-la, grogna-t-il comme s'il avait envie de renverser la table. J'ai été patient avec toi parce que tu as traversé un moment difficile. Je t'aime, donc j'ai été compréhensif. Je déteste te voir souffrir. J'en ai marre que tu en fasses tout un drame et je ne l'accepte plus. Si on est là, c'est pour voir comment tu vas. N'oublie pas que c'est papa qui a pris la décision, pas moi. Je pourrais être en train de faire autre chose en ce moment, mais je suis là avec toi. Nous le sommes tous. Au lieu de nous repousser et de te ridiculiser devant ce type, calme-toi.

Juste au moment où il terminait sa phrase, Antonio s'approcha de notre table avec un mug à la main.

— Alors, l'invitation tient toujours ? demanda-t-il en restant à côté de la

chaise, refusant de franchir la barrière que j'avais implicitement tracée au sol.

Conway me fixa du regard, agacé.

Antonio se tourna vers moi, le regard plein de patience.

Je ne voulais pas me disputer avec mon frère, pas quand il était là pour moi. Et je ne voulais pas qu'Antonio se sente mal accueilli alors qu'il avait toujours été très gentil avec moi. Ce n'était pas sa faute s'il me plaisait vraiment.

— Oui, répondis-je enfin en le regardant dans les yeux. S'il te plaît, joins-toi à nous.

Il me sourit légèrement, le regard brillant d'approbation.

— Avec grand plaisir.

Il s'assit et posa sa tasse sur la table, gardant le dos parfaitement droit et les épaules carrées. De la vapeur s'élevait de son café vers le plafond. Il me dévisagea un long moment, lisant mon expression, avant de s'adresser à ma famille :

— J'ai acheté un des tableaux de Vanessa. Il est accroché dans mon salon. Elle est bourrée de talent. Je sais que vous le savez déjà, mais c'est la vérité...

Carmen sourit jusqu'aux oreilles en l'écoutant parler, visiblement aussi séduite que moi par sa voix grave.

— C'est vrai, acquiesça Carmen. Nous sommes tous très impressionnés. Personne d'autre n'a hérité d'un talent pareil, dans la famille.

Conway se racla la gorge.

— Tu n'es pas peintre, répliqua Carmen.

— Tu es créateur de lingerie, c'est ça ? demanda Antonio. J'adore peindre, mais je pense que tu as le plus beau métier du monde.

Il avait un sourire joueur aux lèvres pour montrer qu'il plaisantait.

Le compliment plut visiblement à Conway.

— Il y a de pires façons de gagner sa vie. Et c'est comme ça que j'ai rencontré ma femme, dit-il en passant son bras autour des épaules de

Sapphire.

— C'est génial, dit Antonio. Et vous avez un bébé en route ?

— Oui, répondit Sapphire en posant la main sur son ventre. Il sera là dans quelques mois.

— Félicitations, dit Antonio en se tournant vers moi. Tu vas devenir tante. C'est très excitant.

— Tu as un neveu ou une nièce ? demanda Conway.

J'étais choquée que mon frère s'intéresse à lui – lui qui détestait me voir avec un homme. Il me dérangeait souvent pendant mes rendez-vous, ce qui n'aidait pas. Pourtant, il discutait amicalement avec Antonio, lui donnant l'impression d'être le bienvenu dans le groupe, au lieu d'aboyer comme un chien de garde.

— Oui, répondit Antonio en buvant son café. J'ai deux nièces.

— Oh, c'est sympa...

J'apprenais cette information. Il était étrange que je connaisse si peu Antonio, mais que j'apprécie tant sa compagnie. J'étais très à l'aise avec lui, même si notre amitié n'avait encore aucune fondation. Il y avait simplement eu un déclic.

— Elles ont quel âge ?

Il se tourna vers moi, visiblement ravi que je sois si enthousiaste.

— Sept et quatre ans. Ce sont de belles petites filles – comme ma sœur. Mais ne lui dis pas que j'ai dit ça. Elle a un ego démesuré.

Je gloussai.

— Je garderai tes secrets.

Conway aurait pu demander la même chose à mes parents, avant que ceux-ci ne le poignardent dans le dos en me répétant ce qu'il avait dit.

— Vous vivez tous à Florence ? demanda Antonio.

— Non, répondit Conway en massant la nuque de Sapphire. Ma femme et moi vivons à Vérone, mais on a une bonne nouvelle...

Il se tourna vers moi. Je compris immédiatement ce qu'il allait me dire.

— Vous êtes sérieux ? Vous revenez vivre en Toscane ?

Sapphire contenait à peine sa joie.

— Oui ! On est à la recherche d'une maison.

— Quoi ? s'exclama Carmen en renversant son café. C'est génial ! Tes parents sont au courant ?

— Oui, répondit Conway. On leur a annoncé la semaine dernière.

— Tu n'imagines pas à quel point tu les rends heureux.

Mes parents souffraient de me voir si mal, mais ils étaient heureux que je sois revenue auprès d'eux. Ils passaient me voir à Florence quand ils en avaient envie, et ils étaient ravis. Maintenant, leur fils serait là aussi, avec sa nouvelle famille.

— Oh si, j'imagine, dit Conway avec assurance. On va se voir plus souvent, tous les deux...

— Tant mieux.

Mon frère pouvait être un gros con, mais cela ne changeait rien au fait que je l'aimais.

— Ça me manque de ne plus vous voir. Maintenant, je pourrai traîner avec Sapphire tout le temps, et avec le bébé.

— On pourra dîner en famille toutes les semaines, dit Carmen. J'ai l'impression qu'on sera plus nombreux, maintenant.

Je sentis le regard d'Antonio sur moi et me tournai vers lui. Il avait un doux sourire aux lèvres et le regard plein d'affection. Ses pensées étaient évidentes, tout comme son adoration pour moi dans la lueur de ses yeux couleur café.

— Quoi ? demandai-je.

Il sourit et baissa les yeux vers sa tasse.

— Tu es mignonne, c'est tout, dit-il à voix haute, sans faire cas de la présence de mon frère ou de ma cousine.

Il était toujours plein d'assurance, indifférent à l'opinion des autres. Il se moquait de ce qu'on pensait de lui, et cela le rendait encore plus sexy.

— J’aime qu’une femme soit proche de sa famille. Je suis comme toi.

ANTONIO SE REMIT AU TRAVAIL, et nous retournâmes tous les quatre à ma galerie pour nous dire au revoir. Carmen devait retourner dans sa boutique, et Conway et Sapphire dînaient avec mes parents.

— Merci d’être venus me voir, dis-je.

J’appréciais de ne pas être seule, même dans mes pires moments. Mon frère avait toujours été là pour moi, même quand je ne le méritais pas. Il ne saurait jamais à quel point je l’admirais.

— C’est normal, dit Conway en me serrant contre lui avec un seul bras. Ça me fait plaisir de voir que tu vas mieux.

— Je vais mieux ? répétai-je avec surprise.

— C’est certain, dit Sapphire en me prenant à son tour dans ses bras. C’est la première fois que je te vois sourire en deux mois.

Je souriais ?

— Ouais... Peut-être...

Conway passa le bras autour de la taille de Sapphire sans cesser de me regarder.

— J’aime bien Antonio.

Je ne plissai pas les yeux, même si j’en avais envie.

— Con, tu le connais à peine.

— Mais le peu que je connais me plaît. Il a discuté avec nous sans se laisser intimider. Il a fait des blagues, il ne s’est pas pris au sérieux et il a été lui-même. En plus, ça se voit qu’il est dingue de toi.

J’essayai de ne pas rougir, mais je ne pus m’en empêcher.

— Il s’est entiché de toi, renchérit Sapphire. C’est évident.

Ils n’imaginaient pas à quel point nous étions déjà intimes, Antonio et moi. Ils ne savaient pas qu’il m’avait dit qu’il était prêt à attendre que je sois

prête. Dès qu'il avait posé les yeux sur moi, il avait fait son choix.

— Je serais heureux que tu sortes avec un homme qui s'entend si bien avec ta famille. C'est tout ce que je demande, dit Conway. Papa l'admire parce qu'il a du succès. Maintenant, j'ai vu qu'il avait aussi les pieds sur terre. Ce type n'a rien à cacher. Il est propre sur lui, gentil... C'est tout ce que je veux : quelqu'un qui te comprend et qui te rend heureuse.

— J'apprécie, mais je pense que tu mets la charrue avant les bœufs, dis-je. Je ne sors pas avec Antonio. On est seulement amis. Je ne suis pas prête à sortir avec un homme, encore moins à avoir une relation sérieuse.

— C'est bon, dit Conway. C'est évident que ce type t'aime assez pour être patient avec toi. Mais quand tu seras prête, il a l'approbation de toute ta famille, ce qui a toujours été important pour toi. Donc garde ça à l'esprit.

VANESSA

LES SEMAINES PASSÈRENT. JE ME FOCALISAI SUR LA PEINTURE ET SUR MA galerie. Les affaires marchaient si bien que j'envisageais d'embaucher quelqu'un pour m'aider. J'aurais bientôt besoin d'un employé pour gérer les ventes pendant que je peignais où que je m'occupais d'autres choses.

Antonio passait me voir de temps en temps, pour m'apporter un café ou m'emmener déjeuner. Il ne m'avait jamais invitée à dîner ou chez lui, pas plus qu'il n'avait essayé de monter chez moi. Il y allait lentement, comme je le lui avais demandé, et ne me touchait pas.

Comme il ne me mettait pas la pression, il était plus facile d'apprendre à le connaître, d'être à l'aise avec lui quand nous nous retrouvions pour boire un café ou pour déjeuner. Il me regardait toujours d'un air possessif, comme s'il avait hâte que je sois enfin prête pour autre chose.

Il n'avait pas réessayé de me prendre dans ses bras. La dernière fois, cela avait été si intime que nous en avions été bouleversés. Moi, je n'étais pas prête à sortir avec un autre homme, et lui avait à peine réussi à se contenir et à tenir sa promesse.

Maintenant que trois mois étaient passés, je me sentais mieux à propos de ma rupture avec Bones. Je l'aimais toujours et ne l'oublierais jamais, mais j'avais moins mal au cœur quand je pensais à lui. Je ne rêvais plus de lui sans cesse. Il n'était plus ma seule pensée tout au long de la journée.

Les trois derniers mois avaient été cruels, une des périodes les plus difficiles de ma vie. Je ne considérais pas que j'avais tourné la page – pas encore. Mais j'allais mieux, c'était évident. Je n'étais pas prête à sortir avec Antonio, mais je l'avais laissé entrer dans mon cœur.

J'étais sur le point de fermer la galerie, ce jour-là, quand Antonio entra, un gros sac à la main.

— J'espère que tu as faim. J'ai apporté le dîner.

— Oh... J'ai toujours faim.

Je terminai d'accrocher un nouveau tableau, puis je m'essuyai les mains sur mon jean et me tournai vers lui.

— Qu'est-ce que tu as apporté ?

— J'ai fait du saumon, du riz et du brocoli.

— Tu l'as préparé toi-même ? demandai-je avec surprise. Tu cuisines ?

Il sourit.

— Oui. Et je suis assez doué.

Il sortit les boîtes en plastique et les posa par terre. La seule table dans la pièce était mon bureau avec mon ordinateur, mais je n'avais qu'une chaise. Il ne nous restait plus qu'à manger par terre au milieu de la pièce.

— Ouah, je suis impressionnée.

— Je suis un homme bourré de talent, dit-il en sortant une bouteille de vin et en servant deux verres.

Il sortit ensuite deux fourchettes en plastique. Je m'assis en face de lui, sous la lumière des lampes design. La galerie était bien éclairée, comparée à l'obscurité qui régnait dehors. Le soleil était couché, et les bâtiments nous cachaient les derniers rayons.

Je m'emparai de ma fourchette et attaquai.

— Ouah... C'est bon.

— Je te l'avais dit.

Il enfourna une bouchée et mastiqua en faisant bouger son beau menton. Il avala sa nourriture avec une gorgée de vin blanc, puis releva les yeux vers

moi.

— Je suis content que ça te plaise.

— Que ça me plaise ? J'adore ! J'ai toujours été incapable de cuisiner quoi que ce soit. Je suis nulle.

— Je pourrais te donner des leçons.

— J'en doute, dis-je en gloussant. Griffin...

Je m'interrompis avant d'en dire trop, comprenant qu'il serait grossier de parler de mon ex alors qu'Antonio venait de me préparer le dîner. Je devais faire des efforts, au lieu de lui parler de l'amour de ma vie dès que je pensais à lui.

Antonio continua de manger comme si je n'avais rien dit.

— Tu connais ma vie amoureuse. Je peux te poser des questions sur la tienne ?

— Que veux-tu savoir ? demanda-t-il en terminant de manger et en posant sa boîte vide devant lui.

— Je ne sais pas. Tu as déjà aimé quelqu'un comme j'ai aimé Griffin ?

La question était-elle trop personnelle ? Il n'était pas obligé de répondre s'il était gêné.

— Non, répondit-il vivement, sans même prendre le temps de réfléchir. Pas avec l'intensité que tu m'as décrite. J'ai eu des relations un peu sérieuses quand j'avais vingt ans. Une fois, cela a duré un an. Mais c'est terminé, et nous avons tourné la page tous les deux.

Il ne parlait pas de sa vie amoureuse comme j'avais parlé de la mienne – pas du tout. C'était comme s'il n'avait jamais vraiment connu l'amour. Il avait simplement enchaîné les relations.

— Tu as aimé ces femmes ?

— Oui, c'est ce que j'ai dit. Mais je me rends compte maintenant qu'il y a différentes sortes d'amour, différents degrés. Je n'ai jamais ressenti la passion dévorante que tu as vécue avec Griffin. Je n'ai jamais eu les jambes flageolantes ou l'impression de ne pas pouvoir vivre sans l'autre. Je sortais

avec une femme quand on s'est connus. Ça faisait quelques mois, mais ce n'était pas sérieux. Quand je t'ai rencontrée, j'ai su qu'il allait se passer quelque chose, alors j'ai rompu avec elle.

Je me figeai, incapable d'y croire.

— Tu l'as quittée ?

— Je devais le faire, répondit-il en buvant son verre de vin. Je ne pouvais pas continuer à sortir avec elle alors que je pensais à une autre femme. Dès que j'ai senti notre lien, j'ai su que c'était fini, de toute manière. Je voulais essayer avec toi, et ça n'aurait pas été juste envers elle. Elle mérite d'être avec un homme qui l'adore. J'ai compris que ce n'était pas moi... Et j'ai pris la bonne décision.

Bouche bée, je posai ma boîte par terre, l'appétit coupé.

— Je ne sais pas quoi dire.

— Il n'y a rien à dire. J'ai adoré passer du temps avec toi, même si on ne sort pas ensemble. Je prends plus de plaisir en ta compagnie qu'avec elle... Et je ne dis pas ça pour l'insulter. On a quelque chose de spécial, toi et moi. Quelque chose de fort et de durable. Mon petit doigt me dit qu'on est faits pour être ensemble... quand tu seras prête.

Je baissai les yeux, incapable de le regarder en face. Personne ne m'avait jamais rien dit d'aussi romantique.

— Merci d'être si patient avec moi. Je sais que ce doit être frustrant...

— Non, pas du tout. Et c'est pour ça que je sais que ça vaut le coup d'attendre.

Il m'adressa un mince sourire avant de boire du vin.

— Ta famille est sympa. Ils reviennent bientôt ?

J'étais soulagée qu'il change de sujet, car c'était devenu tendu.

— Mon frère et ma belle-sœur sont toujours à la recherche d'une maison en Toscane. Sapphire veut se rapprocher de mes parents, mais Conway préfère son intimité.

Il étouffa un rire.

— Je comprends.

— Je vois Carmen souvent, puisque nos boutiques sont à quelques rues.

— Que fait-elle dans la vie ?

— Elle est fleuriste.

— C'est merveilleux. Tous les Barsetti sont abonnés au succès.

— Je ne sais pas... Mais nous sommes tous des travailleurs acharnés.

Il but une autre gorgée de vin.

— C'est la même chose. Comment sont tes parents ?

— Eh bien... Mon père est l'homme le plus intense et le plus maussade que tu rencontreras jamais dans ta vie. Ma mère est une bouffée d'air frais dans une tempête de sable.

Il gloussa.

— C'est une description colorée.

— En fait, mon père était là quand tu m'as invitée à sortir.

— Il était là ? répéta Antonio en s'immobilisant, le verre au bord des lèvres. Je ne l'ai pas remarqué.

— Il était de l'autre côté du mur, dis-je en pointant le doigt vers une cloison séparant deux sections de la galerie. Il était passé pour le déjeuner, et je terminais mon travail quand tu es entré. Il a tout entendu... Et puis, il s'est empressé de tout répéter à tout le monde.

— Ça a dû être gênant, dit-il en étouffant un rire. Si j'avais su, j'aurais mieux choisi mon moment. Désolé. Je ne regrette pas de l'avoir fait, mais tu as dû être mal à l'aise.

— Non, ne t'excuse pas. C'est même pour ça que mon père t'apprécie. Il dit qu'il aime ton assurance et ton respect pour moi. Quand j'ai refusé, tu n'as pas insisté. Mais tu as montré que tu savais prendre le contrôle de la situation. Mon père est très très difficile : il critique toujours les hommes qui s'intéressent à moi. Donc il a dû voir quelque chose en toi.

— C'est bon à savoir. Dans ce cas, je suis content d'être entré par surprise pour t'inviter.

Je souris.

— Moi aussi.

Son expression joueuse disparut quand il me vit sourire. Son regard plein d'affection s'attendrit. C'était la première fois que je reconnaissais qu'il y avait quelque chose de romantique entre nous, que je m'ouvrais à lui, et il l'avait remarqué.

— Puis-je t'inviter à dîner demain soir ? Notre premier rendez-vous ?

Cela faisait trois mois, et je ne reviendrais pas en arrière. Bones et moi, c'était fini, et je ne le reverrais probablement jamais. Le pincement dans mon cœur finirait par disparaître, et j'avais peut-être besoin de sortir avec un autre homme pour accélérer le processus. Antonio avait été patient avec moi, et toute ma famille l'appréciait. Mais le plus important, c'était que je l'appréciais aussi.

— Ouais... Avec plaisir.

ANTONIO ÉTAIT DEBOUT devant mon tableau, les mains dans les poches. Il s'était arrêté devant chaque toile, examinant les couleurs sous la lumière. Nous avions abandonné notre dîner au milieu de la pièce, la bouteille de vin presque vide, parce que nous étions tous les deux amateurs de vin.

— J'aime beaucoup celui-là.

J'étais debout à côté de lui, mon épaule touchant presque son bras.

— Tu as dit la même chose à propos de l'autre.

— Parce que je le pense.

Il fit un pas vers la gauche et examina le tableau suivant, qui représentait un vase rempli de fleurs jaunes. Il était posé dans la boutique de Carmen, devant une fenêtre, des outils et des bouquets prêts à être vendus. L'élément le plus important était le vase mais, le vrai sujet, c'était une fleuristerie de Florence.

— Bon... J'aime aussi beaucoup celui-là. Le vase apporte beaucoup de sérénité, mais tout le reste évoque le chaos que cela représente de tenir une boutique. Des outils posés n'importe comment aux pétales tombés sur l'établi, sans oublier Carmen qui travaille en arrière-plan. Tant de détails...

Il continua à fixer la toile du regard, les bras le long du corps. J'avais déjà reçu des compliments sur mes tableaux, mais Antonio les examinait avec un regard d'expert. Ses yeux aspiraient les lignes et les couleurs comme des éponges. Il se perdait dans mes tableaux comme moi quand je les créais. Personne d'autre au monde ne comprenait mon art aussi bien que lui.

Examiner nos tableaux respectifs était mon passe-temps préféré. J'adorais admirer ses créations et lui dire ce que je ressentais, et j'aimais aussi l'entendre parler de mon travail. Nous nous faisions des compliments et nous analysions en détail nos œuvres respectives. Je n'avais jamais eu autant conscience de mon talent qu'en l'écoutant parler de mes pièces. Cela me donnait de l'assurance.

Sans me regarder, il tendit la main vers la mienne. Ses doigts glissèrent entre les miens, et il me serra la main.

Je cessai de respirer à son contact. Même si c'était très innocent, j'avais l'impression d'être intimement liée à lui. Je sentais la chaleur entre nous, l'indéniable alchimie qui coulait dans nos veines. Il me faisait me sentir vivante, bannissait les ombres qui hantaient mon esprit. Avec lui, j'étais revigorée, pleine d'énergie. Notre lien était si fort et brûlant que je le sentis me roussir la peau, et mon souffle s'accéléra. Nous ne faisons que nous tenir la main, mais il semblait que c'était plus que ça.

Il tourna légèrement la tête pour pouvoir me regarder.

— Tu sens ça ?

Je hochai la tête.

— Quand je te touche, je sens la même chose qu'en regardant tes tableaux. Je ressens tant de choses... avec si peu. J'ai attendu un mois pour te tenir la main, mais j'attendrais toute ma vie pour une étreinte.

Il ne se pencha pas pour m'embrasser, ni ne me donna l'impression qu'il allait essayer, mais le contact de sa main dans la mienne était suffisamment intime. Il se retourna vers mon tableau, se perdant dans les couleurs.

Je regardai droit devant moi, puis posai la tête sur son épaule, sentant mon cœur battre plus vite quand nos peaux se touchèrent. C'était mal, mais ça semblait aussi naturel. Je ne ressentirais jamais la même chose qu'avec Bones, mais je ressentais au moins quelque chose.

Antonio tourna légèrement la tête et déposa un baiser sur mes cheveux, ses lèvres douces effleurant ma peau.

Je fermai les yeux, me rappelant la dernière fois que Bones avait fait la même chose. Ses baisers me manquaient, tout comme sa manière de me regarder, comme si j'étais tout ce qui comptait à ses yeux. Il me manquait. Je l'aimais toujours. Rien ne serait jamais plus difficile que de le quitter, mais je faisais enfin des progrès. Je ne pouvais pas me sentir coupable d'avoir trouvé quelqu'un d'autre, pas quand j'avais attendu trois mois et donné à mon cœur le temps de guérir. Mais même si je tombais amoureuse d'Antonio, je savais que je n'arrêterais jamais d'aimer Bones.

Jamais.

BONES

J'AVAIS ARRÊTÉ DE BOIRE SIX SEMAINES PLUS TÔT.

Je détestais ça.

Il était presque aussi difficile de renoncer à la gnôle que de renoncer à Vanessa.

Je me jetai tête la première dans le travail, parce que je n'avais rien de mieux à faire de mon temps. J'avais pris l'habitude de boire beaucoup, mais ce n'était plus possible maintenant, et je devais m'occuper. Si je m'étais sevré, c'était uniquement parce que je m'étais perdu dans les ténèbres. Ma sobriété m'en avait tiré et m'avait puni pour le crime stupide que j'avais commis.

J'avais repris le contrôle.

J'étais à Milan après être revenu d'une longue mission. J'étais parti en Irlande, et cela avait duré longtemps. Max m'avait donné beaucoup de boulot pour me distraire. Les gars prenaient des vacances, et je restais occupé. Cela fonctionnait.

Mais je ne pouvais pas travailler tout le temps.

C'était pire quand j'étais seul. Je n'avais jamais imaginé devenir une telle lavette, le genre d'homme à pleurnicher pour une femme. J'aurais dû oublier Vanessa au bout de six semaines.

Mais cela faisait trois mois – et je me sentais encore comme une merde.

Je n'avais pas baisé de chatte, parce que ça ne semblait pas juste. Quand une opportunité s'était présentée, j'avais changé d'avis et j'étais rentré chez moi. Je m'étais contenté de ma main.

J'étais devenu un mec pathétique qui se branlait tous les soirs.

Qu'est-ce qui m'était arrivé ?

J'avais voulu effacer toute trace de la famille Barsetti. Au lieu de ça, j'avais détruit ma vie – une deuxième fois.

Je n'arrivais pas à croire que j'avais laissé faire ça.

J'étais assis dans le salon quand l'ascenseur bipa, me signalant l'arrivée d'un visiteur. Ça devait être Max, parce qu'il était le seul à avoir le code. J'étais assis sur le canapé, torse nu, et je regardais la télévision, un verre d'eau posé à côté de moi.

Putain de merde.

Le liquide ambré de la gnôle me manquait. Cela me manquait de ne plus la sentir couler dans ma gorge, de sentir mon cerveau bourdonner doucement. Maintenant que j'étais toujours sobre, j'avais les idées claires, et je ne pouvais plus m'empêcher de penser à Vanessa.

Je détestais être sobre.

Ce n'était pas moi.

La seule raison pour laquelle j'avais tenu ma promesse, c'était parce que je devais beaucoup à mes potes. Ils s'inquiétaient pour moi après cet accident ridicule, et je devais leur prouver que le pire était passé. J'avais repris le contrôle de ma vie. Mais je n'avais pas encore le droit de recommencer à boire, parce que j'étais encore sous surveillance.

Les portes s'ouvrirent, et Max entra.

— Je viens de transférer le cash.

— J'ai vu.

— Tu as fait du bon boulot. Personne ne suspecte rien.

— Personne ne suspecte jamais rien.

Il baissa les yeux vers le verre, puis autour de lui.

— Tu vas vraiment vendre cet immeuble ?

Même si j'aimais cette piaule, je ne pouvais plus y vivre. Le fantôme de Vanessa errait encore dans les couloirs, la nuit. Je sentais sa présence entre les draps, sur le canapé. Parfois, je retrouvais des affaires qu'elle avait oubliées, comme un élastique pour les cheveux dans le placard de la salle de bain ou un string dans le sèche-linge. J'attendais que la situation s'améliore, mais cela semblait vain. Il fallait que je reparte de zéro.

Dans un coin de ma tête, j'attendais encore que Vanessa m'appelle et me dise que son père avait changé d'avis. J'espérais qu'elle réussirait à le convaincre, d'une manière ou d'une autre, qu'elle ferait quelque chose pour lui prouver que notre amour était bien réel.

Mais elle n'avait pas réussi, visiblement.

Trois mois étaient passés. Je compris que c'était vraiment fini.

Elle ne reviendrait pas.

Je devais avancer.

— Bones.

Je me tournai vers Max, les yeux plissés.

— Hmm ?

— Tu comptes toujours vendre cet endroit ?

— Ouais, répondis-je enfin. Je vais retourner au lac de Garde.

— Et tes meubles ?

— J'imagine que je vais tout déménager dans mon nouvel appartement, quand j'en aurai trouvé un.

Il s'assit à côté de moi, les bras sur les genoux. Il baissa à nouveau les yeux vers le verre d'eau.

— Je suis étonné que tu aies tenu si longtemps.

— Ça n'a pas été facile. Je pense que j'ai mérité le droit de reprendre.

— Je ne sais pas... Tu n'étais vraiment pas bien. Si tu buvais un verre, tu pourrais replonger.

— Non. Si je n'avais plus aucun contrôle, je n'aurais jamais pu rester

sobre si longtemps. J'ai commis une erreur, mais je suis prêt à tourner la page.

Max tourna la tête vers moi et me dévisagea d'un regard scrutateur.

— Si tu étais vraiment prêt à tourner la page, tu aurais ouvert la porte de l'atelier de Vanessa. Mais ça fait trois mois qu'elle est fermée.

Dès qu'elle était partie, j'avais fermé la porte et je ne l'avais pas ouverte depuis. Je faisais comme si cette pièce n'existait pas, passant devant tous les jours sans même y jeter un œil. Je voulais qu'elle disparaisse toute seule. J'aurais dû jeter ses affaires, mais cela semblait du gâchis. Cependant, je ne voulais pas non plus les garder, alors que je n'en avais pas l'utilité.

— Je ne sais pas quoi faire de ses affaires, d'accord ?

— Si, tu le sais. Tu n'as pas envie de le faire, c'est tout. Donc je pense que tu n'es pas prêt.

— Je ne serai jamais prêt, Max, dis-je en fixant mon verre d'eau du regard.

Je n'y avais pas encore touché. L'eau n'avait aucun goût. C'était comme boire de l'air. Elle ne brûlait pas la gorge, ne me rassénérât pas. C'était inutile.

— Eh bien, tu vas devoir t'y mettre. Tu as besoin de coucher avec d'autres femmes et de redevenir l'homme que tu étais.

— Baiser une autre femme ne va pas me guérir miraculeusement.

— Mais ça t'aidera. Tu veux vraiment être triste toute ta vie pour une femme ?

— Non...

Il regarda droit devant lui.

— On va jeter tout ce qu'il y a dans cet atelier, on va t'emmener baiser une fille et on va retrouver nos anciennes vies.

Le plan semblait facile à accomplir, mais je ne pouvais pas l'exécuter. Quelque chose me retenait – un espoir fou dans ma poitrine. Même si j'avais eu le temps et la capacité de m'en remettre, il me manquait quelque chose.

J'avais besoin de plus.

— J'imagine que j'attends que Vanessa persuade son père.

— Ce type ne changera jamais d'avis, mon pote. Il est têtue.

— Je crois que j'ai toujours gardé l'espoir que ça arrive...

— Mais ça n'arrivera pas, Bones. Tu dois tourner la page.

Trois mois, et je n'étais toujours pas prêt. Je n'étais pas prêt à faire le grand saut, à lui dire adieu pour toujours.

— J'ai besoin de plus...

— Plus de quoi ?

— D'une plus belle fin.

— Comment ? demanda-t-il. Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je veux la voir. Une dernière fois. Je veux savoir si elle est heureuse, comment est sa vie. Peut-être qu'elle a tourné la page, et que ça m'aidera de voir qu'elle continue à vivre.

— Ce sont des conneries, mon pote. Tu veux voir si elle a aussi mal que toi.

Qu'y avait-il de mal à ça ?

— Rien de bon n'en sortirait. Laisse tomber.

— Attends...

— Non. Tu as tenu si longtemps. Oublie-la et tourne la page. Ce serait mieux pour toi si tu draguais une femme dans un bar au lieu de poursuivre ton ex comme un pervers. Franchement, c'est pathétique.

Je penchai la tête, conscient qu'il avait raison.

— Je déteste être comme ça. Je ne regrette pas de l'aimer, mais je regrette de l'aimer autant. Je regrette de m'être laissé engloutir dans cette relation. Si nous n'avions jamais parlé de moi à ses parents, j'aurais pu la garder plus longtemps.

Il me tapota le dos.

— N'y pense pas. Avance, c'est tout. Tu peux avoir n'importe quelle femme. Alors sors et trouve-t'en une autre.

La seule femme que je voulais était celle que je ne pouvais pas avoir.

— Tu as travaillé dur pour en arriver là. Ne gâche pas tout en faisant une connerie.

Je faisais toujours des conneries. La plus bête avait été de tomber amoureux d'une Barsetti.

Et j'avais été encore plus bête de le lui dire.

LE LENDEMAIN, je fis cinq heures de route pour aller à Florence.

Je me répétais de faire demi-tour et d'oublier cette idée ridicule. Mais, chaque fois que j'envisageais de revenir en arrière, mes mains serraient le volant, et mon pied appuyait sur la pédale. Je ne trouverais rien de bon à Florence, rien qui puisse me remonter le moral, mais j'aurais peut-être la fin dont j'avais désespérément besoin.

Je voulais savoir comment elle allait – et sa galerie. Je n'avais pas suivi ses allées et venues, parce que ça n'aurait servi qu'à me faire souffrir. Elle avait la protection de la famille Barsetti, donc elle n'avait plus besoin de moi.

J'avais pensé à elle chaque jour de notre séparation et j'avais besoin de savoir comme était sa vie maintenant. Vivait-elle dans l'appartement au-dessus de la galerie ? Avait-elle gardé la galerie ? Avait-elle vendu la voiture ? La verrais-je par la vitrine de sa boutique, en train de parler à un client ? Aurait-elle un faux sourire aux lèvres pour cacher son désespoir intérieur ? Ou son sourire serait-il bien réel ?

M'avait-elle oublié ?

Plusieurs heures plus tard, j'arrivai en ville. Le soleil commençait à se coucher, et des couples déambulaient sur les trottoirs pour aller dîner. Je passai entre les motos et tournai au coin de sa rue.

C'était la première fois que je passais depuis que je l'avais quittée. J'avais laissé un mot sur la table pour lui dire adieu. Je ne lui avais pas dit que je

l'aimais, parce cela semblait redondant. Si je ne l'avais pas aimée, je me serais contenté de l'enlever et de l'emmener dans un endroit reculé où sa famille ne nous retrouverait jamais. Même si elle avait voulu s'enfuir avec moi, je ne l'avais pas laissé faire. Au lieu de ça, je l'avais quittée, parce que je savais qu'elle avait plus besoin de sa famille que de moi.

Mais cela n'avait aucune importance aux yeux de son père.

Je détestais Pearl Barsetti, parce qu'elle m'avait arraché mon héritage.

Mais je détestais Crow Barsetti encore plus.

Il avait gâché ma vie.

J'aurais pu être avec Vanessa en ce moment même. Nous aurions pu dîner tous ensemble. J'aurais pu être son mari. J'aurais pu vivre avec elle. Mais ce connard m'avait tout pris.

Il y avait une place libre pour se garer devant sa galerie. Je m'y arrêtai. Je roulais dans une Fiat blanche, pour me fondre dans la circulation. Mon van aurait été trop reconnaissable. Je portais aussi une casquette, dissimulant mes traits le plus possible.

Les lumières étaient toujours allumées dans la galerie. Je regardai à travers la vitrine, dans l'attente de la voir passer. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. Le sang battait dans mes oreilles. Je ne voulais pas la voir, mais je n'aurais pas pu repartir tant que je ne l'avais pas fait.

Qu'espérais-je voir ? Qu'espérais-je accomplir ?

Elle entra dans mon champ de vision, ses cheveux sombres joliment bouclés. Son teint olive n'avait pas changé, toujours aussi profond et doux. Elle portait un jean, des sandales aux pieds. J'étais si concentré sur elle que je ne remarquai pas tout de suite l'homme à ses côtés.

Visiblement italien, plus grand qu'elle, très viril et musclé. Je vis qu'il avait à peu près son âge. Il se tenait tout près d'elle, leurs corps se touchant presque. Ils fixaient du regard le tableau devant eux.

Avant de paniquer et de défoncer la vitrine, je me rappelai qu'elle n'était pas seulement une artiste, mais aussi une femme d'affaires. Elle avait donc

besoin de vendre ses œuvres. Voilà ce qu'il était – un simple client.

Mais, même si ce n'était pas le cas, ça n'avait pas d'importance.

Je les regardai pendant quelques minutes supplémentaires, les vis passer de tableau en tableau. Elle aurait dû avoir fermé la boutique, à cette heure-ci, mais peut-être restait-elle ouverte dans l'espoir de conclure une vente. Il voulait peut-être acheter plusieurs tableaux.

Elle ne m'appartenait plus. Ça n'aurait pas dû avoir d'importance.

Puis je vis quelque chose qui m'arracha le cœur, qui me fit encore plus mal que de lui dire au revoir, encore plus que les larmes que j'avais versées ce cruel après-midi où tout avait changé. Toutes mes craintes étaient devenues réalité. L'air quitta mes poumons.

Il l'attrapa par la main et glissa ses doigts entre les siens.

Une douleur insupportable.

Un sentiment de trahison.

Une rage incontrôlable.

Je fus assailli par une tempête d'émotions, de la colère à la jalousie au vide absolu.

Puis elle posa la tête sur son épaule.

L'affection était évidente entre eux. Ils admiraient ses tableaux en tant que couple, pas en tant que vendeur et acheteur. Il devait adorer son travail et il lui disait combien elle était talentueuse. Je ne savais pas si leur relation était fraîche ou si elle durait depuis longtemps. Le fait qu'ils soient seuls dans sa boutique alors qu'elle était fermée me prouvait qu'ils se connaissaient.

Elle le connaissait même très bien.

Elle avait probablement couché avec lui. J'eus envie de faire exploser la fenêtre de ma voiture.

De faire exploser toutes les fenêtres de sa galerie.

D'étrangler ce type à mort.

Un pic d'adrénaline m'enflamma le corps – tel que je n'en avais jamais ressenti, pas même en tuant un homme. Je voulais tuer cet homme et j'étais

reconnaissant de ne pas voir son visage, qui ne pourrait donc pas hanter mes cauchemars.

Je me rappelai que c'était inévitable. Elle ne pouvait pas rester seule toute sa vie. Qu'elle ait attendu quelques semaines ou quelques mois, ça ne devrait pas avoir d'importance. Je savais qu'elle m'aimait. Je savais que notre amour était bien réel. Si nous n'avions pas pu être heureux, elle devait trouver le bonheur autrement.

Sans moi.

C'était peut-être l'homme qu'elle voulait – un partenaire que sa famille accueillerait dans ses rangs. Pas un meurtrier comme moi. Un homme propre sur lui, ennuyeux, qui la respectait en tant que femme et qui l'emménait faire du shopping chez les antiquaires.

Peut-être était-il meilleur que moi.

Meilleur que je ne l'avais jamais été.

Non, je ne pouvais pas lui en vouloir. Je n'avais pas plus le droit d'être jaloux.

C'était dans l'ordre des choses.

J'étais un homme mauvais – un tueur et un criminel. J'avais fait couler le sang. Je bandais quand je tirais sur mes ennemis. J'étais un homme de l'ombre. J'aimais la gnôle, les femmes et les armes. J'aimais payer pour baiser, parce que j'étais sûr d'avoir ce qui me plaisait. J'aimais ne rien ressentir, à part une rage meurtrière.

Elle était une fleur qui n'appartenait qu'au soleil. Elle avait besoin d'être protégée, d'onduler dans le vent sous le ciel bleu. Elle était innocente, pure et belle. Elle voulait un mari, un père pour ses enfants. Elle voulait dîner avec sa famille tous les dimanches sous les oliviers. Elle voulait tout ce que la vie pouvait lui offrir – toute la beauté, l'espoir et la sérénité.

Je n'étais pas assez bien pour elle.

Je ne serais jamais assez bien.

Nous venions de deux mondes différents.

Et nous devions rester dans nos mondes respectifs.

Je tournai la clé dans le contact et, sans lui jeter un regard de plus, je démarrai et repartis. Je serrai le volant entre mes mains, refusant de regarder dans mon rétroviseur pour voir s'ils montaient dans son appartement. Je gardai les yeux rivés sur la route, laissant le passé derrière moi.

— Au revoir, Vanessa.

CARTER

J'EXAMINAIS LE SCHÉMA DU NOUVEAU MODÈLE QUE J'AVAIS CRÉÉ. LE DESIGN extérieur était aussi important que tous les gadgets à l'intérieur du véhicule et sous le capot. Des fauteuils en cuir à l'impressionnante technologie de l'écran de contrôle, les gens voulaient des voitures qui en jetaient et rendaient les autres jaloux.

J'étais assis à mon bureau, chez moi, non loin de Milan. Je vivais entre la ville et Vérone, sur un terrain de quelques acres et dans une maison fortifiée pour me garder des intrus.

Je vivais dans l'ombre, non pas parce que j'avais quelque chose à cacher, mais parce que je n'aimais pas les gens.

Je n'aimais personne.

J'aimais les voitures, le sexe et l'alcool. C'était ma vie, en gros.

Et ça me plaisait.

Conway s'était casé et marié. Avec un bébé en route, il était devenu un père de famille respectable. Je l'avais déjà vu baiser trois femmes en même temps. Il avait vécu avec moi dans les ombres, où était sa place. Mais il avait complètement changé, abandonnant son passé pour prendre une nouvelle identité.

Au moins, il était heureux.

La vie conjugale ne me rendrait pas heureux. Je vivais ma vie comme je

conduisais mes voitures, toujours à fond la caisse. Au lieu de ralentir devant les obstacles, j'aimais prendre un virage serré et croiser les doigts.

Je ne me marierais jamais.

Putain, je n'aurais même pas de petite amie.

Mes parents ne m'emmerdaient jamais avec ça. Carmen était une belle femme, elle leur donnerait des petits-enfants. C'était grâce à elle, si j'étais libre : elle retenait l'attention de mes parents, qui m'ignoraient.

Je ne pensais pas que Conway avait commis une erreur. Sapphire était géniale et elle l'obsédait. Ils formaient un beau couple. Et elle ne s'intéressait pas à son argent.

Mais je n'arrivais toujours pas à y croire.

J'étais un plus gros connard que mon cousin – brut de décoffrage comme il ne l'avait jamais été. Je ne réfléchissais pas avant de parler et j'avais donc tendance à énerver les gens. Mais ça me convenait. Je préférais être franc. Les gens savaient toujours à quoi s'en tenir. Ils n'avaient pas d'attentes irréalistes.

Carter Barsetti était un connard froid et impitoyable.

Mon téléphone sonna sur mon bureau. Je laissai les schémas pendant une seconde pour regarder le numéro. Je ne le reconnus pas. L'indicatif était celui d'un pays voisin de la Russie. Mais, si je ne reconnaissais pas le numéro, cela ne voulait pas dire que le coup de fil n'était pas important. Je décrochai.

— Carter.

Je gardai les yeux posés sur les dessins de mon nouveau modèle, n'accordant qu'une attention limitée à mon interlocuteur.

— Egor Sokolov. Ravi de vous rencontrer, Carter Barsetti, me répondit une voix avec un fort accent russe.

Ce nom ne me disait rien.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Merci de me le demander. Ma petite sœur a été enlevée par les Skull Kings. On m'a dit que vous étiez le seul à pouvoir sortir une femme de leurs

griffes.

Pour un homme qui avait perdu sa sœur, il ne semblait pas terrassé par le chagrin. Il parlait d'un ton pragmatique, comme si nous discussions d'une nouvelle couleur pour sa voiture. La plupart de nos clients étaient paniqués ou au moins émus. J'avais entendu des hommes adultes pleurer au téléphone qu'on leur rende leurs filles.

— C'était avant. Je ne suis plus du métier.

Un lourd silence s'abattit – comme l'explosion silencieuse d'une profonde déception.

— Je suis certain que vous pouvez faire une exception.

J'avais fait une promesse à mon père et j'étais un homme de parole.

— J'ai arrêté depuis un moment. Trop de responsabilités. Je suis désolé pour votre sœur, mais...

— Donnez-moi votre prix.

Je n'avais jamais entendu personne me faire une offre pareille.

— Je ne vais pas...

— N'importe lequel.

Je me renversai dans mon fauteuil en cuir et plissai les yeux. Je serrai mon stylo dans ma main, les narines dilatées.

— Coupez-moi la parole encore une fois, et vous verrez. Je viendrai dans la décharge ou vous vivez, je vous mettrai un pistolet dans le cul et je tirerai sans hésiter.

Personne ne me demandait une faveur pour ensuite me couper la parole. Ça ne marchait pas comme ça.

Egor se tut, visiblement bouillant de rage. Au bout d'un moment, il reprit la parole :

— Toutes mes excuses.

Sa voix était tendue, comme s'il se forçait à prononcer des mots qui le dégoûtaient.

— Ma sœur est très importante à mes yeux, Carter. Je comprends que

vous n'êtes plus du métier, mais peut-être que cela pourrait être votre dernier contrat. Je suis prêt à payer le prix que vous voudrez.

On m'avait déjà payé cinquante millions, mais seulement une fois. Et même cette somme ne me ferait pas changer d'avis.

— Désolé, Egor. Mais ça n'arrivera pas. Les Skull Kings sont des psychopathes. Il vaut mieux ne pas s'attaquer à eux.

— Vous vous attaquez à eux depuis des années.

— Oui. Et j'ai arrêté avant que ça ne devienne un problème.

— Une fois de plus ne devrait pas poser de problèmes.

J'étouffai un rire.

— Vous êtes têtue, non ?

— Carter, que pensez-vous de cent millions ?

C'était deux fois plus que je n'avais jamais été payé. La plupart des gens proposaient entre dix et quinze millions. Je n'avais jamais reçu une offre aussi lucrative. Cela attira mon attention.

— Nous avons un accord ?

La mission était tentante – d'autant que l'argent serait facile à gagner. Il me suffisait d'enchérir, d'acheter la fille et de la rendre à son frère. C'était une simple transaction. Mais les mots de mon père me hantaient. J'étais très proche de lui, et je ne voulais pas le décevoir.

— J'ai promis à quelqu'un que j'arrêtera.

— Ce n'est qu'une fois. Personne n'en saura rien.

Il avait probablement raison, mais étais-je prêt à prendre ce risque ?

— Cent cinquante.

Cent cinquante millions ?

— Votre sœur doit être un sacré bout de femme.

J'entendis presque son sourire.

— Oui, c'est vrai.

Maintenant, j'étais très tenté. Il me suffirait d'entrer et de ressortir, puis je n'y retournerais jamais. Je n'étais pas Conway Barsetti, mais tout le monde

dans le milieu savait que nous étions apparentés. Les Skull Kings me laisseraient entrer, surtout si je leur disais que je venais au nom de mon cousin. Ce serait fini en une soirée, et personne n'en saurait rien.

La voix d'Egor retentit dans le combiné.

— Alors, vous en êtes ?

Je ne lui avais toujours pas répondu.

— Allez, Carter. Vous n'aurez jamais gagné cent cinquante millions aussi facilement.

J'aurais dû refuser et raccrocher. Ce n'était pas comme si j'avais besoin d'argent. Le fait d'en avoir plus ne changerait rien à ma vie. Mais cela paraissait stupide de refuser autant de pognon pour une seule soirée de travail.

Même mon père l'aurait compris.

— D'accord, dis-je. J'en suis.

— Bien. Je savais que vous seriez convaincu. Avant de conclure l'affaire, je dois vous dire quelque chose.

— Je vous écoute.

— J'ai besoin que vous gardiez ma sœur quelque temps avant de me la renvoyer.

— C'est bon. C'est toujours comme ça qu'on fait, de toute façon.

Si je la renvoyais chez elle trop vite, les Skull Kings le remarqueraient.

— Tant mieux. Je serai en Arabie saoudite pour le travail. Et je ne fais pas confiance à mes hommes.

Ses hommes ? Pourquoi sa sœur resterait-elle avec ses hommes ?

— J'espère ne pas avoir besoin de vous avertir de ne pas toucher à ma sœur, n'est-ce pas ?

La menace était évidente.

Je n'avais jamais couché avec des femmes que j'avais sauvées des Skull Kings.

— Je ne suis pas un violeur. Pas mon truc. J'ai toutes les chattes que je

veux, de toute façon.

— C'est la réponse que je voulais entendre. En guise de remerciement, je vais vous transférer les fonds.

Cela rendrait la situation un peu plus supportable. Je ne me réjouissais pas à l'idée de partager ma maison avec une gonzesse et de sacrifier mon intimité. Je serais obligé de lui parler, de lui demander ce qu'elle voulait, et de la cacher aux yeux du monde.

— C'est gentil à vous.

— Dites-moi quand vous les aurez reçus.

— Bien sûr.

Il ne me salua pas avant de raccrocher.

Je jetai le téléphone sur mon bureau et réfléchis à la décision que je venais de prendre. C'était risqué et stupide mais, quand je pensai au tas de fric qu'on transférerait sur mon compte à l'instant même, je réalisai que je m'en moquais.

Ça se passerait comme ça se passait toujours, facilement, sans problème. Le plus difficile serait d'occuper la fille quand elle serait chez moi. Après tout ce qu'elle aurait traversé, elle serait probablement timide et craintive. Elle ne voudrait pas me voir, effrayée à l'idée que je lui fasse quelque chose. La plupart du temps, Conway s'occupait des filles et les faisait défiler, donc je n'avais rien à faire.

Mais ça ne devait pas être si difficile.

J'ACCÉDAI à la vente aux enchères sans difficulté en me présentant comme le remplaçant de Conway. Tout le monde me reconnut. Si certains haussèrent les sourcils en me laissant passer, ils ne posèrent pas de questions.

Je m'assis, commandai un verre et attendis.

J'étais seul à une table, comme tous les autres participants. Chacun avait

une table avec une bougie et sirotait son verre en attendant le début. La plupart des hommes ne se parlaient pas, même s'ils se connaissaient. En fait, ils feraient tous comme s'ils n'étaient jamais venus ici.

Cet opéra était le secret le plus mal gardé d'Italie.

La vente commença enfin, et on poussa les filles sur l'estrade, nues et menottées. Elles portaient des escarpins, mais c'était tout – noirs, hauts et pointus.

Elles étaient six, ce soir – certaines plus belles que d'autres. Leur attrait n'était pas toujours leur beauté, mais plutôt leur lien avec telle ou telle famille. Un homme pouvait prendre son pied avec un laideron si c'était la fille d'un prince qu'il détestait. Parfois, le sexe n'était pas une question d'attraction physique, mais plutôt de pouvoir.

Mais il y avait une femme en particulier qui exsudait la pureté et la beauté. Avec ses boucles brunes encadrant son visage, ses lèvres pleines soulignées de rouge et ses yeux noisette, elle était sublime. Quelques taches de rousseur piquetaient ses joues, mais cela lui donnait du charme. Elle était de taille moyenne, un peu plus petite que moi. Alors que les autres femmes tremblaient et supportaient à peine de lever les yeux, elle ne semblait pas avoir peur. Elle fouilla du regard la mer de visages avec témérité.

Elle simulait sa bravoure, mais je la respectais de garder la face.

Ces hommes aimaient terrifier les femmes. Ils aimaient les voir trembler devant eux. Ils aimaient les filles terrorisées qui les suppliaient de leur rendre une liberté qu'elles ne retrouveraient jamais. Mais cette femme n'était pas comme les autres.

Les autres clients la remarquèrent également, à en croire les regards qu'ils lui lancèrent et leur manière d'ignorer les autres.

Les enchères monteraient très haut.

Egor m'avait envoyé une photo de sa sœur, mais j'y avais à peine jeté un œil. Je sortis mon téléphone et regardai l'écran pour confirmer son identité. La femme était assise sous un pommier, un jour d'été. Elle souriait au

photographe, ses cheveux dans le vent.

C'était la jolie fille.

Je glissai mon téléphone dans ma poche et pris soin de ne pas montrer mon excitation. Peu importait que je bande en regardant cette fille nue sur la scène. Quand je la ramènerais chez moi, je ne pourrais pas profiter d'elle. Elle n'était qu'une marchandise. Une mission pour laquelle j'étais grassement payé.

Mes yeux remontèrent le long de son corps, admirant les jambes minces jusqu'à ses hanches. Elle avait une silhouette en sablier, une taille sexy et des seins encore plus sexy. J'avais déjà vu des femmes séduisantes, mais elle sortait du lot. Avec ses épaules étroites et sa belle peau, elle était terriblement sensuelle.

J'entendais presque les hommes baver sur elle.

Elle fouilla la pièce du regard, comme si elle cherchait quelqu'un dans la mer de visages. Son absence de peur n'avait pas de sens. Toutes les autres filles étaient terrifiées. Certaines sanglotaient même de manière incontrôlable.

Mais elle n'avait pas peur.

C'était comme si elle était là de son plein gré.

Je chassai cette pensée : c'était impossible. Elle avait été enlevée, arrachée à sa famille pour devenir une esclave sexuelle. Elle ne savait même pas que son frère avait payé une fortune pour la sauver. De son point de vue, elle allait terminer sa vie dans des circonstances abominables.

LA TRANSACTION FUT PARTICULIÈREMENT INTENSE.

Tous les hommes la voulaient.

Même si je devais dépenser une fortune pour l'acheter, je ferais une marge énorme. Je continuai donc de lever la main, combattant les autres démons de la pègre pour l'avoir. Elle était la première femme à passer. Les

Skull Kings avaient probablement compris que personne ne s'intéresserait aux autres tant que la plus belle serait sur le podium.

Nous étions déjà montés à trente millions, et cela ne ralentissait pas.

Je n'avais pas le droit de perdre, donc je continuai d'enchérir, faisant monter le prix de plus en plus haut.

La femme se tenait bien droite sur la scène, ses jolis seins ronds et pointus. Elle avait les yeux posés sur moi, me regardait enchérir sur elle comme si elle était un tableau dans une vente aux enchères. Mais il n'y avait aucune peur dans son regard.

Nous continuâmes encore un moment, puis je finis par remporter la vente.

— Et Carter Barsetti l'emporte pour cinquante millions, dit le Skull King en tapant du maillet sur le podium. Profitez-en bien.

On lui retira ses menottes et on la conduisit vers moi. Elle baissa les yeux vers ses bras et se massa les poignets, soulageant les marques et les bleus aux endroits où le métal avait été trop serré. Elle marcha lentement vers moi, la tête haute malgré sa nudité, car elle n'avait plus le privilège de se couvrir.

Je la regardai avancer vers moi, admirant ses courbes et sa silhouette. Elle n'avait pas le droit de porter quoi que ce soit, pas même un string, et je vis le buisson de poils entre ses jambes, ainsi que son bourgeon.

Je n'aurais pas dû regarder, car je n'aurais pas le droit de toucher, mais j'avais perdu toute retenue. Je tirai la chaise à côté de moi et claquai des doigts.

Elle écarquilla légèrement les yeux, offensée que je m'adresse à elle comme à un chien.

Je devais montrer mon pouvoir et ma domination sur elle tant que j'étais entouré de démons, donc je claquai à nouveau des doigts en lui adressant un regard terrifiant pour lui conseiller de ne pas me défier.

— Assis. Maintenant.

Elle hésita avant de s'asseoir, son cul nu sur le coussin. Elle croisa immédiatement les jambes, dissimulant son intimité, puis elle ajusta ses

cheveux devant elle pour couvrir ses tétons.

Peut-être avait-elle un peu peur.

Les enchères se poursuivirent, et j'enchéris sur une autre fille. Je ne pouvais pas simplement en acheter une et partir. Ce serait trop évident. Je levai donc la main en l'air, prétendant être intéressé par une fille que je n'avais aucune intention de ramener chez moi.

Mon esclave me regardait, les bras croisés sur sa poitrine pour me cacher ses seins. Elle me dévisageait avec dégoût.

— Vous avez vraiment besoin de deux femmes ?

Je levai la main tout en la regardant, stupéfait qu'elle ait osé poser la question. Chaque fois que j'avais eu affaire à une esclave, elle avait fermé sa gueule et n'avait pas posé de questions. Elle avait fait tout pour disparaître de ma vie et ne pas se faire remarquer. Cette femme se moquait de passer inaperçue.

— Je me suis dit que tu voudrais de la compagnie.

— Parce que vous ne pourrez pas me tenir compagnie tout seul ?

J'eus l'impression de sentir sa voix profonde et sensuelle couler le long de ma colonne, puis dans les muscles de mon dos. C'était comme si elle m'avait jeté un sort : soudain, j'oubliai tout de la situation et de lever la main pour enchérir. Je ne voulais pas de la fille, de toute façon, mais je n'aimais pas laisser une femme me distraire.

— Tu ne voudras pas de ma compagnie, chérie.

— Ne m'appellez pas chérie.

— Tu préfères que je t'appelle mon esclave ? sifflai-je. C'est mieux ?

Elle fouilla mon regard, visiblement écœurée par ce mot.

— Va pour chérie.

Je relevai la main et enchéris sur la fille suivante.

Elle se détourna enfin, son insolence encore palpable même si je lui avais rabattu son caquet. Ses féroces yeux marron balayèrent la pièce, comme si elle cherchait une échappatoire.

Elle n'en trouverait pas.

JE JOUAI mon rôle et partis avec la femme que j'avais achetée. Comme je portais un costume et une cravate, j'enlevai ma veste pour la poser sur ses épaules, dissimulant sa nudité pour qu'elle ne soit pas obligée de se couvrir avec ses cheveux et ses bras.

Dès qu'elle sentit le vêtement sur sa peau, elle le serra plus fort contre elle, s'enveloppant de tissu pour dissimuler sa silhouette. Ma veste lui arrivait aux genoux, donc on ne voyait même plus ses fesses. Elle s'y cramponna avec des doigts crispés, comme à un radeau sur l'océan.

Les autres filles n'eurent pas autant de chance. On les menotta avant de les jeter à l'arrière de limousines. On ne leur donna même pas de vêtements. En fait, on leur arracha leurs chaussures, qu'on abandonna sur le trottoir. Et les filles reçurent une gifle de la part de leurs maîtres.

Cette fille ne voyait pas à quel point elle avait eu de la chance.

Si ma sœur se retrouvait dans cette situation, je payerais la somme qu'il faudrait. Les Barsetti étaient terriblement loyaux les uns envers les autres. On prenait très au sérieux la notion de famille. Dans le cas contraire, Vanessa n'aurait pas renoncé à sa relation avec Bones. Nous nous soutenions les uns les autres – et personne d'autre.

Cette femme avait de la chance que son frère l'aime tant. Ou peut-être avait-elle de la chance qu'il soit si riche – assez riche pour pouvoir jeter autant d'argent par la fenêtre sans hésiter.

J'ouvris la portière pour elle – c'était une voiture que j'avais dessinée. Elle valait un million d'euros, et c'était actuellement la voiture la plus chère au monde. Le moteur aurait eu assez de puissance pour l'envoyer sur la lune.

La fille examina la voiture sombre, hésitant à entrer.

— Monte.

Je n'avais pas la patience de la rassurer maintenant qu'elle était hors de danger.

Elle ne me regarda pas avant de monter enfin dans le véhicule. Elle ne mit pas sa ceinture de sécurité, mais je m'en moquais.

Je me mis au volant et démarrai, conduisant dans les rues sombres et silencieuses de Milan. Il n'y avait personne d'autre sur la route, parce qu'il était trois heures du matin. À cette heure-ci, on ne sortait que pour échapper à la loi – ou œuvrer contre elle.

Les voitures devant l'opéra se dispersèrent rapidement dans différents secteurs de la ville. Je filai à toute allure dans les rues, brûlant les feux rouges, et sortis de la ville en quelques minutes.

La femme ne cessait de regarder autour d'elle, comme si elle essayait de comprendre où elle se trouvait. Elle baissa plusieurs fois les yeux vers le tableau de bord pour regarder la vitesse à laquelle nous roulions. Heureusement, elle ne me posa pas de questions.

Je n'aimais pas discuter.

— Nous sommes à Milan.

Elle se tourna vers moi, ses beaux cheveux lustrés balayant ses épaules. Avec ses grands yeux brillants, elle était très expressive. Il n'était pas difficile de lire ses émotions, parce qu'elles dansaient toujours dans ses yeux. Elle était tout aussi expressive avec sa bouche et sa manière de pincer ou de se mordiller les lèvres. Elle se retourna vers la route, faisant mine de ne pas avoir entendu.

— Je ne suis pas flic, mais je vous conseille de vous arrêter aux feux rouges.

Une fois encore, elle ouvrait son clapet sans qu'on le lui demande. Elle avait été prisonnière des Skull Kings, et elle était la mienne maintenant. Ne comprenait-elle pas ? Répondre sur ce ton était le meilleur moyen de se faire tuer.

— Je viens d'acheter une esclave. Tu penses que j'ai peur des flics ?

En la fixant du regard, j'enfonçai la pédale de l'accélérateur, faisant rugir le moteur.

Elle ne me regarda pas, les yeux fixés sur la vitre de sa portière. Nous venions de quitter la ville et roulions à présent sur une petite route de campagne. Il n'y avait que des domaines viticoles et des fermes entre Milan et Vérone. Ma maison se trouvait dans les parages.

— Vous venez de m'acheter pour cinquante millions d'euros. Vous n'avez pas besoin de m'impressionner avec la vitesse de votre voiture.

J'éclatai de rire tant c'était ridicule.

— Je me fiche bien de t'impressionner, chérie.

— Eh bien, si vous ne voulez pas que je vomisse sur vos beaux sièges en cuir, je vous suggère de ralentir. Je suis malade en voiture.

— Tu viens de défiler sur scène le cul à l'air sans vomir, mais tu vas craquer parce que je fais une petite pointe de vitesse ?

— Comme vous voulez, dit-elle en croisant les bras et en retirant ses talons. Je vais vomir, dans ce cas. Je m'en fiche.

Je pouvais racheter une voiture facilement, mais celle-ci était le prototype de mon nouveau modèle. Je les gardais toujours comme des trophées. Cette voiture avait donc une signification particulière à mes yeux. Je ne voulais pas qu'elle bousille mon cuir italien. Et je ne voulais pas que ça pue la mort pendant des années.

Je levai le pied.

La voiture ralentit et passa sous la limite de vitesse.

Elle fixait toujours la vitre du regard.

— De rien.

— C'est vous qui devriez me remercier, siffla-t-elle. Je ne vais pas vomir dans votre précieuse voiture.

La main sur le volant, je lui lançai un coup d'œil, choqué que cette fille soit à la fois si audacieuse et si bête. Si j'avais été un vrai pervers et que je l'avais achetée pour profiter d'elle, elle aurait joué à un jeu dangereux. Elle

me rappelait Vanessa – mais ce n’était pas un compliment.

— Tu veux mourir, chérie ? Parce que tu me sembles un peu suicidaire.

Je me retournai vers la route en voyant des phares rouler vers moi.

Elle garda la tête droite, ses yeux reflétant la lumière de la voiture qui s’approchait.

— Tiens-toi bien, et tu vivras plus longtemps.

Elle ferma enfin sa gueule, restant assise en silence au lieu de lâcher une nouvelle remarque insolente.

— Bien. C’est déjà mieux...

Juste au moment où nous croisions l’autre voiture, elle ouvrit la portière passager et roula dehors.

Elle était sortie de ma putain de voiture.

Presque nue.

Il me fallut trois secondes pour comprendre ce qui s’était passé et pour enfoncer la pédale de frein, faisant crisser mes pneus sur le goudron. De la fumée et une forte odeur de caoutchouc brûlé s’élevèrent, et des larmes de rage me montèrent aux yeux.

Cette putain de fille avait sauté de ma voiture !

Bordel de merde.

Je détachai ma ceinture et posai le pouce sur le tableau de bord pour tout arrêter avec mon empreinte digitale. Puis je sortis de la voiture armé d’un pistolet.

— Ramène ton cul !

Il faisait un noir d’encre, car nous étions loin de la ville. Il n’y avait même pas de lampadaires le long de la route. On ne voyait que les phares rouges à l’arrière de l’autre voiture. Le conducteur n’avait probablement rien remarqué, parce qu’il faisait noir et que nous roulions tous les deux à une vitesse élevée dans des directions opposées.

Elle avait attendu le meilleur moment pour attirer l’attention de l’autre voiture, mais elle avait raté son coup. Maintenant, elle était dehors, nue, au

milieu de nulle part.

Je n'avais jamais poursuivi une fugitive dans ces conditions, mais ça ne pouvait pas être si difficile. Elle n'irait pas bien loin, surtout pieds nus. Pour ne pas prendre le risque de me croiser, elle partirait en direction de Milan.

Je commençai à courir sur le goudron, fouillant du regard le champ à côté de la route. L'herbe était assez haute et pouvait donc dissimuler son corps, mais pas complètement. Si je ne la voyais pas courir, cela signifiait qu'elle était accroupie quelque part, dans l'espoir que je ne la voie pas.

Je sortis une petite lampe de poche et appuyai sur le bouton, éclairant le champ devant moi.

La voilà...

Je pointai mon arme vers elle.

— N'y pense même...

Elle piqua un sprint désespéré, détalant à la vitesse d'une balle.

Putain, elle était rapide.

Je pointai le canon au-dessus de son épaule et tirai. Le bruit du coup de feu résonna dans le champ – si fort qu'elle se jeta à terre.

Je courus derrière elle, la rattrapant en quelques secondes.

Elle se leva et recommença à courir, prenant rapidement de la vitesse.

Mais j'étais plus rapide.

Je l'attrapai par le cou et serrai jusqu'à presque l'étouffer, la tirant vers la route.

Elle donna des coups de pieds et se débattit avec les bras, essayant de me frapper. Elle perdait la main, mais ça ne l'empêchait pas de se battre. Elle me repoussa de toutes ses forces, refusant de céder alors que la bataille était perdue.

N'ayant pas d'autre choix, je lui serrai plus fort le cou pour l'immobiliser.

— Tu vas payer pour cette connerie, chérie.

Je l'étouffai en lui enfonçant la tête dans la terre, la dominant de toute ma taille. Ma veste trop large dévoilait sa nudité, mais je n'avais maintenant plus

aucun respect pour sa pudeur. J'avais sous-estimé cette femme, et elle m'avait pris par surprise.

Je ne referais pas la même erreur.

Ses mouvements ralentirent à mesure que son cerveau commençait à manquer d'oxygène. Enfin, elle s'évanouit entre mes bras.

Je la retins encore quelques secondes pour être certain qu'elle ne jouait pas la comédie. Puis je la lâchai et baissai les yeux vers elle. Je l'éclairai avec ma lampe, observant sa bouche entrouverte et sa poitrine qui se soulevait au rythme de sa respiration.

Je n'étais pas sûr de savoir si j'admirais ou si je méprisais cette fille.

J'aurais dû tout lui dire dès que nous étions entrés dans la voiture. Mais elle ne m'aurait probablement pas cru, vu comme elle était paranoïaque.

Je la pris dans mes bras et la portai jusqu'à la voiture. Je l'installai sur le siège passager avant de me mettre derrière le volant, mon flingue à mes côtés. Je redémarrai, soulagé que personne n'ait assisté à la scène.

Quand je jetai un œil de son côté, elle était toujours profondément endormie. Sa tête était posée contre la vitre, et elle semblait inoffensive quand elle était inconsciente. De plus, elle était plus jolie quand elle fermait sa gueule.

Je repensai à ma conversation avec cette femme mystérieuse qui n'avait pas encore de nom. Elle avait un accent américain, pas russe contrairement à son frère Egor. Il y avait peut-être une explication, mais je trouvais cela étrange.

Il me manquait une information.

Et j'avais bien l'intention de découvrir ce qui se tramait.

JE LUI ATTACHAI les chevilles au cadre du lit. Je lui laissai les mains libres, car elle ne pourrait rien faire sans ses jambes. Elle aurait la dignité de se

gratter le nez, même si elle ne le méritait pas.

Juste au cas où, je lui insérai un mouchard dans la cheville. De cette façon, je saurais toujours où elle était, même si elle me glissait encore une fois entre les doigts. Sa peau saigna quand je procédai à l'opération, et je posai un pansement sur la zone. Cette femme n'était pas formée aux techniques d'autodéfense, mais elle avait eu le cran de se débattre. Elle pensait que j'étais un psychopathe qui allait la violer et la tuer. Évidemment qu'elle s'était battue. J'aurais pu lui dire que j'étais en réalité son sauveur, mais elle avait trop parlé pour m'en laisser le temps.

Je la laissai sur le lit, couverte de ma veste. Je jetai une couverture supplémentaire sur son corps pour la mettre à l'aise. Puis j'allai dans ma chambre à l'autre bout du couloir. Comme je m'étais battu avec elle dans le champ, mes mains étaient maculées de terre, et j'avais même éraflé ma montre sur un rocher. Je me lavai les mains, pris une douche, puis appelai Egor.

— Comment ça s'est passé ? demanda-t-il dès qu'il décrocha.

C'était la merde. Voilà comment ça s'était passé.

— Elle dort au bout du couloir.

— Et ça s'est bien passé ?

Non, c'était la merde.

— Elle n'est pas venue de son plein gré, si c'est ce que vous voulez savoir. J'ai dû la menotter au cadre du lit parce qu'elle pourrait se faire la malle. Quand je l'ai ramenée chez moi, elle a sauté de la voiture... Elle a sauté alors qu'on roulait, dis-je en secouant la tête. Elle est cinglée.

Il étouffa un rire.

— Elle n'est pas facile à vivre. Mais ça me plaît. Le cul rebondi et la bouche grande ouverte.

Quelle étrange manière de parler de sa sœur...

— Je lui aurais bien dit que je l'avais sauvée, mais elle n'arrêtait pas de m'insulter, et j'ai dû la poursuivre dans un champ. Mais je lui dirai quand elle

se réveillera.

— À ce propos...

Je m'immobilisai au milieu de la chambre, au pied de mon énorme lit. Une grande baie vitrée m'offrait une vue imprenable sur la campagne, et il y avait un écran de télévision géant au-dessus de la cheminée.

— Je préférerais que vous gardiez ça pour vous.

Et pourquoi ça ?

— Je ne serai pas chez moi pendant un moment et je ne pourrai pas la récupérer. J'aimerais que vous lui appreniez une bonne leçon pendant qu'elle sera chez vous.

Lui apprendre une bonne leçon ? Elle venait de défiler nue devant une nuée de démons et elle avait été vendue comme un vulgaire bestiau. Elle ne semblait pas avoir peur, mais il était impossible qu'elle soit si indifférente. Je n'en parlai pas à son frère, parce qu'à sa place, je n'aurais pas aimé savoir que ma sœur avait été traitée comme ça.

— Je ne vous suis pas, Egor.

— Si elle a été enlevée, c'est parce qu'elle a été stupide. J'ai essayé de la protéger. J'ai essayé de lui faire entendre raison, mais elle est très têtue. Et regardez ce qui lui est arrivé... Elle a de la chance que j'aie pu la sortir de là. Si elle apprend qu'elle est en sécurité, elle ne retiendra pas la leçon. Ne lui dites rien, Carter.

— Ce n'est pas ce que nous avons convenu.

— Je vous paye une fortune. C'est ce que nous avons convenu si je vous le dis.

Il était soudain très hostile. Je perçus sa colère dans sa voix.

— Comment suis-je censé m'occuper d'elle ?

— Faites ce qui vous semblera nécessaire. Laissez-la dans une chambre, enchaînée au mur, et menacez de la tuer si elle s'enfuit. C'est assez simple.

Pieds nus, je fis les cent pas autour de mon lit.

— Vous voulez que je menace votre sœur ?

Je n’y comprenais plus rien. Comment pouvait-il me donner l’autorisation de la traiter comme ça ?

— Oui.

Je haussai les sourcils.

— Faites ce que vous pouvez pour la contrôler. Nous ferons l’échange dans un mois, et je sais qu’elle sera heureuse de me revoir. Nous avons un accord, Carter ?

Il voulait que je fasse semblant d’être quelque chose que je n’étais pas – un propriétaire d’esclave. Il voulait que j’arrache tous ses droits à cette femme, que je la garde prisonnière.

— C’est plus compliqué que ça. Quelle raison aurais-je de la garder ? Pourquoi l’aurais-je achetée si c’est pour la laisser croupir dans une chambre pendant un mois ?

Quand un homme dépensait une fortune pour acheter une belle femme, c’était pour la baiser. Si je ne le faisais pas, comment expliquer que je la gardais prisonnière ?

— Ah, c’est vrai, dit-il. Dans ce cas, vous pouvez profiter d’elle, Carter. Je crois que vous l’avez mérité.

Je m’arrêtai net, le cœur battant. Cet homme me donnait la permission de violer sa sœur, de faire ce que je voulais avec elle avant de la lui rendre. Je n’avais pas atteint ce niveau de réussite en étant stupide. J’étais observateur et intuitif. Je compris immédiatement qu’il m’avait menti.

— Ce n’est pas votre sœur.

Egor ne répondit pas, mais je sentis son amusement dans son silence.

Cet homme n’était pas du tout apparenté à la fille. J’ignorais ce qui se passait ou comment la fille s’était retrouvée entre les griffes des Skull Kings, mais je compris que j’étais mêlé à une sombre affaire. Il serait plus malin de ne pas poser de questions. Une fois que j’aurais rendu la fille, cette histoire ne me concernerait plus. Je l’avais fait pour l’argent et rien de plus. Le reste ne me regardait pas.

Egor poussa un gloussement sinistre.

— Peu importe qui elle est. Gardez-la jusqu'à ce que je revienne. On fera l'échange, et votre travail sera terminé, Carter. Vous n'aurez jamais gagné autant d'argent si facilement.

LE LENDEMAIN MATIN, je venais de m'installer à la table de la salle à manger pour boire mon café quand j'entendis la voix de mon invitée. Elle n'était plus sexy et rauque comme la nuit dernière, mais forte et explosive, encore plus féroce.

— Eh ! Connard ! Ramène ton cul et laisse-moi partir !

Je posai la tasse de café encore fumant que je venais juste de me servir. J'étais torse nu et je portais un jogging, les cheveux encore humides après ma douche. D'habitude, je lisais le journal, mais mes pensées étaient tournées vers la mijaurée que je gardais à l'étage. Elle serait ma prisonnière pendant un mois jusqu'à ce que Egor vienne la chercher.

Qu'étais-je censé faire d'elle ?

Elle n'était pas silencieuse et timide comme les autres, donc elle allait forcément me déranger. Comment pouvais-je espérer ramener une fille pour baiser si j'avais une prisonnière chez moi ? Si elle continuait comme ça, je serais obligé de l'enfermer à la cave pour que personne ne l'entende.

Ou alors je pouvais la menacer.

Elle ne savait pas du tout qui j'étais ou de quoi j'étais capable. Si je lui flanquais les jetons, elle serait peut-être plus coopérative.

Ça ne devrait pas être trop difficile.

— Eh ! Trou du cul de salope !

Je haussai les sourcils.

— Trou du cul de salope ? me répétais-je en moi-même.

— Viens là !

Elle n'était pas en position de me donner des ordres, mais elle le faisait quand même. C'était à la fois amusant et impressionnant. Je posai enfin mon café et montai à l'étage. Elle avait les jambes sur le lit, mais le haut du corps par terre. La veste trop grande laissait voir un sein. Elle ne semblait pas dans une position très confortable, et il était évident qu'elle avait essayé de se libérer de ses entraves.

En jetant un coup d'œil au pied du lit, je vis que le bois avait été limé par les chaînes. Elle avait dû tirer dessus pendant des heures dans l'espoir de se libérer, jusqu'au moment où elle avait basculé et s'était retrouvée coincée dans une position compromettante.

Je m'appuyai contre le lit, les bras croisés sur mon torse. Je la regardai en penchant la tête, refusant de me comporter en bon gentleman. Je la fixai du regard, admirant son sein sans aucune honte. Il était rond et ferme, et son téton durcit sous mes yeux.

— Trou du cul de salope ?

Elle tira la veste pour couvrir son sein.

— Un mélange entre trou du cul et salope...

Elle avait une belle poitrine. En fait, tout était beau chez elle.

— Puisque je suis un trou du cul de salope, pourquoi je ne t'arracherais pas ta veste ?

Elle se cramponna au tissu, prête à se battre pour la garder.

— Et pourquoi je ne te flanquerais pas sur le ventre pour baiser ton joli petit cul ?

Dès que je prononçai ces mots, j'en eus la chair de poule. Je baisais assez de chattes pour ne pas être en manque, mais cette fille vulnérable me tentait beaucoup. Les chaînes m'excitaient, tout comme son impuissance et son insolence. J'avais envie de lui fermer sa jolie bouche, de la soumettre à ma volonté en la baisant. Elle était sauvage, mais j'avais envie de la dompter, de prendre le pouvoir et de la regarder trembler à mes pieds.

Ça ne m'avait jamais tenté avant.

Mais je valais mieux que ça. je n'avais jamais été ce genre d'homme. Je n'étais pas un saint, mais je n'étais pas non plus un monstre.

Ou peut-être ne me connaissais-je pas si bien que ça.

Je la toisai d'un regard dur en plissant les yeux.

— C'est sympa quand tu fermes ta gueule.

La furie riposta aussitôt.

— Va te faire foutre.

— Tu veux que je t'aide, oui ou non ?

— Oui. Je veux que tu me détaches et que tu me laisses aller aux chiottes. Je ne crois pas que ce soit trop demander.

— Si, c'est trop demander.

Je m'approchai de son lit et détachai les fers à ses chevilles.

Dès qu'elle fut libre, elle me donna un coup de pied à la poitrine, en ruant comme un cheval sauvage.

Je souris, car j'avais anticipé son geste. Je la saisis par la cheville et la renversai, ayant plus de force dans mon bras qu'elle dans son corps tout entier. Aussi brutalement que possible, je la forçai à se coucher sur le dos. Je l'avais sous-estimée une fois, mais ça n'arriverait plus.

Je remontai la veste pour dévoiler les deux orbes ronds de son cul, puis je me positionnai au-dessus d'elle. Ce n'était qu'une menace en l'air pour la terrifier, mais je ne pus m'empêcher de bander. Son insolence me plaisait, tout comme son joli corps allongé par terre. Elle fit de son mieux pour s'échapper, et sa faiblesse entre mes bras me fit bander de plus belle.

— Fous le camp !

Elle se déhancha pour essayer de me faire basculer.

J'étais aussi lourd qu'un cheval, donc elle n'avait aucune chance. Je baissai mon jogging et mon boxer, sortant mon outil énorme, avant de saisir la fille par les poignets et de la plaquer au sol.

J'avais encore plus envie d'elle, maintenant.

Moi qui n'avais jamais eu envie de baiser une femme comme ça.

Ce pouvoir était addictif, et je planais comme si j'avais pris de la drogue. J'avais envie de la punir de m'avoir parlé sur ce ton, de lui donner une bonne leçon. J'avais envie de la baiser comme un fou, de l'utiliser à ma guise. Ce pouvoir était grisant.

— Non.

Je ne savais plus ce que je faisais. J'avais voulu lui faire peur, mais j'avais baissé mon froc et sorti mon manche, que je frottai maintenant entre ses belles fesses. J'avais presque oublié que c'était juste une menace en l'air. Ma queue désirait sa chatte, désirait son insolence. J'avais envie de me glisser en elle, qu'elle mouille ou non. J'avais envie de franchir une limite que je n'avais encore jamais franchie, d'abuser d'une femme parce que j'en avais le pouvoir.

— J'ai dit : non.

Je poussai mon gland contre son tunnel, caressant ses parties intimes avec ma queue. La bouche contre son oreille, je haletais mon désir. Mon cœur pompait du sang à toute allure dans mes veines, avec un mélange d'excitation sexuelle et d'adrénaline.

— Je me fiche de ce que tu as dit. Non ? Ça ne veut rien dire chez moi. Je vais te baiser comme ça, par terre, et te remplir de mon foutre. Et tu vas adorer ça.

Elle respira plus fort sous moi, montrant les premiers signes de la peur, sans plus faire semblant. Elle n'était plus la femme téméraire qui avait sauté de la voiture. Elle ne cherchait plus qu'à protéger sa dignité.

Ma queue bandait toujours, prête à se glisser dans sa fente étroite et à cracher sa semence en elle. Mais dès qu'elle baissa sa garde et montra sa vulnérabilité, je pris enfin conscience de la situation. Elle me suppliait de la respecter, et je compris que je devais obéir, même si j'avais tous les droits sur elle et que personne n'en saurait jamais rien. Moi, je ne pourrais jamais me le pardonner.

Je ne vaudrais pas mieux que les autres hommes qui avaient acheté des

filles à l'opéra.

Un vrai mec ne forcerait pas une fille à coucher avec lui. Un vrai mec n'en avait pas besoin. C'était mon cas, moi, Carter Barsetti, l'un des célibataires les plus en vue d'Italie, un milliardaire qui avait des chattes à ne plus savoir qu'en foutre.

Mais il y avait cette femme que je désirais... Cette femme terrorisée.

Je posai mes lèvres contre son oreille, la dominant de tout mon poids.

— Ne m'emmerde plus.

Elle souffla plus fort, le corps tendu.

— Tu as pigé, chérie ?

Ma queue était toujours contre sa chatte, impatiente de pénétrer ses replis intimes. Je sentais la fille respirer contre mon torse, son poulx battant à toute allure. Ses poignets tremblaient de peur sous l'effet des coups puissants de son cœur. J'avais enfin réussi à prendre l'ascendant sur elle. Elle ne rouvrirait pas sa bouche de sitôt.

— Oui...

— Je suis très riche. J'ai payé cinquante millions pour t'avoir, mais c'est de la menue monnaie pour moi. C'est comme si j'avais pris un café à la boulangerie. Si tu continues à m'emmerder, je te tuerai comme les autres – avant de te remplacer.

APRÈS L'AVOIR LAISSÉ UTILISER la salle de bain et se laver la figure, je la rattachai au lit et quittai la pièce.

Cette fois, elle ne se plaignit pas.

Elle ne me regarda même pas.

Je ne savais pas du tout ce qu'elle allait faire, maintenant. Elle s'était enfin calmée, mais elle réessayerait probablement de fuir, étant donné son comportement. Elle n'hésiterait pas à me tuer si elle en avait la possibilité. Je

devais récupérer tous les flingues cachés chez moi pour qu'elle ne tombe pas dessus.

Après tout, je ne pouvais pas la garder enchaînée pendant un mois. Je serais obligé de m'occuper d'elle constamment... Je pourrais embaucher quelqu'un pour veiller sur elle en mon absence. Et si je ramenaï des filles chez moi, j'allais devoir m'assurer qu'elle ne reste pas dans les parages. Je ne voulais pas que mes invitées pensent que j'étais un psychopathe. J'avais une réputation à préserver.

Alors qu'allais-je faire d'elle ?

Bonne question.

Il était tentant de faire d'elle mon esclave. Je l'imaginai enchaînée à mon lit pendant que je la baisais, et cela me fit bander. J'aimais les femmes fortes. Mais c'était encore mieux quand elles étaient insolentes.

Personne n'en saurait rien.

Ma famille n'en saurait rien. Conway n'en saurait rien. Je la rendrais à Egor quand il aurait terminé ses affaires, et je m'en sortirais blanc comme neige. Ma réputation n'en souffrirait pas.

Mais je ne pourrais pas échapper à ma culpabilité. Ma conscience ne me laisserait pas tranquille.

On parlait de violer une fille.

Je n'avais jamais été ce genre de mec.

Voulais-je vraiment commencer maintenant ?

Peu importe, j'allais devoir l'utiliser. Si je la laissais tranquille, elle trouverait ça louche. Elle était intelligente. Elle finirait par comprendre. Quand elle se rendrait compte que je ne la violais et ne la tuais pas, elle prendrait conscience de son pouvoir sur moi.

Et ce serait la merde.

Je pouvais l'obliger à faire le ménage et la cuisine, mais je n'aurais jamais payé cinquante millions pour une putain de bonne. Même si je lui faisais porter de la lingerie coquine, ça ne vaudrait pas un tel prix – et elle le saurait.

Je n'avais pas d'autre choix que de la baiser.

Mais elle ne me désirerait jamais. Je serais obligé de la forcer.

Putain.

J'étais assis dans mon bureau quand mon téléphone sonna.

Le nom de Conway apparut sur l'écran.

Après tout ce qui s'était passé, mon cousin était bien la dernière personne à laquelle j'avais envie de parler. J'avais utilisé son nom pour entrer à l'opéra et j'avais fait ce que j'avais promis de ne plus faire.

Et s'il savait ?

C'était bizarre qu'il m'appelle maintenant, surtout le matin. En général, à cette heure-ci, il était occupé avec Sapphire ou au travail. Je me raclai la gorge et décrochai.

— Qu'est-ce qu'il y a, Con ?

Silence. Un silence lourd de sens.

Je compris immédiatement.

Ouais. Il savait.

Je pris soin de ne rien dire. Je ne ferais qu'aggraver mon cas.

— Je viens d'avoir une intéressante conversation.

Sa colère dégoulinait presque du téléphone et empoisonnait l'air autour de moi, qui devint chaud et humide, me faisant transpirer.

— J'espère que tu ne te parlais pas dans ta tête.

— Carter, siffla-t-il.

Ce n'était peut-être pas le moment de plaisanter.

— Tu es allé à l'opéra et tu as acheté une fille... en utilisant mon nom ? grogna-t-il avec férocité. Un des Skull Kings vient de m'appeler pour vérifier parce que je n'avais jamais envoyé personne à ma place. Il m'a demandé si j'avais récupéré la fille.

J'aurais peut-être dû le prévenir.

— Écoute, je ne savais pas qu'ils allaient t'appeler...

— Tu ne sais rien sur ces gens. Tu ne sais pas comment ça se passe. Tu es

con ou quoi ? Tu pensais vraiment pouvoir y aller sans me le dire ? Tu sais à quel point ces types sont tarés ?

— Je croyais qu'ils ne t'appelaient jamais.

— Parce que je n'avais jamais envoyé personne à ma place, ducon.

— Et qu'est-ce que tu as dit ?

Il soupira.

— J'ai joué le jeu. Si je l'avais laissé penser que je n'étais plus du métier, ils t'auraient tué.

— Et tu les as convaincus ?

— Oui, je les ai convaincus, ducon. Putain, tu vas me dire ce qui se passe, Carter ? On s'est promis de ne pas y retourner. Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Je ne pensais pas y retourner. C'était juste pour une fois.

— Et pourquoi ? grogna-t-il au téléphone, tel un ours prêt à m'arracher la tête. Qu'est-ce qui t'a poussé à nous entraîner là-dedans, une fois encore ? Je suis marié. Et ma femme est enceinte. Je ne peux pas mettre en danger ma femme et mon gosse.

— Je n'ai jamais voulu te mêler à tout ça. Je pensais que ce serait simple : je rentre et je sors.

— Imbécile ! Ce n'est jamais aussi simple. Si tu voulais faire les choses bien, il fallait me demander conseil.

— Tu aurais refusé.

— Bien sûr ! Et grâce à moi, on ne serait pas dans cette merde.

— Cette merde ? Quelle merde ? Ils t'ont téléphoné et ils ont posé quelques questions. C'est tout. Tu es parano.

— Ah bon ? répliqua-t-il. Parce qu'ils ne m'avaient jamais appelé pour me poser des questions.

— C'est parce que je n'y étais jamais allé à ta place. Maintenant que le malentendu est levé, tout va bien.

Les dégâts étaient faits, et nous ne pouvions pas revenir en arrière.

— C'était la dernière fois, je le jure.

Il se calma légèrement, mais je sentis sa colère bouillonner dans sa voix.

— Qu'est-ce qui était si excitant ? Pourquoi n'as-tu pas pu dire non ?

Ç'avait été trop tentant.

— Le fric.

— Combien ?

— Cent cinquante millions.

Conway resta silencieux, visiblement surpris.

— Je peux partager avec toi, vu que tu m'as couvert.

— Carter, je me fiche du fric. Je pense à ma famille. Je ne veux plus être mêlé à ça. Tu vas peut-être penser que je suis devenu chiant, mais je veux la petite vie tranquille que mon père m'a toujours vantée. Je veux faire profil bas et recommencer à zéro.

— Et c'est ce qui va se passer. J'ai seulement accepté pour l'argent, mais c'est la dernière fois.

— Je te le conseille. Et qui t'a payé aussi cher ?

— Un Russe.

Je ne voulais pas lui donner de détails pour qu'il ne s'inquiète pas.

— Il m'a demandé d'acheter sa sœur. J'ai d'abord refusé, mais il a fait monter le prix. Quand il est arrivé à cent cinquante, je n'ai pas pu dire non.

— Cent cinquante, c'est beaucoup d'argent, mais ça ne vaut pas le coup. Je veux que tu me promettes que c'est la dernière fois.

— Je te le promets, Con.

— Et tu ne peux pas rendre cette fille à son frère tout de suite. Les Skull Kings t'ont à l'œil. S'ils la voient libre, on est foutus.

— Le Russe m'a demandé de la garder un mois. Il est à l'étranger pour affaires.

— Super. Garde-la chez toi.

Plus facile à dire qu'à faire.

— Elle est un peu encombrante...

— Pourquoi ? répliqua-t-il. Dis-lui qu'elle sera bientôt libre. Laisse-la

regarder la télé.

— Ouais...

Je ne lui expliquai pas qu'Egor m'avait demandé de lui mentir. J'avais compris que j'étais mêlé à une sombre histoire. Cette fille n'était pas sa sœur, mais quelque chose de bien plus sinistre. J'étais curieux de savoir quelle était leur relation, mais je ne pouvais pas prendre le risque de demander. Il valait mieux que je fasse profil bas, puis que j'oublie tout.

— Bon, comment va ta femme ?

— Non. Tu ne peux pas changer de sujet comme si tout allait bien, Carter. Je suis furieux contre toi.

Clic. Il avait raccroché.

Je posai le téléphone sur mon bureau et soupirai, conscient que je l'avais mérité. Maintenant que j'avais cette fille chez moi et que j'avais compris que j'étais mêlé à une histoire sordide, je regrettais d'avoir accepté la proposition d'Egor. Mais quelque chose me disait que ce serait pire si je n'obéissais pas à ses ordres.

Pour protéger ma famille, je devais faire ce qu'il me demandait.

Cette femme était dans la merde, mais personne n'y pouvait rien – et surtout pas moi. Je ne prendrais même pas la peine de lui poser des questions. Je n'apprendrais pas à la connaître. Je garderais mes distances pour être certain de ne pas la prendre en pitié.

On ne devait jamais s'attacher aux animaux destinés à l'abattoir.

Je suivrais ce conseil.

BONES

J'ENTRAI DANS LE BAR, LE BALAYAI RAPIDEMENT DU REGARD ET TROUVAI Max assis au comptoir devant un verre de scotch. Il avait un coude sur le zinc et les yeux braqués sur une brunette de l'autre côté de la pièce. Avec ses bras musclés, ses cicatrices et son regard intense, il était le genre d'homme que les femmes feraient mieux d'éviter.

Mais ce n'était rien comparé à moi.

C'était la première fois que je sortais depuis des mois et, à la seconde où j'entrai dans la pièce, je sentis des regards féminins se poser sur moi. Je portais un tee-shirt et un jean noir – le tissu moulant les muscles de mon corps. Depuis quelques mois, j'avais passé mon temps à soulever des poids et à bosser. Mes muscles n'avaient donc jamais été aussi proéminents.

Je me dirigeai vers le bar et m'installai à côté de Max.

Il arracha son regard de la femme pour se tourner vers moi. Son air intense disparut quand il me vit, et ses sourcils se haussèrent. Il pencha la tête sur le côté.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Tu m'as invité, répondis-je en faisant signe à la serveuse, une jolie blonde, pour commander ce que je prenais d'habitude.

— Ouais, mais je ne pensais pas que tu viendrais. Tu ne viens jamais.

— Eh bien, je suis venu ce soir, dis-je en trinquant avec lui et en buvant

une gorgée, laissant la gnôle me brûler l'œsophage.

L'alcool faisait partie intégrante de ma vie, et je n'arrêterais plus jamais. Mais je ne perdrais plus jamais le contrôle non plus.

La surprise de Max se volatilisa, et une joie amusée prit sa place.

— Ah, mon pote est de retour, dit-il en trinquant avec moi. Putain, tu m'as manqué.

Je gloussai et lui tapotai le dos.

— Tu m'as manqué aussi.

— Les trois derniers mois ont été longs. Je n'étais pas sûr que tu t'en remettrais.

Je ne me remettrais jamais complètement de ma rupture avec Vanessa, parce que je l'aimais profondément. Mais j'avais enfin accepté que cette relation était terminée et que j'avais besoin d'avancer dans la vie. Elle avait tourné la page – et c'était mon tour, maintenant.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? demanda-t-il en buvant une gorgée.

— J'ai compris que c'était bien fini.

Il haussa les sourcils avec suspicion.

— Tu n'y es pas allé, dis-moi ?

Je ne répondis pas et bus une gorgée.

— Tu y es allé ? demanda-t-il d'un ton incrédule. Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu as couché avec elle ?

Non, je n'étais même pas sorti de ma voiture.

— Je me suis garé devant sa galerie et je l'ai vue à l'intérieur.

— Oh non...

— Relax. Je l'ai vue avec un mec. Ils avaient dû aller dîner et ils étaient en train de regarder ses tableaux en se tenant la main. Il était évident que c'était une vraie relation... pas une passade.

Le visage de Max montra aussitôt sa tristesse et son horreur.

— Merde... Tu vas bien ?

— Ouais, répondis-je en baissant les yeux vers mon verre et en me rappelant la profonde douleur dans ma poitrine. J'étais fâché, puis j'ai compris que je n'avais pas de raison de l'être. Nous avons rompu pour une bonne raison. Elle ne devrait pas être seule toute sa vie.

Max me regarda comme s'il n'y croyait pas.

— Je peux enfin tourner la page.

— Ouah... Qui aurait cru qu'aller la voir te servirait à quelque chose ?

— Si elle avait été seule dans sa galerie, je ne sais pas ce qui se serait passé. Je serais peut-être sorti de la voiture. Peut-être pas. Je ne sais pas. Il n'aurait rien pu m'arriver de mieux que de la voir avec quelqu'un. Ça m'a permis de repartir. Ça m'a permis de venir te rejoindre dans ce bar.

Il hocha la tête.

— C'est vrai. Je suis content pour toi.

Je n'étais pas « content ». Ce n'était pas le mot exact. Je ne serais jamais vraiment heureux sans elle. Même si sa famille m'avait insulté tous les jours et traité d'ordure, j'avais pris un plaisir immense à rentrer à la maison avec elle. Elle était la seule femme que j'aimerais jamais. Toutes les autres ne seraient que des amusements.

— Ouais.

Il but son verre, puis se tourna vers le comptoir. Il regarda la gnôle – ce liquide ambré qui transformait les hommes raisonnables en gros cons. Il fit tourner l'alcool dans sa bouche, comme pour en savourer chaque goutte. Puis il se retourna vers moi en tapotant le comptoir avec la main.

— Je n'allais pas te le dire, parce qu'il y a conflit d'intérêts, mais tu vas mieux maintenant, donc il n'y a pas de mal, j'imagine.

Le bref sentiment de paix que j'avais ressenti se dissipa aussitôt. Mes yeux se posèrent immédiatement sur son visage, et mon corps se raidit, dans l'attente de la nouvelle.

— On vient de me proposer un contrat. Mais j'ai refusé, parce que ç'aurait été trop bizarre.

Le sang battit sous mes tempes, fort et sourd, comme une migraine martelant mon crâne. Je posai la main sur le zinc, mais ne ressentis aucun soulagement au contact du métal froid. Pris de peur, j'eus l'impression d'entendre toutes les conversations s'éteindre autour de moi. J'étais terrifié à l'idée qu'il me révèle quelque chose de terrible.

— Max, crache le morceau. Qui est la cible ?

Il se frotta la nuque avant de répondre :

— Conway Barsetti.

Mon sang se glaça dans mes veines.

Putain.

Maintenant, mon cœur battait encore plus vite. La peur s'infiltra dans mes poumons et m'empêcha de respirer. Je n'arrivais même plus à garder les idées claires. Je ne pensais plus qu'au chagrin de Vanessa quand elle irait sur la sépulture de son frère. Je pensais à la dépression qui frapperait ses parents, ce qui la détruirait, elle aussi. Sa vie ne serait plus jamais la même.

— J'ai refusé, parce que j'ai compris qu'aucun d'entre nous ne voudrait le faire.

— Et tu n'as pas pensé que tu devais me le dire ? demandai-je en faisant claquer mon verre sur le comptoir.

Max ne sursauta pas.

— Elle ne fait plus partie de ta vie, Bones. Ce qui arrive à sa famille ne te concerne pas. Elle a un nouveau mec, maintenant.

— Ah, ça ne me concerne pas ?

Il avait raison. Elle n'était plus ma responsabilité. Sa famille m'avait traité comme une ordure et volé la lumière de ma vie. Ils ne m'avaient jamais donné le moindre respect ou la moindre chance. J'aurais dû leur souhaiter de perdre quelqu'un qu'ils aimaient, comme je l'avais fait. Mais je ne pensais à rien de tout cela, parce que cela paraissait vain. Je ne pensais qu'à Vanessa, la femme que j'aimais. Si je laissais faire ça, elle ne s'en remettrait jamais.

— Si, ça me concerne. Comment est-ce arrivé ? Qui a donné l'ordre ?

— Je n'ai pas eu beaucoup d'infos. Mais on dirait que les Skull Kings sont derrière tout ça. Conway a fait quelque chose qui leur a déplu, mais ils ne veulent pas se salir les mains pour ne pas ternir leur réputation. Donc ils nous ont appelé.

— Putain de merde. Quand est-ce que ça va se passer ?

— Je ne sais pas, mais ils payent cher. Quelqu'un va prendre le contrat. C'était un cauchemar.

— Trouve les infos. Maintenant.

— Quoi ? demanda-t-il d'un ton incrédule. Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais m'assurer que Conway ne soit pas tué. C'est évident.

— Tu n'es pas sérieux, dit-il en abattant violemment son verre sur la table. Après tout ce que ces connards coincés du cul t'ont fait ?

— Peu importe.

— Peu importe ? Ils t'ont traité comme une merde.

— Parce que c'est ce que je suis.

Je l'avais accepté. J'en étais fier.

— Vanessa a choisi sa famille, parce qu'elle peut vivre sans moi, mais pas sans eux. S'il arrivait quelque chose à Conway ou à son épouse, elle ne s'en remettrait jamais. Elle ne serait plus jamais la même. Je dois faire quelque chose, Max. Maintenant, trouve-moi ces infos. Pas demain, ni dans une heure. Tout de suite ! dis-je en pointant mon doigt vers son visage. Passe des coups de fil.

MAX ÉTAIT ASSIS sur le canapé du salon, son ordinateur portable ouvert devant lui. J'étais en train de préparer mon matériel – armes, munitions, gilet pare-balles, tout ce que j'avais. J'ignorais ce qui allait se passer, donc je devais être prêt.

Max raccrocha.

— Qu’as-tu trouvé ? aboyai-je.

— Ça ne va pas te plaire.

— Crache le morceau.

J’étais prêt à casser mon fusil en deux tant j’étais impatient.

— Conway va faire une apparition à Milan ce soir. Quand il repartira, il sera tué.

Je jetai un coup d’œil à ma montre. Il était sept heures du soir. Nous n’avions que quelques heures devant nous.

— Sa femme ?

— Elle est chez eux, à Vérone. Mais ils vont la tuer aussi. Ils vont les tuer tous les deux.

— Putain, grognai-je en passant la main sur mon visage, furieux. Elle est enceinte.

— Je crois que c’est pour ça.

J’abattis mon poing sur la table basse, perçant un trou dans le bois.

Max ne réagit pas.

— Il faut que tu te calmes.

— Je ne me calmerai pas.

J’étais toujours calme en mission. Rien ne pouvait détourner mon attention de la tâche à accomplir. Mais cette histoire me faisait péter les plombs. C’était personnel.

Je sortis mon téléphone et appelai l’homme auquel j’avais cru ne plus jamais parler. Une partie de moi le détestait de m’avoir chassé et jeté comme une ordure. Mais une autre partie de moi le respectait d’avoir élevé une fille si belle et si forte. Je l’aimais tant que je ne pouvais pas complètement haïr son père.

Il décrocha immédiatement, la voix tendue.

— Qu’est-ce que je vous ai dit ?

Il me menaçait rien qu’avec sa voix, me rappelant ce qu’il me ferait si je la revoyais. Il avait pointé un pistolet entre mes deux yeux et m’avait dit qu’il

me tuerait si je revenais. C'était une bonne raison de laisser son fils mourir. Mais ma haine pour ce type n'était pas aussi forte que mon amour pour sa fille.

— Les Skull Kings veulent la tête de Conway. Je l'ai appris il y a une demi-heure. Ils vont le tuer au banquet ce soir. Ils vont aussi tuer Sapphire chez elle, à Vérone. L'objectif est de les torturer et de les éliminer tous les deux.

Crow réagit plus calmement que moi quand j'avais appris la nouvelle. Peut-être parce qu'il était un vétéran, un homme qui avait appris depuis longtemps à maîtriser ses émotions.

— Comment sais-tu cela ?

— On n'a pas le temps, d'accord ? Je vous donne les faits. Le temps presse. Il faut que vous alliez chercher Sapphire et que vous sauviez Conway. Ne perdez pas une seconde à me parler.

Crow ne posa pas de questions, ne chercha pas à déterminer si je bluffais, pas quand la vie de son fils était en jeu.

— Et le reste de ma famille ?

— Rien. Ils ne veulent que Conway et sa femme.

Vanessa était en sécurité – la personne la plus importante sur ma liste. Si elle avait été en danger, j'aurais abandonné Conway à son sort pour la sauver.

Il raccrocha sans rien dire.

Pas même merci.

Je fourrai le téléphone dans ma poche. J'étais tenté d'appeler Vanessa, mais je n'avais pas le temps. Après un si long silence, je ne pourrais pas simplement lui donner les faits. Elle n'était pas en danger, donc ce n'était pas nécessaire.

— Appelle les gars. Ils vont aller chercher Sapphire. Toi et moi, on s'occupe de Conway.

Max me regarda d'un air éberlué.

— Tu n'es pas sérieux. Tu t'attends à ce qu'on risque nos vies pour ces

trous du cul ? Après tout ce qu'ils t'ont fait ? demanda-t-il en se levant. Après t'avoir vu pleurnicher pendant trois mois et presque mourir dans un accident de voiture ?

— Je ne le fais pas pour eux. Je le fais pour elle.

— C'est ça, siffla-t-il. Sa vie n'est pas en jeu. Moi, je m'en fiche.

— Max...

Si je devais le faire seul, je le ferais. Mais j'y arriverais mieux avec mon équipe.

— Ils sont à cinq heures de route. Ils ont probablement des hommes en ville, et ils peuvent arriver en hélico, mais quand même... Ils ont besoin de moi.

— Il t'a demandé de l'aide ?

— Non, mais ça n'a pas d'importance.

— Moi, je pense que si.

— Max, même si on n'est plus ensemble, Vanessa est ma seconde.

Nous avons convenu que nos partenaires étaient notre priorité.

— Elle est toujours ma seconde. Elle le sera toujours.

Les narines de Max se dilatèrent, mais il renonça enfin à me convaincre.

— Je dois le faire, Max. Je connais Vanessa... Si elle perd son frère, elle ne s'en remettra jamais.

— Je ne vois pas où est le problème, mec. Elle t'a tourné le dos.

Mais elle l'avait fait à contrecœur. Je me rappelai notre dernière journée, la manière dont elle s'était brisée comme du verre. Je ne l'avais jamais vue s'effondrer comme ça et sangloter aussi fort. Il ne lui était jamais rien arrivé de pire que de me perdre. Je savais qu'elle m'aimait toujours, même si elle était avec quelqu'un d'autre. Je savais qu'elle ne l'aimerait jamais comme elle m'aimait, moi.

— Même si c'était vrai, je ne lui tournerais pas le dos.

Max soupira, et l'hostilité disparut dans ses yeux. Il posa les mains sur les hanches, me regardant avec incertitude. Il réfléchit à la tâche à accomplir le

temps de plusieurs battements de cœur.

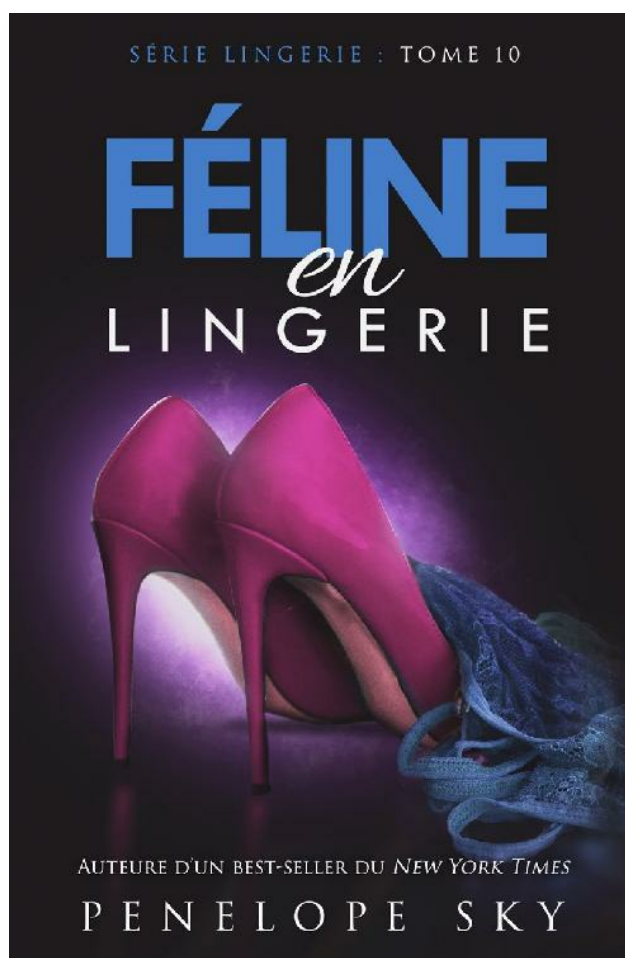
— J'ai besoin d'une réponse, Max. Je dois y aller.

Il baissa les bras et ramassa un gilet pare-balles au sol. Il l'enfila.

— J'en suis. Mais pas pour eux. Pour toi.

DU MÊME AUTEUR

L'HISTOIRE CONTINUE DANS...



Commandez-le dès maintenant

Don't miss out!

Click the button below and you can sign up to receive emails whenever Penelope Sky publishes a new book. There's no charge and no obligation.

<https://books2read.com/r/B-H-EZMD-KWVY>

Sign Me Up!

<https://books2read.com/r/B-H-EZMD-KWVY>

BOOKS  READ

Connecting independent readers to independent writers.